

UNIVERSITE DU QUÉBEC A MONTRÉAL

DES ILES-GIGOGNES, SUIVI DE VERS DES ESPACES D'INCONFORT

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ COMME EXIGEANCE PARTIELLE  
DE LA MAITRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
CÉLINE HUYGHEBAERT

JANVIER 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

*À Pierre, que je n'ai rêvé que de retrouver,  
chaque jour de mon voyage*

## TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	v
<b>PREMIERE PARTIE. DES ÎLES-GIGOGNES .....</b>	<b>1</b>
<i>La sécurité avant tout .....</i>	<i>4</i>
La découverte d'une île.....	5
Mémoire numérique.....	11
L'inconfort bleu .....	16
Une autre fois.....	23
<i>Liste de titres exaspérants .....</i>	<i>26</i>
<i>Des relations sexuelles et des strings .....</i>	<i>27</i>
Djihandjambot.....	28
<i>La plus excitante des Antilles .....</i>	<i>32</i>
St-George de Grenada.....	34
<i>Liste des choses qui ne valent pas la peine d'être faites .....</i>	<i>36</i>
Le plaisir de sa mère .....	37
<i>Tant mieux, ils nous coûtent une fortune .....</i>	<i>42</i>
Le tunnel des classes.....	43
<i>Astuce.....</i>	<i>47</i>
Neg'pété chenn, mais pas parfaitement .....	49
<i>Congratulatory message.....</i>	<i>61</i>
Être un homme.....	62
<i>I commentaires.....</i>	<i>65</i>
<i>Mais la situation... ..</i>	<i>66</i>
Merci.....	67
<i>Liste des choses à ne pas oublier.....</i>	<i>69</i>
Si c'est une île.....	71

<i>Après tout</i> .....	76
Ce qu'elle voudrait lui dire .....	77
<i>Tant mieux, ils nous coûtent une fortune</i> .....	79
Dans le fond .....	80
Si t'es pas sage, j'appelle le Rastaman.....	84
<i>En Haïti</i> .....	95
Pour ne pas souffrir .....	96
<i>Liste de listes inutiles</i> .....	97
Songs that changed my life .....	99
<i>Liste de listes qui font battre le cœur</i> .....	112
<i>Quinze ans plus tard, les « balseros » cubains rament toujours</i> .....	113
Salles d'espérance.....	115
<i>Une autre citation</i> .....	128
<b>DEUXIEME PARTIE. VERS DES ESPACES D'INCONFORT.....</b>	<b>129</b>
Avertissement .....	130
Introduction .....	131
Chapitre I. Des mots de trop .....	139
Chapitre II. Parler malgré tout .....	152
Chapitre III. Le vide et le plein .....	161
Chapitre IV. Des espaces d'inconfort .....	168
Conclusion. L'inconfort des hétérotopies .....	175
<b>Bibliographie .....</b>	<b>178</b>

## RÉSUMÉ

Ce mémoire, tant dans l'écriture romanesque que dans la réflexion critique qui l'accompagne, s'articule autour d'une tension entre l'excès et le silence. Excès qui définit notre société actuelle, dans tout ce qu'elle a de démesuré et de multiple, et dans lequel, pourtant, continue de s'infiltrer des silences, pluriels, imposés par une censure pernicieuse. Un équilibre que cherche à atteindre l'écrivain entre un excès de paroles que notre époque permet et la démission par le silence.

La première partie du mémoire se présente comme un récit de voyage dans les îles des Caraïbes. Le titre, *Des îles gigognes*, fait écho à la structure d'ensemble enchâssée de l'œuvre, le récit linéaire étant entrecoupé de nouvelles, mais aussi d'articles de journaux, de citations, d'extraits et d'images qui dialoguent entre eux. Le thème, les îles, est ce qui relie entre elles ces parties d'un point de vue géographique, toutes les narrations y prenant place, mais aussi d'un point de vue plus symbolique. Chaque voix exploite la charge symbolique et idéologique d'îles avec lesquelles elle entretient un rapport émotif. Mais aucune ne l'exprime de la même façon. L'ambivalence des voix émises émerge alors des confrontations d'opinions entre les personnages, des ruptures fréquentes de style, des glissements de focalisation, et de l'enchâssement des récits les uns dans les autres.

Le volet réflexif, *Vers des espaces d'inconfort*, explore la place, inconfortable, que peut occuper l'écrivain, et plus particulièrement l'écrivain voyageur, dans une société définie par l'excès. La réflexion prend la forme d'un essai subjectif qui défend une éthique de la *parrèsia* en partant de l'étude que le philosophe Michel Foucault a consacrée à ce concept. La *parrèsia*, traduite par le « dire-vrai », désigne une parole courageuse professée dans le souci de l'autre, malgré le risque qu'elle comporte, de par sa nature vraie, de briser la communication si l'interlocuteur n'est pas prêt à entendre cette vérité. Dans une époque où les valeurs libérales et les progrès technologiques permettent de dire constamment, immédiatement et à tout le monde, à peu près tout et n'importe quoi, discours bons et néfastes, utiles et superflus, l'écrivain parrésiasique cherche à débusquer les lâchetés, les lieux communs et les silences qui perdurent sous le bruit ambiant. Il continue de chercher à dire *ce qui ne se pense pas*, autant du point de vue de l'impossibilité que de l'amoralité de cette pensée. Ainsi, au travers d'un inconfort qu'il poursuit comme ligne directrice, cherche-t-il à transmettre au lecteur cette pensée qui ne se pense pas pour aiguiser son sens critique. Il propose une pluralité de ses perceptions, mais sans tomber dans une logorrhée de phrases superflues. Il cherche l'essentiel dans le brouhaha.

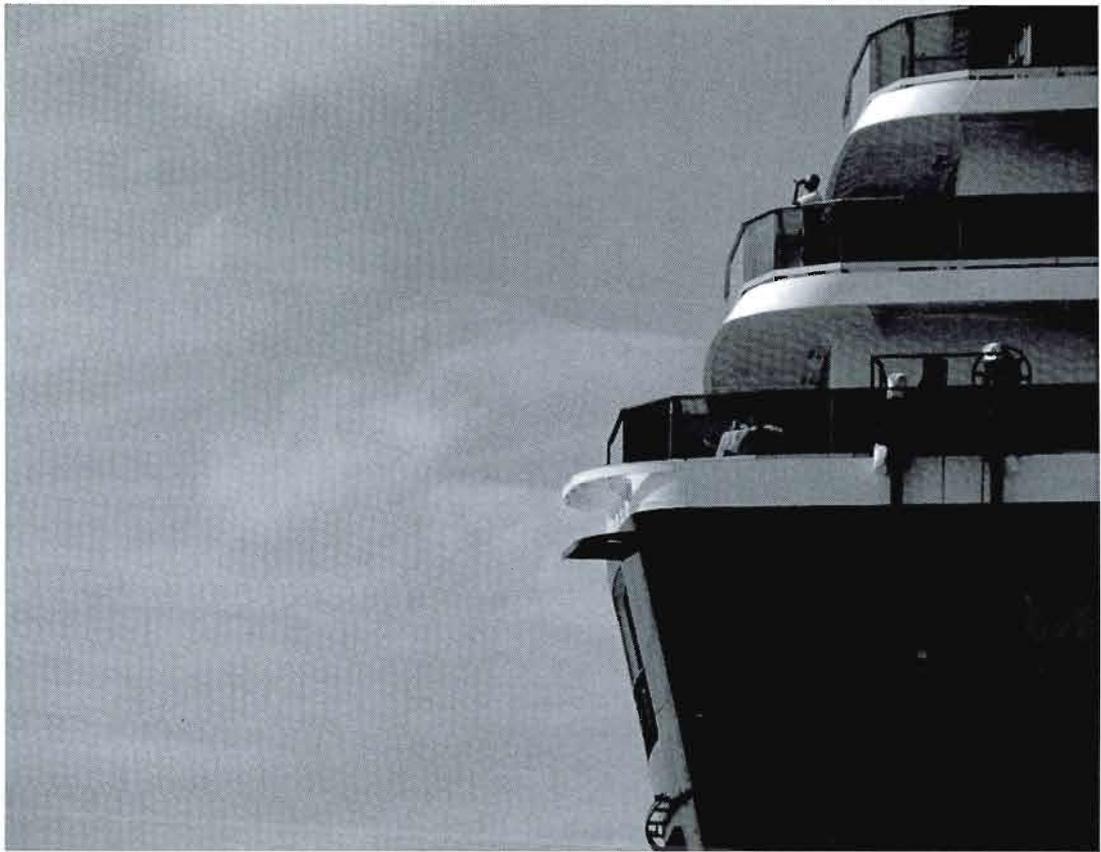
Mots-clés : Récit de voyage, fiction, dire-vrai, inconfort, discontinuité

**PREMIERE PARTIE**

**DES ÎLES-GIGOGNES**

Nous sommes tous des Caraïbes aujourd'hui dans nos archipels urbains. Peut-être n'y a-t-il plus personne, aucun retour possible dans un pays natal — seulement des notes de terrain pour le réinventer.

James Clifford, *Malaise dans la culture*.



**La sécurité avant tout**

Aruba est une île de haut niveau. Ainsi, vous n'y trouverez aucun camping, mendiant ou vendeur ambulant ennuyeux.

<http://www.ubervoyages.com>

## LA DÉCOUVERTE D'UNE ÎLE

*Le stress est provoqué par le fait que l'on soit « ici »  
tout en voulant être « là », ou que l'on soit dans le  
présent tout en voulant être dans le futur.*

*Le livre tibétain de la mort et de la vie*

*Condition terrible que celle de percevoir son  
architecture intérieure, son monde, les instants de ses  
jours, ses valeurs propres, avec le regard de l'Autre.*

*Patrick Chamoiseau. Éloge de la créolité*

Ce qu'on aime dans les îles, ce n'est pas l'immensité de l'eau qui les entoure, c'est la rive, le point de rencontre entre terre et mer. Dans l'avion, nous étions deux bonnes centaines à avoir décidé de prendre nos distances avec le froid du nord. Je fixai les eaux à la recherche d'une île depuis l'annonce, faite par le commandant de bord, de l'arrivée imminente à Aruba.

Ma voisine avait acquis une certaine aura après avoir déclaré venir chaque année. Depuis 1997. L'île a beaucoup changé, mais quand même, mais quand même, elle reste la plus belle île des Caraïbes. « Vous descendez dans quel hôtel? » Les têtes se retournaient et s'étiraient pour participer à la discussion. « Le Riu? Oh ma pauvre! » Elle nous disait qu'il n'y avait pas d'ouragans à Aruba. « Ils parlent anglais? » Pas de criminalité. « Faut réserver son transat tôt le matin? » Pas de fièvre jaune. « Il y a des activités pour les enfants? » « Quel restaurant vous nous conseillez? » Et même pas la peine de changer de monnaie. À Aruba, on pouvait tout payer en dollar US. « Et les glaçons dans les drinks? » Elle exultait de pouvoir. Et confirmait que les glaçons passaient le test.

L'eau est potable.

Ooohhhh, ça retentit dans l'avion.

Je fis silence. Le jargon touristique m'excluait d'office.

L'avion ralentit, descendit, il prit son temps. Face à ce paysage uniforme, de l'eau, on avait l'impression de faire du sur place. « Vous avez réservé votre voiture de location? » Puis il plongea et je jurai qu'il s'apprêtait à atterrir sur l'eau. Pas la moindre trace d'une île. Je ne l'aperçus qu'un dixième de seconde avant que les roues ne se posent sur la piste.

Après une dizaine d'heures de vol et de déambulations dans des couloirs d'aéroport, un tampon sur le passeport, la recherche de mon sac qui se réveillait de sa longue sieste sur un tapis roulant traînant sur lui des kilomètres de cubes noirs Samsonite, le passage à travers les pancartes nominatives qu'on aimerait pour soi un jour, et les enseignes « Holiday Inn », « Flextour » tenues par des blondes en tailleur raide, après l'attente, la solitude dans l'air climatisé, je sortais enfin à l'air libre sans même prendre le temps de remarquer la chaleur des îles. En fait, j'avais la tête emmêlée, mais mon corps était déjà là, lui, complètement à l'aise dans son environnement. Comme si la neige, le froid, le squelette empaqueté sous des couches de vêtements n'avaient jamais existé.

J'avais dégoté, à une vingtaine de minutes à pied de la mer, un petit motel au goût douteux. Mais je m'attendais à bien pire pour le prix. Le petit-déjeuner inclus — œufs brouillés et mauvaise charcuterie — me permettait de tenir jusqu'à la tombée de la nuit. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les fruits sont rares, et les légumes frais se vendent à prix d'or sur les îles néerlandaises. Le sol est aride, constitué de sable et de roche, ce qui rend la culture de végétaux quasi impossible, à moins d'importer de la terre. Mais la sécheresse, qui hier rebutait les colons, attire aujourd'hui des hordes de touristes ravis de profiter de ce qu'ils aiment confondre avec les Antilles. Dans une région tropicale où les pluies peuvent saper votre semaine de vacances et virer à l'ouragan, l'île sèche est devenue fertile en zones hôtelières qui garantissent un haut degré de salubrité, de sécurité, de fonctionnalité. En dehors de la ceinture des cyclones et des populations au grain trop noir pour ne pas être inquiétant. D'ailleurs, les ouragans, ce n'est pas un hasard, viennent de perturbations tropicales qui prennent naissance au large des côtes de l'Afrique de l'ouest. Et l'Afrique, le touriste des Caraïbes s'en tient le plus loin qu'il peut. S'il oublie le lien qui relie le continent noir aux îles, il ne demande pas mieux.

À Curaçao, le touriste s'assure aussi de rester à l'intérieur des frontières blanches, bouffe stérile et mœurs aseptisées. Mais il doit composer avec une population noire importante, l'île

ayant été la plaque tournante des activités esclavagistes hollandaises des Antilles. Les tensions y sont plus palpables et la pauvreté, visible. Les prix concurrencent ceux de l'Europe, alors que le PNB par habitant est trois fois plus faible. Mais des avions décollent et atterrissent tous les jours, chargés de touristes, d'hommes d'affaires qui partent jouer au golf sur l'île voisine. Les riches vivent dans des quartiers fermés sur eux-mêmes. Encerclés par des noirs qui restent où ils ont pied. Surveillance, chiens, barrières électriques. Vont manger dans des zones protégées, puis bondissent dans leur voiture, fermeture centralisée. La nuit, ils transpirent la peur et repassent en mémoire le bruit des verrous qu'ils ont tournés trois fois. La porte principale. Le portail. Celle de la chambre arrière. La baie vitrée du salon. Ils se protègent mais avalent par grosses lapées le syncrétisme local. Posent un balai à l'envers pour chasser des invités qui s'attardent. Ne laissent jamais leur sac par terre de peur que l'argent s'en échappe en courant. Chuchotent leurs persiflages pour ne pas réveiller le malin. Craignent les esprits bien plus que les rôdeurs. Ils prennent des airs supérieurs mais ont depuis longtemps perdu leurs bonnes manières. Si bien qu'un retour en métropole serait impossible.

Autour des zones touristiques, un décor de comédie musicale d'Hollywood s'étirait, avec sa ligne de bâtiments impeccablement colorés, ses rues parfaitement propres, son ordre maniaque. Un énorme paquebot vint déverser une bonne grosse centaine d'Américains. Le temps était orageux malgré les promesses des agences touristiques, un crachin persécutait les vœux d'empêtre des croisiéristes. Vêtus de tee-shirt à l'effigie de l'île précédente, ils se précipitèrent sur le marché couvert qui longeait le port pour échanger leurs dollars contre des sacs, maillots, serviettes, casquettes marqués *Bon bini Aruba*. Puis ils partirent avaler une demi-douzaine de bières sous le soleil de midi avant d'aller visiter le centre-ville. J'avais réussi à m'infiltrer entre les murs du Renaissance Aruba Resort and Casino grâce à ma peau d'une blancheur encore fripée, caractéristique des touristes du nord, dont la peau, l'hiver, rappelle de gros pieds blancs trop longtemps enfermés dans des baskets humides. Des oiseaux sur échasses circulaient entre les transats réservés aux clients. Dormir ici coûtait jusqu'à 700 \$ la nuit. Mais on pouvait atteindre la terrasse en longeant la jetée bordée d'iguanes ventrus et s'offrir de beaux plongeurs, plouf, alternant mer et piscine construite dans la prolongation du lagon, pour tromper l'ennui. Une publicité, abandonnée sur un siège

voisin, vantait les qualités exceptionnelles de l'île. « Aruba est fière de ses longues plages de sable fin. L'infrastructure hôtelière satisfera les plus exigeants, avec des hôtels équipés de tout le confort moderne. Les noctambules invétérés seront comblés par la multitude de cabarets, de bars et de restaurants où une cuisine internationale raffinée côtoie les spécialités locales. Sans oublier les 11 casinos ouverts jour et nuit. »

*Quand même... Les employés sont professionnels ici.* Deux femmes s'étaient allongées près de moi. J'attrapai des morceaux de leur conversation qui me confortaient dans ma solitude. En décalage, dans un entre-deux incommode, entre des touristes qui projetaient une image dont j'avais honte et des locaux qui ne pouvaient dissocier cette image de la mienne. Et se méfiaient de ma proximité... *Très serviables...* Un élastique de maillot de bain claqua. *Et ils savent se tenir...* Des verres à Martini se promenaient sur un plateau mobile. *Je vois à quoi tu fais allusion...* « Aruba est aussi l'endroit idéal pour redéfinir la relaxation et se laisser envahir par la riche culture locale. Vous serez toujours chaleureusement accueillis par les habitants d'Aruba. Spontanés et pleins d'énergie, ils sont d'une hospitalité légendaire qui fera de votre séjour une expérience inoubliable. Aruba est irrésistible pour les touristes en quête d'authenticité. » Clapotis. Bruit de succions. *Sur la plage... nus... calypso... sous mon nez... une provocation... agressivité...* Je m'offris un plongeon javellisé.

On n'en finit jamais avec les liens qui se tissent entre les mots. Noir, danse, insécurité. On voudrait demander d'effacer, mais les silences aussi s'enchevêtrent pour construire des discours. *Bon vivre ici...* Le croisiériste qui termine son tour de manège caribéen par Aruba croit être séduit par la gentillesse d'un peuple étranger, alors qu'il aime surtout dans l'île le dollar, l'ordre, la *junk food*. On croirait un condensé d'Amérique, où Disney World emploierait les Arubains pour leur faire jouer les bons sauvages dans une version lissée de la colonisation. Parc d'attractions de luxe. Les touristes consomment plages, restaurants, casinos et excursions encadrées par un animateur agréé. Les autochtones jouent leur rôle de pantin débonnaire à la perfection. Tout ce qui s'expose comme culture locale n'existe qu'à l'état d'exotisme dont le touriste se régale en le prenant pour du vrai.

Tous les mardis soir, le musée historique d'Oranjestad offrait le Bon Bini Festival (le

festival « bienvenue »), une représentation de danses folkloriques animées par un polyglotte habitué à la clientèle de croisière. Des Hollandais s'étaient rassemblés autour du bar. Les Américains, assis aux premiers rangs, applaudissaient le folklore. Une combinaison blanche moulante surmontée d'une chevelure blonde filasse et enrubannée d'une large ceinture bleue était appuyée contre le zinc. Les froufrous au bout de ses manches, assortis à la ceinture, dialoguaient avec des ongles rosés. J'imaginai sans les voir des escarpins blancs sertis de brillants. D'elle, personne ne s'étonnait qu'elle soit aimable et souriante. Quand les musiciens entamèrent la danse finale, le paquebot sonna le tocsin pour rapatrier ses fidèles. Tout le monde courut au quai et l'île s'endormit dès que le dernier dollar eut prit la mer.

Le lendemain, dans un bar de la plage, un bouquin de Zen comme compagnon, il faudra bien que ce périple me rende sage, n'est-ce pas le but essentiel de tout voyage ?, me disais-je, déjà prête à dresser une « liste d'enseignements du voyageur » qui viendrait s'ajouter à ma collection, dans les Antilles, disais-je, chaque île n'a pour identité que celle que les étrangers qui l'exploitent et la pillent veulent bien lui coller. « Nous sommes fondamentalement frappés d'extériorité, déclarait Chamoiseau en parlant du peuple créole. [...] Nous avons vu le monde à travers le filtre des valeurs occidentales, et notre fondement s'est trouvé 'exotisé'. » Les touristes sirotaient leur verre, sourire béat devant le film intérieur de leur petite histoire : la gentillesse des Arubains attire les touristes, qui rendent l'île plus riche, la vie moins dure, les habitants plus heureux, qui attirent donc plus de touristes, qui le leur rendent bien... Mais la serviabilité louée était née dans le regard de l'Autre avant de sauter sur le visage des autochtones. À bien y regarder, en guise de gentillesse, on aurait dit que se reproduisaient ici les gestes ancestraux du maître et de l'esclave.

Édouard Glissant écrivait que son île n'avait pas d'arrière pays depuis lequel il aurait été possible d'organiser une résistance. C'était le cas pour la plupart des îles des Caraïbes, et c'était encore plus vrai pour Aruba qui n'avait pas même de forêts ni de montagnes pour cacher l'effervescence d'une rébellion. Depuis le début de la colonisation, l'île n'avait jamais pu entretenir de culture subversive. Les Autochtones avaient été disséminés dans les Caraïbes pour y travailler, ou avaient été métissés avec la population hollandaise. Et si c'était le lot de toutes ces îles, de par l'exiguïté de leur territoire, d'avoir été ravagées par la colonisation, Aruba avait dû subir cette domination totale avec un silence qui permettait aujourd'hui de prendre l'asservissement pour du contentement.

Il allait bientôt faire nuit. Les corps orange brûlé s'étaient toute la journée entassés sur des plages que des bulldozers nettoieraient à l'aube pour leur redonner leur air de paradis. À Curaçao, puisqu'il n'y avait pas d'hôtels qui longeaient la côte pour en interdire l'accès aux locaux, on faisait payer l'entrée de la plage. Les blancs s'y entassaient les uns sur les autres, les uns vautrés sur des énormes matelas plastifiés à siroter des cocktails, les autres discutant le cul bien au fond de banquettes. La majorité rissolait sur des transats alignés en bandes parallèles. Il n'y avait que des blancs, sauf derrière le bar, sauf sous le plateau qui zigzagait entre les corps. Que des blancs qui parlaient hollandais. De la mauvaise musique trop forte sortait des amplis. J'avais eu Pierre au téléphone le matin. Il m'avait énuméré la liste du courrier reçu. Le nom des gens qui m'embrassaient. Redonné un peu de consistance. Je pris place sur un siège en plastique et commandai des frites dans une odeur générale de bière et de grillon. Scrunch. Scrunch. Il suffisait de porter une attention appliquée à chacun de ses gestes. Scrunch. Scrunch. Aux saveurs. Aux stimuli qui éveillaient des sensations corporelles inédites. Scrunch. Plus loin, sur la côte nord, loin des basses qui faisaient vibrer la toile en vinyle de mon transat, de petites criques désertes s'offraient derrière les falaises et les collines vertes. Pour trois dollars, j'avais eu la plage que je méritais.

Sur le trottoir, on avait trainé par les pattes un chat noir qui s'était fait renverser. Je dus faire un pas de géant pour éviter le sang qui coulait encore de sa tête. Une femme marchait en balançant des hanches. Droite, gauche, droite, gauche. Et lançait des regards de braise à l'intérieur des voitures pour lire l'effet qu'ça faisait dans les yeux des conducteurs. Je cherchais la bonne attitude pour voyager seule, et ce n'était pas celle là. J'avais plutôt opté pour un voile de neutralité qui m'aurait permis d'être transparente, ne stimuler qu'indifférence. À force d'y croire, j'étais sûre d'y arriver. J'avais couvert mes épaules et ne dévisageais personne. Je gardais les bras ballants de chaque côté de mon corps. Surtout pas sur les hanches. Des gestes les plus innocents émane une nonchalance dans laquelle pourrait s'immiscer le désir. Au moment où j'aperçus les bateaux amarrés dans le port, je me souvins que j'étais sur une île et eus l'étrange sensation que la terre tanguait — comme un gigantesque bateau dont on n'aurait pas vu les extrémités — parce qu'elle n'est retenue à rien.

## MÉMOIRE NUMÉRIQUE

Dubaï est à l'eau. Épuisé par des dettes qui dépassent à présent le double de son PIB. L'Islande a capitulé. La banque française voudra comprendre pourquoi *Fantasy Island* serait plus solide que les autres. Phil calculera un bref silence. « Grâce à la classe moyenne. » L'erreur fatale de Dubaï est d'avoir réservé la démesure aux élites. Grosse, grosse erreur. Pareil en Islande. Sa prospérité reposait sur les banques, uniquement les banques. L'Islande est un pays sage, intimidant. Il tapote son stylo contre la table, déchausse son mocassin droit avec son gros orteil du pied gauche, inverse le geste, s'étire. *Bien content de ne plus avoir à y mettre les pieds*. Son ordinateur profite de la pause pour faire défiler des photos à intervalle régulier sur l'écran. Il voit passer sa femme sur une image de vacances aux couleurs délavées. Josée prend une vague, elle lui sourit. Un trait jaune barre la photo en deux et de petites taches noires flottent sur la mer. Ils s'étaient fait voler leur appareil numérique à La Havane et s'étaient acheté un Kodak jetable dans la boutique de l'hôtel. — Clic — Sourires figés au-dessus d'un trophée. Il sent qu'il doit concentrer son discours sur la fiabilité, la sécurité des marchés. La situation géopolitique est idéale. La stabilité politique des Antilles est assurée par l'ingérence de l'Europe et des États-Unis, qui ont aussi favorisé l'expansion d'une culture occidentale, chrétienne. Depuis que les imams accusent les touristes en topless de provoquer des catastrophes naturelles, les pays musulmans sont boudés. Sans parler de la mauvaise publicité que leur ont faite les attentats. — Clic — Ça c'est l'inauguration du golf. Phil est au centre de la photo. À sa droite, Amdi Petersen, de l'ONG Humana People to People, officiellement disparu depuis 2003 après que le gouvernement danois ait présenté des charges de fraudes fiscales contre son organisation humanitaire. Officieusement, Peterson continue de diriger une trentaine de succursales de coopération internationale qui transforment les dons de vêtements et les nobles idéaux des jeunes volontaires occidentaux en marchandises vendues dans le Sud. L'une d'elle est implantée pas loin d'ici. Au bout d'une île minable, un

bloc de béton insipide entretenu par des étudiants crasseux a poussé au milieu de la forêt tropicale. Phil y avait passé une petite semaine. On l'avait logé dans un taudis que les directeurs du centre espéraient lui vendre comme l'échantillon d'un futur complexe hôtelier de luxe. Il avait mal dormi, le lit, un bloc de plâtre, les draps dépareillés, tâchés, la chambre, un four, qu'on ne pouvait aérer qu'en ouvrant la porte aux insectes, une bouffe au goût de service militaire, une plaisanterie. — Clic — L'enclavement de *Fantasy Island* en fait un endroit idéal pour lessiver l'argent sale et s'amuser sans avoir à répondre de ses actes. Chacun cherche un abri sûr et discret pour sa fortune. Dans un système mondial étroitement surveillé et régulé, les entreprises achètent à prix d'or des zones d'ombres échappant totalement au contrôle de la communauté internationale, de leurs clients, voire même de leurs actionnaires. — Clic — Cédric et lui, à Londres, ville qu'il déteste. Même s'ils ne se sont pas vus depuis quatre ans, ils restent les meilleurs amis, en plus d'être des frères. Ils se frayent une amitié sur le net, filtrent les informations, maîtrisent les délais, sans s'envahir, n'attendent rien de l'autre, c'est une belle amitié construite sur des questions éludées, mais sur quoi d'autre pourrait-on bien construire une relation qui dure? Cédric lui serre le bras — Clic — Ici, ils jouissent d'une liberté presque totale. Aucun souci administratif de création et d'immatriculation d'une entreprise, pas de taxe sur l'import/export, ni de taxes d'entreprise pendant les 50 premières années (durée renouvelable), ni de contrôle sur les échanges financiers. La politique de recrutement de main d'œuvre étrangère est très libérale. Et l'absence de ministère des Impôts assure à chacun un haut degré de confidentialité. On n'a rien révolutionné. Simplement centralisé les zones offshores et duty free qui s'étaient sur toutes les îles. Le coup de génie, c'est d'avoir réuni au même endroit le nettoyage et l'investissement qui s'autonourrit par la soif infinie de divertissement de la classe moyenne. — Clic — Sur la plage, en haut d'une pyramide humaine, c'est bien elle, plus ronde qu'aujourd'hui, le pied écrasant la colonne vertébrale molle de Cédric qui l'aimait tellement qu'elle a fini par l'épouser. Cédric. Cédric. Cédric. Qui lui achetait un cornet de glace chaque fois qu'ils rentraient tous les trois de la plage. Cédric qui l'écoutait patiemment quand elle racontait ses histoires foireuses d'amants foireux. Les engueulades entre Phil et Cédric. Phil qui n'a jamais rien essayé, mais la dévorait des yeux — Clic — Coucher de soleil sur une mer éponyme... Phil se lève, s'étire, bip-bip-bip-bip-bip, sélectionne le Boléro de Ravel, aaaahhh, il soupire de contentement, la musique lui rappelle la cérémonie de clôture de la

coupe du monde de Football 2006. Il entend le dé clic du diaporama qui fait apparaître une nouvelle photo.

*Le coup de génie, disais-je...* La dimension loisirs, qui a été favorisée. Les Antilles jouissaient d'un tourisme de luxe séduit par les longues plages de sable fin, la mer des Caraïbes, le climat. Mais la fascination pour le divertissement infantilisant l'emporte sur celui de la mer, des dunes et du ciel bleu qui servent de décor incitatif à la dépense. L'offre de produits détaxés, déjà massive dans les zones franches présentes dans chacune des îles, rassemble ici le must en matière de haute couture. Il est plus facile de trouver les plus grands designers de mode dans l'île que sur le Faubourg-Saint-Honoré. — Clic — 1974. Scan d'une photo qui porte la trace du pli qu'elle a adopté à force de traîner dans un portefeuille. Pates d'éléphant et col roulé qui colle le torse maigre d'un homme barbu, cheveux bouclés. Couleurs jaunies. Son père sourit au bébé qui dort dans ses bras, pas peu fier de ce face à face avec son premier fils. Cédric, aujourd'hui père de Sacha, 19 ans, et de Zoé, 4 ans. Phil avait volé la photo dans le portefeuille de son frère pour la scanner. Les souvenirs peuvent bien se partager — Clic —. Ensuite, il détaillera les attractions les plus spectaculaires de l'île. Bien sûr, le somptueux spectacle son, lumières, lasers, projections vidéos, et feux d'artifice sur l'eau qui fait salle comble tous les soirs. Le tournoi Roland Garros, racheté à la France. L'unique simulateur de vol dans l'espace accessible au grand public. Le marché de la mode. L'Atlantis. Un manège construit sous la mer, à l'intérieur d'un aquarium géant dans lequel on peut également se promener en famille et rejoindre à pied le Nautilus, un hôtel sous-marin construit uniquement en matériaux transparents pour qu'on puisse observer les fonds marins en sirotant un verre au bar, allongé dans sa chambre, et même aux toilettes. Un petit bijou d'architecture et de détente. — Clic —. On dirait le portrait d'une vie heureuse et lisse, tous ces sourires qui défilent les uns à la suite des autres sur l'écran.

Le *GlobalPark* reconstitue l'histoire de la civilisation depuis la découverte du Nouveau Monde jusqu'à nos jours. Divisé en quatre périodes historiques. Le Monde Sauvage. Le Monde des Indiens. Le Monde de la découverte. Le Monde des Géants. Le dernier, le préféré de Phil, propose, outre les manèges thématiques, un musée militaire et des maquettes à taille humaine des plus grandes villes du monde. Pékin. New York. Tokyo. Johannesburg. Séoul.

Moscou. Paris. Istanbul. Londres. Bagdad. Florence. Comme le dit le poster accroché au-dessus de son bureau, *Fantasy Island* est une île-événement. Jeune. Vibrante. Imagine un monde réel à ta portée. Un parc d'attraction à la gloire de la mondialisation. — Clic — Graduation en toge, le mortier de travers. — Phil terminera sa présentation par une projection Powerpoint de leur tout dernier défi architectural. *GlobalIsland*. Île artificielle, totalement autosuffisante en énergie, elle rassemblera la main d'œuvre internationale qui arrive en masse pour profiter elle aussi de l'aventure. — Clic — Car *Fantasy Island* fait rêver autant le petit travailleur au chômage, que la classe moyenne en mal de divertissements, et le gros investisseur à la recherche de placements stables. — Clic — Phil, 21 ans, réunion de famille. Il se souvient d'une période de sa vie où il a peut-être été différent. Il arrive presque à retrouver les traits de celui qui n'était pas ça, et le moment où ça a bifurqué. Mais alors qu'il s'approche de ce moment, une nouvelle photo — Clic — balaie le souvenir causé par la précédente. Le parc a redynamisé une région qui subsistait en grande partie grâce aux aides des anciens empires et au marché de la drogue. Aujourd'hui, les Antilles offrent des perspectives d'emplois et des salaires stables. Les populations les plus démunies accèdent enfin à la consommation et au crédit. À présent, chacun est maître de sa vie. — Clic — C'est ça, ça lui saute à la tête comme une illumination, la mondialisation a offert le choix, le choix d'être heureux et de réussir sa vie.



## L'INCONFORT BLEU

*De la lunette des toilettes où une dysenterie tenace m'a cloué la moitié de la nuit, j'ai vu par la lucarne le jour se lever sur les prés ternes, le lacin de murs gris, la mer d'acier bruni. Buvant un thé brûlant presque solide de sucre j'écoutais en moi dégringoler la fièvre.*

Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*

Jambes croisées. Jupe grise. Silhouette nette. J'écris loin de cette fille moite, molle, que j'ai été là-bas. Non, personne dans cette pièce ne pourrait le dire. Que j'ai fait ce voyage. Insulaire. Dans les Caraïbes. Personne ne sait qui j'ai été. Ce que j'en ai ramené. Ce qui a brisé. Dans l'inconfort du quotidien. Vlouf, les larmes qui montaient pour une ombre croisée. Les paniques incontrôlables, les réveils blancs dont les premières secondes s'encombraient de décors de chambres et de noms de lieux qu'il fallait faire défiler dans ma tête jusqu'à tomber sur le bon. Les besoins qui s'érodaient. Les mots qui disparaissaient, inutiles. Les rencontres à la pelle, superficielles, des bouts de papier griffonnés de mails au fond du sac. Les exigences qui s'égrenaient. De propreté, d'intimité, de carrière, de productivité.

Que reste-t-il de cet inconfort qui, maintes fois, a failli me faire déguerpir, mais me manque? Depuis la table de restaurant où j'écris ce récit de voyage, la Grenade a l'air de n'avoir pas vraiment existé. J'ai beau dire que *j'étais là*, cette affirmation, par sa nécessité, range mes îles dans le tiroir des choses absentes. En fait, non. Ce n'est pas un récit de voyage, c'est le récit d'un échec. Double échec en fait. Échec à bourlinguer. Et échec à l'écrire. Je ne suis pas de ceux qui s'arrêtent pour noter les variations de la mer, la couleur d'un regard, le détail d'une aube. Je ne retiens jamais les visages. Plus les paysages défilent et plus mon regard se tourne vers l'intérieur. Au fil des jours, à force de solitudes contraintes, ne

fus-je lentement plus capable de voir rien d'autre que mes états d'âme boueux au cœur de l'archipel des îles bleues.

Mon arrivée à Grenade s'était faite sous des pluies diluviennes. L'eau du robinet coulait marron. À peine avais-je respiré cette odeur de vase qui émanait du sol après chaque ondée, que je sus. J'allais être malade ici.

L'hôtel s'ouvrait sur un restaurant monté sur pilotis qu'on voyait depuis la rue. Les deux barmen ennuyés par l'absence de clients avaient couru jusqu'au taxi et insisté pour que je me joigne à eux. L'un, Dexter John, était très noir, un visage d'Afrique de l'ouest qui me rappela d'autres moments plus chaotiques de ma vie. L'autre avait la vingtaine, de longs cheveux raides, les yeux bridés, une bouche épaisse, la peau grise. Les deux venaient de Guyana. Il était assez tard pour gagner mon lit sans explications, mais l'étagère croulait sous le poids des bouteilles de rhum et le jeune barman me harcelait de sourires charmeurs.

Les chambres : un petit chemin de terre constamment boueuse longeait le bar et menait à des cabanes en bois qui portaient des noms de couleurs. On m'avait réservé la chambre verte, mais il semble qu'un couple d'Allemands était arrivé avant moi et qu'une confusion générale leur avait permis de prendre mon lit. Alors j'héritai de la bleue et vraiment, je dis, ce n'est pas grave, pour rassurer l'employé guyanien désolé d'une erreur de couleur qui ne me semblait pas mériter tant de solennité. Lit double, kitchenette, et salle de bains personnelle. Le vrai luxe. « Si tu n'as pas de moustiquaire, fais tourner le ventilateur », m'expliqua l'employé en pointant du bout du nez les lucarnes béantes qui donnaient sur la forêt tropicale. Puis il m'extirpa à nouveau une promesse de visite au bar avant de s'éclipser.

C'est toujours un moment particulier, les premières minutes dans une chambre d'hôtel. On s'assoit sur le lit et on jette un regard circulaire sur ce qui nous entoure. Heureux d'être enfin arrivés. Inquiets des trop nombreuses traces de passages antérieurs. Au lieu de s'approprier l'espace, on slalome entre objets impersonnels ou carrément souillés par le voyageur précédent, comme ces serviettes douteuses pendues au porte-manteau. On se protège contre la dissolution et la crasse.

Enfin sous la douche, j'imaginai à travers les lucarnes les démons d'une savane que la

nuit me cachait. Les îles sont pauvres en bêtes qui font le cauchemar des touristes occidentaux. D'origines volcaniques, elles n'ont jamais été en contact avec le continent et seules les espèces capables de gagner la côte par elles-mêmes y ont élu domicile dans un premier temps. Tortues, aujourd'hui pratiquement disparues à cause de leur chasse, mammifères marins... Et les oiseaux qui règnent en maîtres sur l'île. Il y a peu de serpents, et pratiquement aucun n'est mortel. Sauf en Martinique où survit tant bien que mal la vipère fer-de-lance, hantise des travailleurs dans les plantations. Pour moi, son nom n'évoque pas la peur mais le passé colonial encore renflé. C'est sûrement à cause de *Texaco*, que je lisais alors, et des images de champs de bananes et d'esclaves qu'il a gravées dans ma mémoire. On peut construire l'histoire, figer la place des bons et des méchants, l'identité d'une nation, avec des mots. Juste des mots.

C'est fascinant de penser que l'environnement actuel des Antillais n'existait pas il y a seulement quatre siècles. Chèvres, poules, bœufs, lapins, mangoustes et rats, canne à sucre, manguier, bananier ou cocotier ont été importés par les hommes. On trouve quelques scorpions, une mygale laide mais pas dangereuse et, la seule que l'on craint vraiment ici, la scolopendre. Elle n'est pas mortelle, mais sa morsure, en plus d'être affreusement douloureuse, vous donne fièvres, vomissements et œdèmes. Son long corps noir est composé de segments desquels partent des dizaines de paires de pattes. Et c'est peut-être sa gueule préhistorique, plutôt que les deux crochets menaçants cachés sous sa tête, qui nous rebute tant.

Le tuyau de douche me sortit de mes rêveries angoissées en me sautant à la figure, arraché du mur par la pression du jet d'eau. Il était temps de descendre au bar où m'attendaient mes barmen privés. Il aurait fallu voir leurs quatre yeux écarquillés. « Disent toujours qu'ils vont descendre mais ils l'ont jamais. » « C'est à cause du rhum », et je laissai trainer la dernière consonne. Le jeune Indien me demanda quel planteur je voulais boire. Je fis non, non. Du brun. Et sec. Il en siffla d'admiration et se tourna vers son collègue.

Il y en a qui se reconnaissent entre eux dans un accent. Dans la forme d'un nez. Moi, c'est le rhum brun ma patrie. Je me suis même parfois demandée s'il ne pouvait pas être le liant qui faisait tenir ensemble tous ces originaux qui, croisés partout, Paris, Nicosie, Londres ou Montréal, pour quelques heures ou des années, avaient ce quelque chose d'indiciblement

similaire à moi, bien plus similaire que les traits d'une famille, qui, de toute façon, était pratiquement décimée, et grâce auxquels je m'étais sentie parfois moins seule. « El Dorado? » L'autre acquiesça en montrant une bouteille marquée cinq ans. C'était un de ces amoureux de l'alcool de canne à sucre comme on peut en trouver du vin chez nous. Il me les fit goûter, les uns après les autres, jusqu'à ce que je jette mon dévolu sur le douze ans. Avant, il manque encore de complexité. Après, il perd ses notes de café vanillé. J'eus l'impression d'avoir sacrament bien passé le test, parce que mon verre se remplit aussitôt. Le jeune barman était parti se coucher. On sentait qu'il était dans l'âge où la discussion n'est encore qu'une perte de temps quand elle n'est pas un préliminaire. Dexter me dévorait des yeux. Ou plutôt, il dévorait la blanche en moi. Il s'était mis à me raconter sa vie, son enfance à Guyana, ses passes dangereuses à la frontière brésilienne après trois jours de marche dans la savane, et qu'à force, il avait appris à refourguer la marchandise aux Amérindiens habitués à traverser la frontière invisible, loin des points de passage fréquentés. Il aimait pas les Indiens, Dexter. Je crois qu'il aimait pas les gens qu'il ne comprenait pas. À part les blancs. Qu'étaient en haut de l'échelle des valeurs. Puis il me raconta ses amours. Des histoires passionnées et tristes. Ses enfants éparpillés. Je ne comprenais pas tout mais je voyais bien que ça parlait de solitude là encore. Surtout, j'étais trop bourrée pour comprendre qu'il ne me racontait pas n'importe quelle vérité, mais celle que je voulais entendre. Sur la vie sauvage. Sur la nature des relations entre les noirs et les blancs. Sur le passé colonial et son héritage. Naipaul disait que les Guyaniens ont cette manie de coller à la vision du monde de l'autre, si bien qu'on n'arrive jamais à savoir ce qu'ils pensent au fond. Mais pourquoi faudrait-il qu'il y ait un fond et pourquoi notre perception du monde devrait-elle être figée et imperméable au regard de notre interlocuteur? Si les Guyaniens sont versatiles, encore que l'assimilation d'un trait de caractère à une nationalité ait de quoi m'inquiéter, c'est alors qu'ils savent vivre plus libres que nous.

À trois heures, j'entendais au moins trois Dexter raconter en chœur la coquetterie démesurée des femmes d'ici, leurs attentes insatiables, leur dépendance, la vie morne dans laquelle elles voulaient toujours les enfermer. Je coupais court à leur débandade sans plus savoir dans quelle direction regarder pour m'adresser au vrai. Il était bien là, assis au bar en face de moi, avec un petit rictus en coin. « J'ai trop bu. » Il rit. Je vacillai de mon tabouret et lâchai un cri d'étonnement en découvrant que mes pieds avaient trouvé le sol. Je lui souhaitai

une bonne nuit et rejoignais ma chambre en volant par-dessus le chemin gadoueux. J'oubliai de mettre le ventilateur en route. Je tombai raide sur mon lit, habillée, et plongeai dans un sommeil de plomb avec des rêves d'alcool.

Le matin, ce furent d'abord les puces qui me secouèrent. Elles avaient dessiné des lignes géométriques sur mon ventre qui, quelques minutes plus tard, commença à se lamenter plus violemment que les jours précédents. Et le ballet de la tourista s'amorça. Nausées et chiasses, avec des jambes qui ne supportaient pas plus qu'un trajet entre les chiottes et le lit. Dehors, c'était une pluie de mousson qui faisait déborder le tout à l'égout et répandait une odeur de merde qui me rendait plus malade encore. Les nuages étaient tellement opaques qu'on ne savait plus l'heure qu'il était. Le couple d'Allemands qui était arrivé hier bullait sur la terrasse où je m'installais chaque fois que mon estomac faisait une pause.

Dexter passa par là. Il était inquiet de ne pas me voir. Je lui donnais les nouvelles pas fameuses du jour. Je lui commandais un sac de riz, de l'eau, du Coke, du sel. Il revint, me fit boire une gorgée de Coke, je la vomis aussitôt. Repartis faire la sieste dans un nuage d'antimoustiques. La dengue était endémique sur l'île. L'humidité.

Plus que quatre fois ça. C'était ma façon de tenir contre la lassitude et la fatigue. Plus que quatre fois la même chose que ce segment déjà consommé. Pourtant, je m'enlissais. Que je pusse envisager l'arrêt forcé du voyage à cause d'une tourista, que la peur d'un insecte brouillât mes nuits ou que la peur de l'autre paralysât mes déplacements étaient la preuve de mon incapacité à bourlinguer seule. Ce n'était pas que la maladie. Pas que la fatigue. Pas seulement cet inconfortable balancement du voyage, qu'on paye de nausées quand on n'arrive pas à s'abandonner au vertige. Il y a des cultures qui s'en prennent à votre curiosité, vos désirs, même à votre indulgence. Quand on n'est pas préparé à ce genre de rejet, on n'en reconnaît pas assez vite les signes. On devrait abandonner la partie à l'autre, le laisser briser ce quelque chose qui nous avait fait monter dans l'avion, ou prendre nos jambes à notre cou en criant maaammman. Mais on reste assis, maugrée qu'on en a ras-le-bol. De n'avoir que ce maudit carnet pour compagnie. De frotter frotter frotter son linge dans l'évier. Des mêmes vêtements qui déjà jaunissent et de quoi vais-je avoir l'air dans deux mois? D'appliquer la crème solaire sur la lotion antimoustiques. De la saleté et des produits chimiques. De voir passer les jours si lentement. Ras-le-bol de se gratter. Les jambes, les

bras. La tête... Alors que le vrai motif de son humeur est un peu plus loin, dans leurs visages fermés.

Il était à peine sept heures, mais la nuit était déjà tombée depuis longtemps quand je ressortis de ma chambre. Tout au bout de la terrasse, une jeune Américaine buvait sa soupe à même la casserole, emmitouflée dans un immense foulard. Elle faisait un stage de médecine à l'hôpital de Saint-George et se plaignait de son inconfortable succès, tant auprès des hommes que des moustiques. À côté, deux Allemands pliaient leur matériel de plongée et leurs cannes à pêche. Ensuite, un drôle de couple dans la soixantaine, un peu raciste, très grossier, s'offrait chaque année le luxe de se faire servir comme jamais ils n'auraient pu l'espérer dans leur pays. C'est moins une question d'argent, qu'une chape morale qui empêche de traiter les Occidentaux comme des esclaves. Ici, Brigitte avait compris qu'il lui suffisait d'allonger la monnaie pour ne plus avoir à remuer le moindre centimètre. On venait la chercher devant l'hôtel, et on la récupérait sur le parking de n'importe quelle plage. On livrait son repas devant sa porte. On lui nettoyait son linge, on la bichonnait, on répondait à ses moindres désirs. Mais il faut l'admettre, elle se donnait du mal pour acquérir ces privilèges, elle n'avait pas choisi le confort lisse des hôtels de luxe, où les chichis des touristes guindés lui auraient trop rappelé qu'elle venait d'une autre caste. Elle, elle aurait pu être un de ces descendants de colons, avec son aisance naturelle à donner des ordres, qui enrobait une silhouette bourrue et des manières de paysanne. Son mari, un Italien qui ne parlait pas un mot d'anglais ni d'allemand, se laissait promener en draguant les minettes attirées par l'énergie de la femme. Enfin, à côté de ma chambre, Andrea m'apprenait qu'elle et son mec embarquaient dans le cargo commercial du lendemain pour Cariacou. Elle essayait de me motiver, mais les sept heures de bateau sur une mer violente n'étaient sûrement pas l'activité qui tentait le plus mon estomac capricieux.

« Je t'admire tant, tu sais, me glissa Andrea. Je serais incapable de voyager seule comme tu le fais. Surtout dans les Caraïbes. Je te trouve très courageuse. » Je baissai la tête, me demande même si je ne rougis pas. C'est fou comme les mots peuvent construire une autre réalité. Quand je parlais de mon voyage, tous ces noms d'îles traversées, j'avais l'air d'une bourlingueuse assoiffée d'exploits. Je ne mentais pourtant pas. Mais l'accumulation

d'étapes ne rendait pas compte des hésitations, des peurs, des moments où l'on regrettait d'être parti et des journées où l'on ne faisait finalement rien, pas une ballade en ville, pas une seule sortie, parce qu'on était las de chercher, de s'ouvrir, d'être hors contexte.

Et comment ne pas se sentir imposteur après avoir lu Miller, Cendrars, Bouvier, Giono, Orwell ou Le Clézio? Ce que je faisais n'avait rien d'une grande expédition, je ne découvrais rien, je ne rapportais rien, ne comprenais rien et j'avais constamment peur. Je butais sur des petites chiasses, des peurs de blanche, des états d'âme de bourgeoise habituée à la vie confortable. J'aurais voulu traverser les îles à pied avec mon sac sur le dos, attraper des compagnons sur ma route, vivre totalement dans le présent, trouver la vie nomade confortable. Mais c'était tout le contraire qui se produisait. J'étais fatiguée des efforts d'adaptation constants qui n'aboutissaient jamais assez vite pour me sentir bien. L'anglais freinait mes échanges, la compréhension des choses qui m'entouraient, m'isolait plus encore. Je succombais à l'ennui. L'envie de rien. Parce que seule, le plaisir se dilue et la fatigue va croissante.

Udo nous rejoignit sur la terrasse avec trois bouteilles de rhum. Les normes douanières le forçaient à en sacrifier une. Nous ouvrîmes celle de Saint-Martin. Le rhum soigne tout, j'en avalai une grosse gorgée qui tomba sur le lit de riz blanc que j'avais réussi à ingurgiter. Ça hésita les premières minutes, puis la chaleur remonta du fond de l'estomac et je m'excusai aussitôt. Andrea me sourit d'un air désolé.

À genoux devant les chiottes, je le jure, je les compris, ces quelques mots de Bouvier. Quelque chose venait de rompre. L'image propre de mes îles bleues. Elles étaient marron les îles. Elles étaient marron.

UNE AUTRE FOIS. Elle s'en souvient très bien. Ce n'était pas comme dans un rêve où la logique des événements ne résiste pas à leur confrontation avec le réel. Elle n'était pas dans un rêve, elle était dans une autre réalité, et ne savait pas comment en sortir. Un tambour battait, lourd et lent, sans variations, comme une bande sonore montée en boucle. Des mains s'étaient posées sur son front.

Matty signe le registre des départs, lève un œil morne sur la salle d'attente des urgences qui ne désemplit jamais. Au vestiaire, elle dépose, sur l'étagère supérieure de son casier, son badge et les tennis blanches qu'elle réserve pour l'hôpital, accroche sa blouse au cintre, frotte ses pieds glacés contre ses mains avant d'enfiler ses sandales. Vérifie de tête qu'elle n'a rien oublié au moment du changement de shift. Les patients dans le couloir. Quelques gouttes de Purell dans ses mains bleutées. Dedans, elle a froid. Dehors, sa chair devient immédiatement humide et molle. Il est 15 heures. Elle fait signe à un taxi collectif de s'arrêter. Même si elle déteste se coller, peaux moites contre peaux moites, aux autres passagers toujours plus nombreux que les sièges censés les accueillir. Mais elle préfère attraper la camionnette sur la route que d'aller la chercher à la station de bus, où on vous maintient immobiles, sans air, sans clim, entassés les uns contre les autres entre les sacs de farine et de graines, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un centimètre d'espace libre. La porte coulisse, balance sur la rue une brassée d'air épicé. Un jeune Noir gueule en créole sur les passagers qui se poussent pour qu'il fixe un strapontin entre deux sièges. Matty lui glisse 2 \$EC dans la main avec un sourire maladroit. Bouscule les genoux des autres passagers pour atteindre sa place. Impose son épaule moite à l'épaule voisine. Gênée.

Dès que le taxi redémarre, un vent chaud s'infiltré par les fenêtres. La camionnette longe le carénage, dépasse l'auberge miteuse où Matty vit depuis le commencement de son stage, atteint la plage de Grand Anse Bay. Elle donne un coup sur la portière. Le mec assis à côté d'elle la regarde, se marre, et frappe trois coups violents qui arrêtent immédiatement le taxi dans sa course. Matty remercie son voisin, s'extirpe de sa place d'un zwwiipp humide,

attrape la main du jeune Noir pour descendre de la voiture, cogne contre le haut de la porte son chapeau de paille qui tombe sur les genoux d'une passagère, sent la moquerie, l'irritation, l'impatience que provoque sa maladresse. Maudit cet immense chapeau qu'elle a acheté parce que toutes les filles avec qui elle était en voulaient un aussi. Respire un coup. Matttyyyy!, crie une fille depuis la plage. C'est Elsa, repliée à l'ombre de son parasol, accompagnée des autres étudiants étrangers en médecine. Ils ont tous pris pension au Grand Beach Resort Hotel. Petit-déjeuner continental, chambre climatisée, balcon privé, siège réservé dans un périmètre de plage interdit aux Grenadiens. Impossible autrement de rester sur la plage sans se faire proposer un plan cul, et un autre, et un autre encore, et puisqu'ils ne comprennent pas ce que non veut dire, forcent à plier bagage pour aller lire son magazine dans la paix d'un bar d'hôtel chic.

Je sais pas comment t'arrives à te débrouiller seule Matty. Je me sentirais trop mal de prendre le bus et de dormir dans ton auberge.

Je ne supporte pas la solitude d'ici, pense Matty. Je ne supporte pas mon auberge. Je ne supporte pas les bus collectifs. Elle prend un transat. La solitude n'existe pas ici. C'est un espace vacant, une invitation à le remplir pour *eux*. Tu veux ma crème?, lui demande Elsa tout en enfonçant les deux côtés de son maillot de bain dans sa raie des fesses pour limiter les marques de bronzage. Une autre fois, merci. J'en ai déjà mis dans les vestiaires avant de quitter l'hôpital. La plage publique est presque vide. Quelques jeunes locaux jouent au BeachVolley. Le problème avec *eux*, dit Jess, c'est qu'ils ont trop de soleil pour prendre la vie au sérieux. Une grappe de nuages gris recouvre le soleil. Inès grimace.

J'ai dit à ma mère que je ne voulais pas qu'elle me rejoigne à Grenade, annonce Matty au groupe.

Elsa lui demande pourquoi. Matty ne sait pas quoi répondre. Elle ne veut plus parler de son rêve. Elle ne veut plus rien lâcher. Et tant pis pour Beck.

Je lui ai proposé qu'on se fasse plutôt une semaine à St-Martin. En pension complète dans un hôtel qui borde la mer. Dans une île civilisée.

Classe, a fait Elsa. Elle a dit quoi?

Qu'elle tient à voir où je vis.

Elle va pas être déçue.

Jess avale sa deuxième bière. La conversation bifurque vers un patient mécontent d'avoir été ausculté par Inès. *Je ne vois pas de médecin? Mais enfin, monsieur, je suis médecin. Non, non, je ne veux pas d'une infirmière, je veux un médecin, quand même, après toutes ces heures d'attente...* Inès non plus ne vit pas dans le Resort. Elle est logée chez sa grand-mère qui habite sur l'île, au nord de St-George. Joey fait tourner un joint qui ne passe pas par Matty. Lulla et Beck sont partis commander des pizzas depuis assez longtemps pour qu'Inès supplie régulièrement du regard la porte battante de l'hôtel. Si elle essaie d'y entrer seule, elle est trop noire pour qu'on ne lui demande pas de présenter le badge de sa chambre. Et elle est trop fière pour proposer à quelqu'un d'y aller à sa place. Beck lui a dit dès le premier soir qu'il ne l'aimerait jamais comme on croit qu'aimer veut dire. Il lui a dit bien d'autres choses ce soir-là au sujet d'un truc qu'il appelait le contrat libre, autonome et responsable, et dont Matty n'a pas retenu grand-chose quand Inès le lui a raconté tant cela lui semblait être une belle rhétorique destinée principalement à faire avaler à Inès le fait qu'elle serait cocue. Et chaque fois qu'elle a demandé plus, il a grimpé d'une octave pour lui rappeler qu'il n'y avait rien de plus, que cet amour libre qui n'était pas de l'amour. Qu'il faudrait bien qu'elle s'en rende compte un jour si elle ne voulait pas se tuer de jalousie, ou tuer son plaisir à lui à coups de culpabilité. C'est tout ce que j'ai à t'offrir. Et c'est bien mieux que toutes ces promesses en l'air que te feront tes latinos-afros-créolos-méditerranéos... Le lendemain, sur Skype, Matty avait rapporté ce discours de mauvaise foi à une copine qui n'en revenait pas.

Il est quelle heure?

**Liste de titres exaspérants**

S'épanouir au travail

Je l'aimais

Gigli

Guérir votre anxiété

Choisissez d'être en bonne santé

Nana

Le Chameau sauvage

Libérez votre créativité

Réussir son divorce

Devenir soi-même

Good Luck Chuck

Vivre et laisser mourir

### **Des relations sexuelles illicites et des strings**

Samedi 17 avril 2010, 03h37

Hebdoweb.com

TEHERAN (AFP) — « Les catastrophes naturelles sont le résultat de notre propre comportement », a déclaré M. Sedighi.

« Beaucoup de femmes mal habillées » (ne respectant pas la tenue islamique, ndlr) « corrompent les jeunes, et l'augmentation des relations sexuelles illicites fait accroître le nombre des tremblements de terre », a-t-il déclaré.

DJIHANDJAMBOT. Il est tard. Matty se tourne et se retourne en s'emmêlant dans sa moustiquaire. Les journées se déroulent fidèles aux précédentes. Se réveiller d'une nuit écourtée par les moustiques, par la fébrilité d'être seule, la chaleur et les bruits d'animaux. Courir à l'hôpital pour s'occuper des urgences, déshydratations, gripes intestinales, intoxications, infections de plaies mal soignées, brûlures. Se faire demander si on est mariée. Avaler quelques fruits avant d'aller passer son heure de déjeuner au café internet de St-George. Rassurer les parents, raconter les dernières heures aux amis, les écouter lui raconter les leurs, programmer le voyage. Retourner à l'hôpital pour le débriefing. Aller à la plage. Seule. Mais pour quoi? Nager, mais pas trop loin. Surveiller son sac. Nager. Et puis? Ouvrir son livre et se faire accoster à la minute même. Plier bagage. Rejoindre les autres stagiaires. Rêver en regardant Beck et Inès s'engueuler. Espérer qu'elle en soit l'objet. Rentrer à l'hôtel. Sourire à cet employé, comment s'appelle-t-il, Benter, Roxter, qui lui demande toujours comment s'est passée sa journée. Calculer le nombre de jours qu'il lui reste. Essayer de trouver le sommeil. Au loin, les tambours ont recommencé leur plainte. Tadadam. Tadadam. Tadadam.

Elle pense à Beck avec qui elle pourrait si bien dormir s'il était là. D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle a toujours eu peur la nuit. Peur de la forme que prenaient les rideaux. Peur des ronflements de sa mère à partir desquels son imagination inventait des monstres en colère. Peur que ses poupées s'animent et lui fassent payer les inattentions qu'elle leur infligeait le jour. Peur de l'homme caché sous son lit. Ses nuits sont un théâtre baroque qui rejoue, depuis l'enfance, la même scène. Seuls les personnages changent. Les premiers rêves dont elle se souvient sont peuplés d'animaux. Le plus fréquent : celui des ours qui tentent de glisser leur patte dans la chatière qui relie sa chambre au monde extérieur. À bien y réfléchir, elle préférerait des visages déformés, des fous qui la poursuivent, des couteaux, des rêves sans queue ni tête qu'on ne parvient pas à raconter une fois qu'on en sort. Mais elle rêve de scènes

qui ne font peur qu'à elle. Quelques années plus tard, ses tyrans se rapprochent d'une forme plus humaine. Des centaines de têtes de singe suspendues à des cordes à linge glissent et ricanent et s'arrêtent devant la fenêtre de sa chambre de pré-adolescente pour y voler des bouts de son intimité avec leurs énormes yeux. Matty étouffe des larmes d'angoisse pour ne pas réveiller sa mère. Ses horaires de médecin ont terminé de saper un sommeil qui était déjà instable. Trop d'heures consacrées aux autres, les heures de permanence, les nuits de garde, les trois repas qu'elle s'est toujours fait un devoir de préparer et servir sur une belle table dressée, le temps des devoirs à contrôler, de la bonne à payer, sa mère est une magicienne, une superactive souriante et maigrelette qui ne demande qu'une chose, que personne d'autre qu'un de ses patients ne dérange ses nuits. Quand elle n'est pas insomniaque, elle ronfle si fort que ses respirations vibrent comme un long grondement de mécontentement contre les peurs nocturnes de sa fille. Mais Matty se dérobe parfois à ces ordres. Quand la nuit ne veut pas passer, elle laisse ses geignements s'amplifier jusqu'à ce qu'enfin les ronflements s'éteignent et qu'elle aperçoive une lumière qui s'éveille au fond du couloir. Vient alors l'épreuve de l'explication. Matty ne peut pas parler de son rêve qui menace quelque chose en elle qu'elle ne comprend pas. Elle invoque les yeux du monstre dans les ombres du rideau, l'animal qui frappe, frappe, frappe à son carreau. Sa mère secoue le rideau pour lui faire prendre une nouvelle forme que la noirceur rendra à nouveau menaçante, soupire. Mais voyons Matty, pourquoi n'allumes-tu pas ta lumière au lieu de me réveiller? Rattache convenablement le volet. Lui avouer ces quelques monstres a déjà trop coûté d'orgueil à l'enfant pour qu'elle lui parle du bonhomme qui coupera, à la première occasion, le bras qui sortira du lit lorsqu'elle essayera d'atteindre la lampe de chevet. Voilà. Essaie de dormir maintenant. Les rêves sont des rêves. Dans les yeux de sa mère, Matty lit qu'elle n'a plus l'âge des monstres. Et elle rougit. Ce n'est pas qu'elle se leurre quand elle cède à son envie de crier maman, elle ne l'imagine pas une seconde s'asseoir au bord du lit et prendre le temps d'exorciser ses peurs, attendre que le sommeil l'emporte, lui embrasser le front pour l'assurer de sa présence inconditionnelle. Elle ne le fait qu'après avoir bien pesé le pour et le contre : une humiliation rapide contre la fin de son angoisse nocturne. Contre une lampe de chevet allumée pour le reste de la nuit.

Au cœur de l'adolescence, Matty espère encore que la bravoure de sa mère l'atteigne. Elle excelle en physique et en maths, mais elle fait toujours les mêmes cauchemars. Cette fois, sa

peur a pris les traits d'un pantin de bois qui dessine des allers-retours devant sa porte en faisant tourner sa canne et fredonne une petite chanson qui dit qu'il la connaît, je te connais, je te connais, je te connais. Quelques années plus tard, ce sera un homme allongé qui lui sourira cruellement sans ciller du regard pour la punir d'être *visible*. Des histoires aussi courtes qu'une phrase qu'elle prononce encore moite de l'angoisse qu'elle provoque. Comme si la phrase en elle-même pouvait la menacer d'effritement. Alors qu'il n'y a rien là, un homme qui la regarde...

Heureusement, elle rêve aussi parfois de scénarios de cinéma, avec un début et une fin, une intrigue, du suspense, et des personnages croustillants de douce exubérance. De nuits en nuits, elle peut les retrouver, remplir les trous dans leur biographie. De ces nuits, elle jouit tout au long du lendemain en se demandant pourquoi le cerveau est ainsi fait. De laisser si peu de place à l'imaginaire la journée, de prendre un arbre pour un arbre, de commander le pied droit après le gauche, le gauche après le droit, de répondre en toute logique aux questions que les professeurs posent. Et puis, la nuit, de nous faire courir après des chapeaux, de nous faire jouer avec des nains, de nous empêcher de crier quand on a peur. De nous faire expérimenter la nuit ce qu'on appellerait hallucinations psychotiques si elles se produisaient à l'état d'éveil.

Quand elle l'explique à Beck, il lui dit, tout content d'avoir une occasion de plus de pratiquer sa future spécialisation, que l'enfant exprime dans les cauchemars sa peur de la séparation d'avec la mère, une séparation qu'il ne peut absolument pas contrôler, puisqu'elle dépend du retour du jour.

Mais encore? fait Matty en se redressant sur le lit.

Dans ton cas, l'enfant en toi savait qu'il avait le pouvoir de faire revenir à lui son objet en pleurant. Mais il avait aussi compris que la séparation était inéluctable.

Pauvre Beck, avalé tout entier dans son siège par son complet en velours côtelé et les discours qui vont avec, par ses bouquins et sa pseudo-liberté de psy.

Je ne parle pas de séparation, Beck, ni de ma mère. Ma mère n'a rien à voir avec ça, tu n'as

pas l'air de comprendre.

Bien sûr Matty, tu me parles de ta peur, mais ça s'aborde pas de front. Tu sais, la nuit est un moment éprouvant pour l'enfant car il y invente des scénarios qui mettent en scène de manière crue ou intense les conflits qu'il a vécus la journée afin de les résoudre. C'est pour ça que tu avais peur. Tes cauchemars proposaient des réponses partielles à ton angoisse. Mais ils te faisaient peur en même temps.

Ça n'explique rien, répond Matty.

Avec le temps, sa mère se laisse avaler par son costume de femme féministe-parent d'élève-femme d'homme-doctoresse. Elle accomplit ses tâches dans un flegme constant, presque ataraxique. La nuit, elle ne cède qu'au confort du sommeil sans rêve aidée de ses benzodiazépines qu'elle s'autoprescrit, et Matty continue à rêver pour deux. Elle décroche son Abitur (son bac) et annonce à sa mère qu'elle veut faire médecine. Mais elle lui parle à travers une boule de verre opaque qui filtre la quasi-totalité des informations venant de l'extérieur.

### **La plus excitante des Antilles**

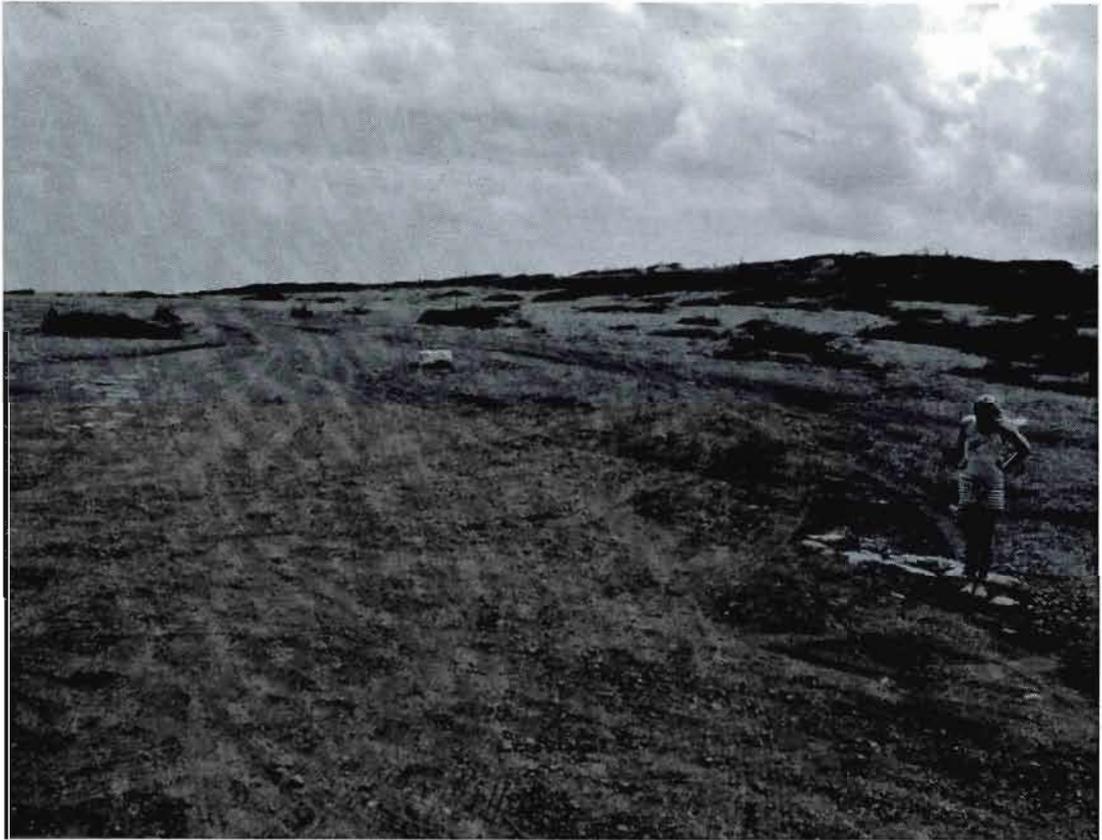
Samedi 6 janvier 2007

La Presse

La petite plage Maho est sûrement la plus excitante dans l'île de Saint-Martin. Son principal atout est sa proximité de l'aéroport international Princess Juliana. Il faut voir les vacanciers qui se lèvent d'un même élan dès qu'un avion apparaît au-dessus des flots bleus de la mer des Antilles. Ils ne veulent rien manquer de l'approche d'un gros porteur passant à quelques dizaines de mètres au-dessus de leurs têtes.

Les samedis et dimanches après-midi, des dizaines d'avions de toutes les grosseurs viennent débarquer leur lot de passagers dans cette perle des Antilles. On peut même, tout en dégustant une bière froide, écouter les conversations entre les pilotes et la tour de contrôle au Sunset Beach Bar, situé directement sur la plage.

Quelques téméraires vont se placer tout près de la clôture entourant les pistes. Un vacarme et un vent très violents leur donnent sûrement quelques sueurs froides par une chaude journée ensoleillée.



## ST-GEORGE DE GRENADA

salut tess

bon rassure toi l'île va bien en fait j'y étais pour le cyclone et depuis l'île a bien changé la végétation est bien repartie

il faut savoir qu'un cyclone relance l'économie de l'île et grenade le mérite c'est une île magnifique les gens sont gentils et on a l'impression de vivre coupé du monde

phil. Re : [Tess] Île de la Grenade après l'ouragan Ivan? (en réponse à...)

St-George. Petit bourg bruyant blotti sur un flanc de colline auxquelles les maisons semblent s'accrocher de toute leur force pour ne pas tomber dans la mer. En haut des ruelles escarpées, qu'on a montées sous le soleil de midi en y laissant la moitié de son poids en eau, on aperçoit la mer grise et houleuse. Les femmes grimpent les côtes pentues le tronc droit. Nouveaux. Le menton haut. Les pieds enracinés dans la vie à ras de terre. Elles condamnent d'un « tjiip » bien fort celles qui ne tiennent pas la cadence. Les filles débraillées, les marches molles. La rudesse des vies les a rendues dures comme le bois ; il faut être robuste ici pour ne pas se faire rouleau-compresser.

On fait un pas de côté pour éviter le groupe d'hommes qui parlent fort et rient en vous regardant. Et déjà, avec le temps qui a coulé entre son pays bien pensant et les îles, on n'a plus honte de ce pas. On le remarque à peine. Il entre dans la banalité du voyage aux Antilles. Dans la peur quotidienne. De la nuit qui tombe. Des forêts plus menaçantes dès qu'on y marche seule. Des hommes-bâton qu'on y croise.

Je n'ai pas la prétention d'écrire rien d'utile. Pas même la vérité. Je censure toutes les informations qui pourraient donner à mon récit une valeur pratique en le transformant en guide. Ce qui compte, ce n'est pas ce que j'ai fait. Je ne raconte pas mes aventures, mes

visites, mes rencontres, mes marches, mes découvertes culinaires, la largeur des rues, je ne recense pas, le prix du passage en bateau, le numéro du bus qu'il faut prendre pour se rendre à Goyave, le nom des plages. Tout ça, j'oublie aussi vite que je l'apprends. Je n'écris pas que le toit de l'église n'a pas été reconstruit depuis le passage d'Ivan en 2004. Que d'élégantes balustrades entourent les maisons de pierre. Que les rues sont pavées. Que les femmes vendent leur fameuse soupe au calalou sur le marché.

J'écris que le bruit des îles, ce n'est pas le va-et-vient de la mer, et puis rien. Il y a les sirènes des bateaux qui entrent et sortent du port; les voitures qui font résonner leur arthrite dans les rues déglinguées, des klaxons à tout va, pour saluer, pour proposer d'embarquer, pour vous pousser, pour discuter, souligner le passage d'une belle silhouette. Des voix graves et fortes qui hurlent leur vie d'un trottoir l'autre. Les criées des pêcheurs, des vendeurs du marché. Les sifflements d'admiration, les couples qui s'engueulent. La vaisselle qui casse, les portes qui claquent. Et que même la nuit, quand tous ces bruits s'apaisent, les oiseaux, les batraciens recouvrent de leur discussion houleuse un trop rare silence. J'écris que les Antilles ne sont pas des kilomètres de sable fin entourés d'une mer turquoise, et peuplés de locaux berçant leur nonchalance à l'ombre d'un manguier. Je ne bois pas de jus frais dans le confort d'une terrassc ombragée en écrivant ceci. Je ne vous raconte pas un voyage, je vous raconte un choc. C'est ça qui compte. Pas les paysages, ni l'horaire du bateau, ni la couleur de leur peau.

**Liste des choses qui ne valent pas la peine d'être faites**

Assembler les chaussettes sales par paires  
Lire les livres dont tout le monde est en train de parler  
Faire sa pâte feuilletée  
Taper son nom sur Google  
Acheter des de denrées alimentaires non périssables  
Offrir une cravate  
Essuyer la vaisselle en train de sécher  
S'enorgueillir de réalisations passées  
Donner une troisième chance  
Ranger les livres par ordre alphabétique  
Laisser la lumière de l'entrée allumée  
Entrer la moitié de la voiture dans le garage  
Émincer les légumes d'un potage en tranches fines et régulières  
Éviter les conflits  
Offrir un tournedos à son arrière grand-mère édentée  
Repasser  
Visiter les lieux recommandés par le Guide du routard  
Tout prévoir à l'avance  
Avoir peur de mourir

LE PLAISIR DE SA MÈRE. Son ex non plus n'avait jamais compris l'origine de ses cauchemars. C'était un homme agréable. D'une présence agréable. Qui avait captivé toutes ses amies avant qu'elle arrive à s'y intéresser. Il ressemblait à ma mère, organisé comme un calendrier. Dynamique. Combattant. Toujours en route vers quelque chose. Qui ne se retournait jamais. Ne passait jamais à travers ces limites qui séparent le dehors du dedans. Ne se demandait pas de les dépasser. N'était même pas conscient qu'il y en avait. Matty n'a pas le temps de se demander si c'est une bonne chose. Elle noue ses cheveux dans un chignon rapide, salue la secrétaire, « le docteur vous attend, Kathy », « c'est Matty... », « pardon? », « je m'appelle Matty », « Bureau du docteur Kingsley j'écoute ». Elle hausse les épaules et ramasse les dossiers empilés dans son casier, pense à Beck qui ne lui plairait pas s'il n'avait pas d'abord plu à Ines et Lulla, « Bonjour Docteur », le mouvement de la porte provoque un courant d'air qui fait voler une pile de papiers posée sur le coin de son bureau. Elle se précipite pour les ramasser. Effleure la main du docteur de ses doigts glacés, d'un geste distrait, qui fait monter le sang à ses joues, comme si elle avait fait exprès d'ouvrir la porte trop violemment pour créer ce contact là, alors que ce n'est pas vrai. Kingsley ne lui plait pas du tout, vraiment pas du tout. Elle pense : ça doit être à cause de sa réputation, toutes les stagiaires sont raides de lui, je suis troublée à l'idée qu'il croie cela de moi; pensant encore : il est plus jeune qu'il ne le paraît, quand on occulte la bulle d'austérité dans laquelle il se tient. Elle voit ses mains qui tremblent légèrement et les replie dans son dos. De quoi doit-elle lui parler? Elle se souvient de la pochette qui pèse sur son avant-bras, mais elle a l'impression qu'elle préférerait la lâcher, avancer à petits pas, alors qu'il ne lui plait pas, mais il plait, se glisser dans ses bras, lâcher, à lui peut-être, à ce Noir autoritaire, sa peur, ses cauchemars. Balancer son malaise depuis qu'elle est arrivée sur cette île.

Je suis pas dans mon assiette.

Je m'excuse docteur.

Elle est étonnée d'avoir dit « docteur » alors qu'elle continue à l'appeler en elle-même « le Noir ».

Il lui sourit.

Pour mon retard ce matin.

Elle pourrait lui dire. Mais elle pense aussi, j'ai beaucoup de mal à me sentir bien quand je *vous* croise dans la rue, beaucoup de mal à *vous* soigner, à collaborer avec *vous*...

Elle lui dit : Il n'y avait pas de navette libre, vous comprenez. Se rappelle la marche matinale, dans la ville déjà brûlante à huit heures, comme elle marchait lentement, pour ne pas ruisseler sous ses vêtements avant même de commencer sa journée.

Le docteur continue de sourire, attendant quelque chose. Matty a l'impression que la température ne cesse de descendre dans la pièce, et que de la fumée sort de sa bouche chaque fois qu'elle expire. Elle sent ce truc qui ne demande qu'à exister, et elle est persuadée que lui aussi le sent, bien plus fort que Beck, bien plus fort que sa mère, qu'elle pourrait enfin tout lâcher, il n'y a pas d'autre mot. Mais c'est un Noir. Elle sort de sa pochette le dossier d'une patiente arrivée aux urgences ce matin avec un bras violet et gros comme une pastèque, une piqure de scolopendre, l'amputation est envisagée.

Plus tard, en sortant du tunnel des classes comme elle l'appelle, elle se rend compte qu'elle continue de l'appeler en elle-même le Noir. Qu'elle a beau connaître son nom, lui répondre « docteur », elle pense le Noir. Elle pense à lui comme à la partie d'un tout qu'elle a de plus en plus de mal à distinguer. Pourtant, elle veut *les* écouter, elle veut *les* comprendre. Elle a lu *leurs* écrivains. Des livres sur *leur* histoire. Elle analyse, *leur* ignorance, *leur* sauvagerie, le sexe comme seule source d'intérêt, *leur* rhum, c'est une détresse de peuple soumis. Les pauvres, on *les* a exclus de *notre* progrès.

Elle pense aussi qu'elle n'aime pas vraiment le contact physique avec ses patients. Qu'elle a

peut-être confondu ses aspirations de carrière avec son désir d'être, une fois au moins, la malade de sa mère. C'est tout.

Elle a aussi eu envie d'être pianiste. Environnementaliste spécialisée dans la décontamination des sols. Professeure comme son ami Étienne que ça a l'air de rendre si heureux. Guide touristique pour avoir l'air de la grande aventurière qu'elle prétendait être quand elle n'avait encore jamais voyagé. Psychanalyste, parce que le cerveau la passionne, depuis toujours, et surtout depuis que ça lui fait quelque chose en commun avec Beck. Elle pense à ça en grim pant les marches de l'escalier de service du Grand Beach Resort Hotel pendant que les autres ricanent à une blague qu'elle n'a pas entendue. Lulla fait ccchhuut, « ça va, ça va, on a caché Inès sous ma serviette ». Inès préfère cette voie à celle de l'entrée principale où l'attitude du personnel lui rappellera qu'elle reste différente même dans son pays d'origine.

Aussitôt arrivée dans la chambre, Lulla jette dans un coin sa jupe droite, sa chemise, ses sous-vêtements moches fleuris et même ses escarpins d'infirmière avachis.

Dans cet ordre.

Yé déteste lez'hôspitalesse.

Les autres rigolent, et sont un peu d'accord avec elle, mais mal à l'aise quand même. Chacun renchérit sur sa haine pour camoufler son trouble sous le brouhaha. Beck attaque de front avec l'impatience des malades, et explique qu'il déteste se faire engueuler par les patients persuadés d'être le cas le plus grave, le plus urgent, le plus inhabituel, le plus intéressant, le plus lésé. Et moi, je suis psychiatre-psychanalyste... — Matty suit des yeux Lulla qui se tortille entre les jambes repliées du groupe et plonge régulièrement à la pêche aux vêtements propres. — Inès coupe Beck : aaaah, ton mépris ton mépris ton mépris — les cuisses dorées de Lulla — et se fait couper la parole à son tour par Elsa trop habituée aux engueulades du couple pour leur laisser la place d'en imposer une de plus. Elle évoque la lumière des néons. Son mal de crâne. Les meetings aux changements de shift!, propose Joseph. Les odeurs, reprend Elsa. — Le pubis velu de Lulla. — Yé peux plou les tenir léz'odeuresse

d'hozpitalesses. — Les seins lourds de Lulla qui pointent vers l'extérieur comme s'ils voulaient s'arracher l'un à l'autre. — Et les malades, vous avez remarqué comme ils sentent?, ose Inès. Lulla s'accroupit devant le canapé. Beck pose une main sur son front en souriant. Elle fait ah en s'apercevant que ce qui vient quand elle tire sur un bout de tissu l'intéresse. Se redresse, enfile enfin une petite robe jaune, et Matty l'admire.

Allez pas dirre que toute lé monde se montre à poil en Espagne. C'est youste à cause de cette challourre.

D'une pression du pouce sur le bouton play du transistor, elle libère Janis Joplin qui se met à grogner qu'elle a besoin d'un homme.

Si l'eau est pas potable, demande-t-elle, comment c'est possible de pas s'empoisonner avec la vaisselle lavée au robinet?

Matty a coincé ses mains sous ses cuisses. Elle a toujours été dans les groupes celle qui rentre le plus tôt, celle qui ne termine pas son verre, celle qui lit un bouquin dans son fauteuil pendant que les autres fument un joint, ou jouent à dépasser leurs limites. Même dans le cercle fermé des étudiants de médecine, elle est restée la fille sage. Ça ne lui pose pas de problème. Et si elle admire Lulla, elle le sait, elle ne voudrait pas être elle. Elle ne pourrait pas. Être aussi spontanément impudique. Lulla lui a raconté son enfance dure, et toute cette débrouille qu'elle a mise dans sa vie pour la changer. Elle est juive. Ça, Matty aurait bien aimé l'être. Juive. Ça donne une assise, un point d'origine. Une identité. Elle a un parcours exceptionnel, avec ses trois pays d'appartenance, et raconte sa vie comme tous les expatriés qui ont fini par croire en leur mythologie. C'est comme l'histoire de cette Misha Defonseca, l'auteure du bestseller *Survivre avec les loups*. Elle y racontait qu'elle avait traversé l'Europe à l'âge de huit ans pour retrouver ses parents emportés par la Gestapo et avait été recueillie par des loups qui l'avaient élevée. Mais en février 2008, Misha avoue tout. Née en 1937 dans une famille catholique belge sous le nom de Monique de Wael, elle a quatre ans quand ses parents sont arrêtés par la gestapo pour acte de résistance. Le père craque et dénonce tous les membres de son réseau. L'enfant, confiée à son oncle, est surnommée la « fille du traître ».

Elle s'évade en rêve, commence à s'identifier aux victimes de la Shoah et s'invente petit à petit une autre vie, celle de Misha. Convertie au judaïsme, elle émigre aux États-Unis en 1985. Son mari la convainc de rendre publique son histoire. De fil en aiguille, le succès la dépasse. Le livre devient un bestseller, un film en est tiré. Quand le pot au rose est dévoilé, la communauté juive s'insurge. Lulla, qui n'arrête pas de surprendre Matty, lui avait répondu, quand elle avait évoqué cette histoire, c'est normal d'inventer. Elles avaient échangé un petit sourire malicieux. Chacune se demandant ce que l'autre avait glorifié, falsifié, depuis qu'elles se racontaient l'une à l'autre.

Matty va le réaliser de plus en plus, on se raconte beaucoup aux gens de passage. On n'a que quelques heures, au mieux quelques jours pour poser les bornes, alors faut être clair, dire qui on est au travers de récits aménagés. C'est la pièce d'identité du voyageur, quelque chose d'exceptionnel, quelque chose de drôle, quelque chose de noble. On tourne la manivelle de notre petite boîte à sornettes. Parfois, c'est pour s'inventer tel qu'on aurait aimé être. On en profite, le temps de la rencontre, l'identité tiendra le coup, et même si les gestes détonnent, le récit de soi pèsera plus lourd que le reste. Parfois, on édulcore. Simplement. On ajoute quelques exploits à une vie trop ordinaire. Mais surtout, on se raconte pour ne pas prendre le risque de se laisser définir par les quelques gestes qu'on aura posés le temps de la rencontre. On part à la recherche de l'inconnu, c'est ça qu'on dit pour justifier son voyage, mais la plupart du temps, quand l'errance se pointe, on la refuse.

Pour Matty, c'est facile. Elle a fait ça toute sa vie. Même s'il reste ce truc qu'elle traîne avec elle. Une envie. Une envie qui émerge quand elle parle avec Beck. De plus en plus. Mais elle ne voudrait pas être Lulla, elle veut que Lulla existe. Vous conviendrez que c'est très différent.

### **Tant mieux, ils nous coûtent une fortune**

Jeudi 8 octobre 2009

Anonyme

« Les élus antillais ne sont porteurs d'aucun projet, ils capitalisent sur l'esclavage, et rêvent d'un poste de ministre ou de diplomate sans se poser de questions sur les moyens de survie de la population. En guise d'excuse, admettons que la population leur demande toujours plus en termes d'assistanat. Les békés se nourrissent de cette situation, mais il faut aussi bien souligner le fait que le "martiniquais" y regarde à plusieurs fois avant de travailler pour un "frère" car il est à peu près certain de se faire rouler dans la farine. La méfiance étant de mise, l'économie souterraine atteint des records, et le travail au noir est l'ordinaire de bon nombre d'Antillais. Il n'en reste pas moins vrai que la vie chère est une réalité et que les laissés pour compte de ce système doivent déployer des trésors d'imagination pour joindre les deux bouts. Alors on vend du rêve, en laissant entendre que l'indépendance arrangerait tout cela. »

LE TUNNEL DES CLASSES. Le tunnel des classes, chaque fois qu'une voiture passe, se joue un combat entre les marcheurs qui se croisent. Le perdant cède à l'autre la place qui longe le mur et prend ainsi le risque de se faire écraser. Matty explique à Lulla que, pour elle, ce tunnel est le lieu d'expression de multiples colères et tensions. Parfois, deux personnes s'immobilisent et se dévisagent pendant plusieurs secondes avant que l'une des deux cède. Quand c'est une Blanche ou une Métisse, on sent que la victoire de la Noire s'étend bien au-delà du tunnel.

Lulla s'est teint les cheveux en roux. Ah Lulla, Lulla, Lulla, fait Beck. Ah Beck, Beck, Beck, fait Inès. Quand est-ce que tu pars Matty? demande Beck. Le problème, c'est qu'*ils* sont fâchés contre nous, mais *ils* sont pauvres parce qu'*ils* sont pas foutus de vivre autrement qu'au jour le jour, dit Lulla. A-t-on une chance que tu t'ouvres à nous avant ton départ? demande Beck. Arrête, dit Inès, à Beck et/ou à Lulla. Avec vos grandes idées sur l'égalité et la liberté, continue Lulla. N'importe quoi, je suis pas fermée, qu'est-ce que tu racontes? Matty s'empourpre. Tu dis vraiment beaucoup de conneries à la minute, reprend Beck, soudainement plus intéressé par les réflexions politiques de Lulla.

Lulla a des idées révoltantes qu'elle argumente avec aplomb. Elle est convaincue que les Noirs d'ici n'ont pas les moyens neurologiques de s'adapter à la vie civilisée. Qu'ils sont coincés dans une vision à très court terme, la répétition de la même journée, demain, demain, est un autre jour... Elle dit aussi qu'il y a des incapables à qui il faut réserver les boulots d'incapables.

Les petites boulots!, elle corrige.

Pour elle, il faut conserver les petites boulots qui protègent les Noirs du chômage. La solution contre la misère, et ici, il y en a en masse, de la misère. Préserver les p'tits boulots qui ne nécessitent pas de qualifications, balayeur, caissier, cireur de pompes.

C'est trop compliqué pour ces yens de faire une planning, de prévoir une budgette, diriger une équipe, s'impliquer. Ils peuvent pas.

...

Yé parle pas pour toi, Inés.

Mais voyons, trépigne Elsa, je veux bien qu'on préserve les p'tits boulots. Mais qu'on les appelle plus des p'tits boulots alors, qu'on arrête de dire qu'ils ne nécessitent aucune qualification. Et, de toute façon, je ne suis pas d'accord avec toi. Il faudrait bien qu'on en finisse avec l'hyperspécialisation des métiers, qu'on répartisse enfin les tâches. On pourrait tous faire un peu d'ingénierie et de construction, un peu de professorat et de secrétariat, un peu de médecine et de ménage. Les Noirs, y compris.

Ce serait moins chiant, en tout cas, se rallier à sa cause Jeff.

Inès ne dit rien.

Matty lui jette des regards contrits. En Allemagne, elle l'aurait dit à Lulla. Sans même avoir à réfléchir à ce qu'elle pense vraiment au fond. Tu devrais avoir honte de dire des choses pareilles. Ses amis ont plein de discours en libre service pour expliquer de quelle manière il est bon de penser. Ils sont larges d'esprit. Croient à l'égalité des compétences. Défendent l'idée folle que tous les hommes, de toutes les couches sociales, de tous les pays, de toutes les couleurs, se ressemblent. Les imaginent facilement, dans toutes les parties du monde, assis autour d'une table, comme eux, à discuter valeur de l'art engagé, environnement, à parler de tolérance et bien commun. Il ne leur manque souvent que l'argent. L'argent et la liberté de le faire. Oui, ses amis lui auraient fait un sort à cette Lulla, et Matty aurait acquiescé. Là, ce qu'elle voit de Lulla quand elle ne l'écoute pas, ce n'est pas son racisme. C'est sa générosité.

Au fond d'elle, Lulla regorge de générosité. Peu importe ses positions idéologiques. Et puis, elle n'ose pas le dire, mais elle est un peu d'accord, elle aussi a peur des Noirs, aussi peur des Noirs qu'elle a peur du moment où le soleil disparaît dans la mer le soir. La nuit tombe trop tôt, est trop longue, et, enfermée dans sa chambre d'hôtel, elle entend une vie irrationnelle s'éveiller, qui n'est pas dans les rues, car elles étaient presque désertes quand elle les a quittées, qui n'est pas dans les bars de la ville où l'on croise de jeunes Blancs comme elle. Elle se passe dans des espaces auxquels elle n'a pas accès. Derrière la forêt tropicale, au cœur de l'île, au cœur de l'île, ils cultivent quelque chose qu'on ne devrait pas voir, nous, qui ne se pense pas, ne s'exprime pas.

Elle a été trop loin pour craquer. Il faut quitter cette île, rejoindre sa mère. Tout ira bien ensuite. Elle pourra à nouveau croire qu'elle a été utile, qu'elle leur a appris à stériliser le matériel, à suturer une plaie. Et tant pis si ça fait un peu arrivée des Européens dans le Nouveau Monde. Est-ce qu'on ne la rejoue pas toujours un peu dans ces îles?

Ah ah!, fait Lulla, t'as déjà essayé de donner des responsabilités à oune balayeur? Ah, ah, comme tou mé fais marrer, les gauchos c'est toujours pareil, ils se disent altrouistes et autres foutaices, et ils construisent oune monde à leur image. Tou sais quoi de la vie d'oune balayeur avec tes diplômes et ta bonne?

Ouais, qu'est-ce que tu en sais de ce qu'ils veulent *ces gens-là*? Ils demandent peut-être juste qu'on leur foute la paix et qu'ils aient assez de tune pour s'amuser un peu?

Oui, comme les Noirs ici, ricane Lulla. Dès qu'ils ont oune peu d'argent, ils lé dépensent en rhoum ou à la loterie.

C'était pas là où je voulais en venir.

Les filles ricanent.

Parfois, on dirait des animaux.

Comment vous pouvez dire des choses pareilles? Ils ont souffert des siècles d'esclavage et d'exploitation.

Tou es misérabiliste.

Et hop, un biscuit s'enfourne dans une bouche sur un fond de franche rigolade.

Le problème, c'est que la liberté n'est pas pour *eux*. *Ils* ne veulent pas être libres.

Ce n'est pas *ma* bonne. Et on lui fait jamais laver des trucs dégueulasses!

**Astuce**

Pour faire sécher vos chinchards, suspendez-les dans une chaussette sèche.



## NEG'PÉTÉ CHENN, MAIS PAS PARFAITEMENT

*Marie-pitié, mon sucre d'orge, en créole on sait nommer l'esclavage, ou les chaînes, ou le fouet, mais aucun de nos mots ou pièce de nos titimes ne dit l'abolition. Tu sais pourquoi, han?*

Patrick Chamoiseau, *Texaco*

Je partais de plus en plus souvent marcher seule dans la montagne. Malgré l'ennui. Il me fallait continuer à agir pour sauver les apparences. Me lever, déjeuner, dresser des listes de listes à faire, quitter l'auberge, revenir tard. Et la compagnie des autres m'épuisait. C'était toujours la même chose, voyage ou pas, le même échec à établir la bonne distance. Soit je m'armais comme s'il s'agissait d'une guerre. Soit je me conformais à leurs désirs qui effaçaient les miens. Bondir de l'autisme à la dissolution de soi. En boucle. Les îles dont j'avais rêvées n'étaient pas géographiques. J'étais partie en quête d'un état d'insularité.

*... rebaptisée Mayo l'année suivante par Vespucci, et Granada dans les années 1520 par les Espagnols, tu savais ça?, l'île s'est promenée de mains en mains. Les changements sont bons pour les esclaves. Ils leur ont permis de développer une distance avec les maîtres qui changeaient d'identité comme le ciel de couleur. C'est pas la Martinique. Non, non, ma pauvre enfant. Pas la Martinique. En 1650, une troupe française a jeté l'ancre dans la partie ouest de St-George, et a acheté le territoire au chef Kalinago pour quelques couteaux, hachettes, perles et... deux bouteilles de cognac. L'alcool de la trahison. Et viva el rum.*

La route de Grand Etang découpait son chemin dans la forêt tropicale et les montagnes

brumeuses. C'était l'antithèse du « sand, surf and sun » de la côte. Régulièrement, des ondées violentes inondaient la route et donnait à la montagne des airs de monde primitif perdu. Puis le soleil revenait, les vêtements séchaient trop vite, et chaque effort coûtait à nouveau malgré la brise fraîche qui soufflait en hauteur. Dans ma tête, des voix imaginaires s'emmêlaient à la mienne. L'une parlait, parlait, parlait de l'histoire de l'île. D'esclavagisme. Comme dans un livre. Avec des vérités bien stables. Et un relent de culpabilité blanche. Cette voix-là, elle m'agaçait, avait identifié des victimes. Sans leur avoir jamais parlé. L'autre parlait d'une vérité à ras de terre. *Au bord des plantes-manger, il faut des plantes-médecine, et celles qui fascinent la chance et désarment les zombis. Le tout bien emmêlé n'épuise jamais la terre... C'est ça jardin créole...* Elles ne trouvaient pas de terrain d'entente.

*... Ma pauvre enfant, les pauvres Indiens, un fort était bâti, la végétation rasée, le tabac récolté. Ils n'avaient pas vu venir, avec leur innocence, les desseins de leurs visiteurs. Ils organisèrent une série d'attaques isolées auxquelles les Français répliquèrent de manière disproportionnée. En 1652, les Kalinagos s'étaient repliés à l'extrême nord de l'île. Une tuerie. Les ultimes survivants, encerclés au bord d'une falaise, se résignèrent à sauter plutôt que d'abandonner leur sort à l'envahisseur. Tu peux aller le voir, le rocher de Sauteurs Bay. Les derniers Kalinagos furent tués au début des années 1700. Grenade devint une colonie française. Les esclaves noirs commencèrent leur immigration malheureuse.*

*... Folies, que tout ceci, folies, folies, folies. Moi et ma misère folle, nous avons bu vos légendes. Avons perdu les nôtres. Nous sommes devenus chabins, mulâtres, marrons, quarterons, griffes, câpres... avant d'être drôles ou timides. Nous avons cru que les Indiens avaient préféré la mort à l'asservissement, et que les Africains s'étaient bêtement laissés enchaîner sans broncher. Nous avons rangé la révolte et l'asservissement en couleurs de peau, rouge la pureté originelle à éduquer, noire la dépravation naturelle à corriger. Et nous vous laissons encore nous raconter et nous définir, loin là-bas, depuis le bien penser, dans le haut tout blanc de l'Occident qui prépare une fable neuve pour réparer ses tords, une fable qui fera parler le noir à la première personne, pauvre nègre, maltraité, pauvre esclave, on*

*fera parler les mulets, et on leur rendra leur nom, pas Caraïbes...*

*... traité de Versailles. Les Français quittent l'île en emportant leurs esclaves. Les églises catholiques sont converties en églises protestantes et les catholiques sont bannis de la vie publique et politique.*

Le chemin passa au cœur d'un village, puis plus rien... Que des hommes qui marchaient torse nu le long de la route, avec leur chèvre, ou un âne, une vache, quelques chiens. Un sac plastique contenant leur gamelle du jour. Une machette aussi longue que mon bras, et jetaient un regard docile sur le sol quand ils me croisaient...

*... Mais moi et ma misère folle, on en a marre de laisser le Haut Tout Blanc raconter une histoire tronquée qu'il ne nous pense pas capables de penser. Nous dire que finalement, on n'est pas chabins, mulâtres, marrons, quarterons, griffes...*

*Je t'ai parlé de Fédon? Julien Fédon. Noir libre? En 1795, accompagné de plusieurs centaines de noirs affranchis, et de propriétaires terriens français, il mena une guerre sanglante contre les lois britanniques, libérant les esclaves, qui quittèrent leurs plantations après y avoir mis le feu. Inspiré par la révolution française, Fédon prit rapidement possession de la quasi-totalité de l'île, excepté St-George. Grave erreur, mon enfant. L'histoire des îles aurait été bien différente s'il avait été au bout de sa démarche. [Démarche?, j'ai tiqué.] Oui. Démarche. Va toujours au bout de ta démarche. [Et les Haïtiens n'ont-ils pas été au bout de leur « démarche »?] Ah, les Haïtiens. Loin de moi l'envie de plonger dans l'ésotérisme, mais il y a des terres maudites. [Mais Fédon?] Fédon a perdu la révolution. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Il se serait exilé à Trinidad. Pas Trinidad de Cuba. Trinidad et Tobago. En fuyant par les montagnes. La rébellion a ruiné l'économie. Les dommages évalués à 2,5 millions de livres et 7 000 esclaves.*

*... câpres, chapé-coolies, octavons, quintroons, zoreilles, indiens, batardindiens, coulis, malabars...*

Il y avait des trous dans cette histoire. Je marchais en bordée de quelques plantations, cacao, noix de muscade. Quelques *rare*s plantations, plus nombreuses qu'à Curaçao où le sol aride a lutté à sa façon contre la colonisation. Mais on était loin des grosses monocultures martiniquaises, canne à sucre, puis habitations bananes, pour survivre à l'industrialisation du sucre de betterave en Europe, qui sont restées aux mains des békés, malgré la fin de l'esclavage, malgré les crises, les faillites, malgré la mondialisation et l'ouverture des frontières aux capitaux étrangers. C'est un phénomène unique dans les Antilles, mélange de protectionnisme et d'interventionnisme français, de solidarité béké, de pots de vin, mais j'y reviendrai plus tard. J'ai dit que mon récit, ce n'était pas de la géographie, récit des origines, relevé de statistiques. Mais comment déchiffrer les paysages sans références historiques? Comment lire la violence de l'amnésie dans le paysage organisé?

*... nous entendre dire qu'on est libres, pas déterminés par les proportions de blanc, de noir, de jaune, de rouge en nous...*

*... Les propriétaires et esclaves français tentèrent de résister à leurs nouveaux maîtres en utilisant le français dans leur vie quotidienne. Mais les fermiers anglais importèrent de nouveaux esclaves qui s'assimilèrent vite. Le français est encore là, tu as dû le voir, sous sa forme créolisée. De nombreux toponymes témoignent de ce bout d'histoire. Le village de Sauteurs, Grand Etang, dont on ne comprend tellement plus le sens qu'on l'appelle « Grand Etang Lake ». Tous ces mots, à leur façon, racontent l'histoire d'une résistance, même si c'est la résistance d'une domination contre une autre...*

*... Nous préférons la lire dans les arbres et les jardins créoles notre histoire. Lire le paysage. Et le paysage dit encore zoreilles, indiens, ou marrons, mais il dit qu'on est libres quand même... Puis la voix se bloqua sur la phrase. Il faut lire le paysage, lire le paysage, lire le paysage, lire le paysage...*

... J'achoppais sur une de ces buvettes en bois qui longe la route et qu'en Martinique on appelle lolo, avec des fruits sur le comptoir, de l'ombre sous la paillasse, un homme qui tenait les lieux les paupières closes, menton reposé sur sa main. Je m'asseyais, posais mon sac sur le banc, et en sortais des affaires pour occuper mon attente. Notais quelques phrases sans pouvoir détourner totalement mon attention du tableau dressant la liste des boissons fraîches. Je regardais le plafond. Faisais défiler sur l'écran de mon appareil numérique les photos emmagasinées. Patientais. Sifflais un air. Puis, n'y tenant plus, m'approchai du bar, et secouai la main sous le nez du barman qui ne bougea pas d'un millimètre. On ne sait jamais quoi faire en pays étranger. Quand la situation est-elle une provocation? Quand, un hasard?...

*... 1834. L'esclavage est aboli par la Grande-Bretagne. Le parlement britannique instaure le système du « Compulsory Apprenticeship » qui exige des esclaves libérés qu'ils continuent de travailler pour leurs maîtres pendant une durée déterminée (six ans pour les esclaves de champ et jusqu'à quatre ans pour les autres), en échange de nourriture et de temps libre accordé pour cultiver et vendre les produits de leur propre jardin...*

*... le paysage... lire...*

À flanc de montagne... des jardins presque verticaux, que la pluie arrosait chaque jour. Calalou, carottes, tomates, laitues, racines. Côté rue, bananiers en fleur et manguiers. Une chèvre, quelques poules. La plupart des touristes ne voient pas cette route. Ils s'arrêtent à la

chute d'Annandale, un peu plus bas sur le chemin, juste à la sortie de St-George, guidés par un rasta qui leur promet de voir les points saillants de l'île en une journée. Quand j'arrivais à la chute, il était justement en train d'escalader le mur de pierre, pieds nus, les muscles brillants de sueur, encouragé par les cris de croisiéristes fraîchement débarqués, se hissa en haut de la cascade, secoua ses dreadlocks pour le plus grand bonheur des chasseurs d'un folklore dont le *Guide du Routard* prétend qu'il est authentique, attrapa le drapeau grenadien planté dans la pierre le temps de quelques flashes, et plongea en poussant un cri de savane sous les mitrilles des flashes.

Je ne sais pas ce qui m'agaça le plus, de cet imbécile qui s'était mis exactement là où on l'attendait ou des touristes qui lâchaient leurs billets pour une minute de rires gras. Je les ai rencontrés partout dans les Petites Antilles, promenant d'un air qu'ils voudraient cool leur sueur acide sous des chapeaux de paille achetés 20 \$ pièce au marché, chemise à manche courte à moitié ouverte sur un torse velu, gras, une peau rougeaude, qui rient trop fort à des blagues trop folklores. Leurs femmes, depuis longtemps, ont enfermé leur sensualité bien trop loin. Alors que les hommes d'ici n'en ont que pour elles. Pour une blanche, une vraie, humide, moite, malgré toute l'énergie qu'elle dépense pour s'éventer, une ligne humide entre les sourcils, une autre qui s'étend du nombril au pubis, sur une peau flasque et grillée, mais exposée en quasi intégralité.

« Tu fais ça tous les jours? » C'est la phrase que je lançai à la figure du rasta qui se hissait hors de l'étang sous les applaudissements des touristes. Il me regarda froidement, l'air plus méprisant que le mien, qui ne se voulait pourtant pas condescendant mais avait fait du mal sur son passage. Il articula quelque chose, qui aurait pu être un « c'est comme ça que je gagne ma vie » que j'aurais déjà pris comme une gifle. Mais ce que j'entendis, et j'écarquillai les yeux pour être sûre d'avoir bien compris, était d'une autre violence... *C'est ainsi que tu m'as fait.* Je fis « Comment? ». Ce n'était pas vraiment le plongeur qui avait parlé. C'était une voix qui venait d'ailleurs, une voix qui continuait de parler pendant que l'autre me tournait le dos pour se sécher. *N'est-ce pas ce que tu veux entendre de moi?* Et c'était lui quand même. *Que je fais ça tous les jours... Je vais au port ramasser mon poisson. Lui propose une belle journée dans une jeep exotique, pour 100 \$, avec un noir qui plonge du haut des cascades, qui raconte des blagues de nègre, qui s'arrête sur le bord des routes pour*

leur faire déguster des fruits tropicaux, ils aiment ça les blancs, bouffer de la banane antillaise... Lui et les autres... *Pendant que toi tu brandis tes belles théories, tes Antilles, aussi propres que tes idées, le racisme ceci, les noirs cela...* Lui et les rastas près de la route à qui j'avais répondu d'un sourire coincé quand ils m'avaient invitée à jeter un coup d'œil à leurs marchandises en toc qu'ils appelaient locales mais vendaient plus cher que sur le marché de Noël de la place Montparnasse. *Tes tiroirs bien rangés, et tes mots qui condamnent...* Lui et les rastas de la plage dont j'avais refusé le joint. *Ta pitié, imbécile...* J'avais dit, pas inspirée, que ça me réussissait pas la ganja, l'air c'est cool man, alors que tous mes pores respiraient la méfiance. ... *qui camoufle mal ton sentiment de supériorité...* Et qu'ils m'avaient répondu que c'était bon pour moi, que ça ouvrait à différents points de vue. Pour les rastas, les vrais, pas tous, la marijuana est pas une défonce, c'est un outil de spiritualité qui nettoie le corps, exalte la conscience du présent et éveille l'âme. J'avais dit « Le voyage aussi ça ouvre l'esprit. Le voyage aussi fait du bien », alors qu'au fond de moi, je ne souhaitais que rentrer, vivre et me satisfaire de ma vie redondante, profiter de mon lit ferme, des odeurs de lessive, de l'ordre... *Ta colère qui tombe à pique, quand tu vois un noir qui se rabaisse à faire la pute pour un des tiens.* Croire que j'en avais assez vu ici pour ne plus me laisser abattre par la vie morne, l'ennui, les répétitions... *Ta colère quand on prend le soleil, sourire aux filles, dort, danse, le soleil encore, pêche quelques poissons qu'on fait griller au soir, pousse notre chariot dans la ville, danse, danse, danse, comme des bêtes...* C'était lui et cette femme que j'avais aperçue depuis la route, encadrée dans la fenêtre sans vitre de sa cabane, et qui avait semblé me sourire, et quand j'avais frappé à sa porte, avec mon appareil-photo en bandoulière, elle m'avait chassée d'un geste comme si j'étais une mouche, et claqué la porte au nez... *Ta manie de nous chercher des excuses, prétextant le passé...* Lui et les serveuses de tous les restaurants, et toutes les terrasses, et tous les bars, qui traînaient des pieds en me regardant de biais pendant que j'attendais, sans broncher, qu'on vienne me servir, que j'attendais patiemment, alors que tous les autres blancs avaient été servis depuis longtemps, comprenant bien, moi, leur lenteur, comme un geste de résistance, excusant tout, au nom d'un passé que je ne connaissais pas mais dont je me prétendais spécialiste pour les amadouer... *c'est peut-être ça le racisme.* Lui et même le patron blanc de cet hôtel qui m'avait dit, tu vois, c'est pas pareil, de tenir un commerce ici. Ils sont pas dignes de confiance. Tu peux pas leur laisser la boutique. Et que j'avais demandé, « même Dexter »?

*Cette condescendance nauséabonde qui consiste à dédouaner les autres de leurs actes en pensant qu'ils n'en sont pas les vrais responsables...* Dexter qui dormait dans un petit cabanon sous le bar, où l'on stockait aussi tout un tas de matériel; assurait la permanence, même en dehors de ses heures de travail, toujours là à réparer un toit, fixer une moustiquaire, arroser les plantes, réceptionner les livraisons du restaurant, rendre des services aux clients (appeler un taxi, acheter une carte de téléphone, leur livrer leur repas); et tous les soirs au bar; et toutes les nuits à ne dormir que d'un œil, surveillant de l'autre d'éventuels rôdeurs. Ce n'était pas le bras droit du boss, comme je l'avais cru, c'était l'homme à tout faire, le noir, le nègre sympa, souriant, serviable. Bien travaillé au corps, perpétuant sa domination volontairement, comme toutes ces femmes françaises qui, sans jamais qu'on leur mette un couteau sous la gorge, font la lessive, le ménage, le repassage, les courses, les repas, après leurs huit heures de travail, et écartent les cuisses le vendredi pour que papa soit sympa avec les enfants ce week-end, et se pomponnent, vernis, maquillage, couleur, régime, régime surtout, pour plaire à papa dont le ventre se renfle année après année et retombe paresseusement sur le jean déboutonné devant la télévision. *Te dire. C'est pas de la bêtise, ce sont les différences, et penser qu'on est sauvages quand même...* C'était la voix du patron blanc qui continuait de me raconter qu'il était parti deux semaines en Angleterre, avant Noël, pour voir la famille de sa femme, et que c'était un beau bordel au retour. Deux semaines, et voilà que ces noirs avaient pleins d'idées sur la justice, et la révolution. Les voilà qui se croyaient dominés, alors que je les nourris, qu'il disait, qu'ils aillent voir à Londres pour se calmer, comment ça marche, et faut que ça saute le service, une commande et hop on sert... *penser qu'on est primaires, qu'on est simples, que rien n'a changé, et ta colère vient de là...* Faut pas les croire quand ils disent qu'ils veulent plus de responsabilités. Sont pas faits pour ça. Tu leur donnes 200 \$ pour les courses de la semaine, et ils reviennent le lendemain te demander des sous pour faire tourner la cabane, parce qu'ils ont tout dépensé en une fois. Pas qu'ils soient malhonnêtes. Au contraire, et très obéissants, mais dénués de sens de l'anticipation. Même Dexter, oui, je lui confierai pas mon chich pour les vacances ... *des idées que tu reconnais avoir poussé dans le terreau d'une pensée que tu appelles colonialiste pour l'éloigner de toi...* C'était lui et le beau Dexter qui avait quitté sa Guyane depuis plus de 30 ans, et depuis plus de 30 ans, travaillait dans ce bar, pour cet homme, avait construit la terrasse sur pilotis, et toutes les cabanes à l'arrière qu'on louait 40 \$ la nuit. ... *Et plus tu*

*t'approches de nous, et plus tu comprends ... C'était aussi la voix du plongeur, et la voix des rastas, la voix des vendeurs de bricoles antillaises, celle des femmes sur le bord des routes, la voix des enfants en uniforme que je photographiais sans échanger plus qu'un bonjour avec eux... ... Plus tu t'approches de nous, plus tu comprends que tu ne penseras jamais comme nous, que tu es blanche.* Et c'était la voix de Dexter, Dexter et son placard-lit, qui m'apportait mon repas, me commandait mes taxis, m'achetait mes cartes téléphoniques, et que je n'avais pas secoué pour lui dire que l'hôtel entier reposait sur lui, sa débrouillardise, sa disponibilité, ses connaissances, sa gentillesse. *Une grande conne de blanche. Avec ses privilèges de blanche, qu'on voudrait tous avoir, et que tu dénigres...* Car j'avais fini par le regarder comme si c'était l'autre qui faisait tout tenir, le patron qui avait étudié à Oxford, marié à une Anglaise pour diluer ses origines, et qui ne savait rien faire d'autre que prolonger un état, un rapport à l'autre, alors que j'avais cru, j'avais voulu croire, que cet état n'existait plus depuis un siècle... ... *comme tu méprises ces quatre lourdauds blancs de la cascade, parce qu'ils font comme si le pays leur appartenait, et toi non...* Tous ces noirs alignés devant moi, moi qui regardais le pauvre Dexter me regarder comme si j'étais une île, une utopie, promesse d'un autre monde, inaccessible, parce qu'on aurait beau lui donner, son île, il l'habiterait comme un esclave... ... *alors qu'on les aime comme ça les blancs, quand ils se mettent à hauteur de nos railleries.* J'étais blanche, et quoi que je fasse, je jouissais de mes privilèges... Même si la grande conne de blanche que j'étais avait cru qu'elle pourrait s'asseoir sur le pas de la porte avec eux, pour se moquer de l'odeur âcre des gros Américains qui faisaient des allers-retours au pas de course entre leur yacht et l'épicerie, de leur peau frémissant sur les transats, et de leurs tortillements lipidineux sur fond de calypso... *On n'aime pas ceux qui jugent, tout en gardant leur air de pas le faire, restent du bon côté en tout temps, ceux qu'ils veulent conserver leurs privilèges historiques sans qu'on puisse les traiter avec le mépris qui les accompagne...* Même si la grosse conne de blanche que j'étais se servait bien volontiers de ces privilèges de blanche dont elle avait honte pour essayer de passer par-dessus la rancœur, la jalousie, la gêne, pour obtenir ce qu'elle voulait, assouvir sa curiosité et voir dans leurs maisons, piller jusqu'à leur colère... *on n'est pas des enfants, des victimes, des sans parole, des oubliés. On n'a pas besoin de toi pour se mettre à parler...* Toutes ces voix et celle des jeunes blacks qui attendaient devant la sortie principale de l'aéroport, tee-shirt large, pantalon tombant sur les hanches, braguette ouverte, façon mauvais garçon, pour refourguer

leur dope aux gus de l'avion un peu déroutés de devoir se confronter à la faune locale alors qu'on leur avait promis un tout inclus... *Va parler avec tes grands cons de blancs au lieu de faire la pute pour nous approcher...* Toutes les voix qui depuis des siècles ne voulaient plus être particulières, pas meilleures pas pires que les autres... Ne voulaient plus qu'on ne voit toujours que leur peau...

Je regagnais la route, et pendant que les montagnes, la forêt dense, la fraîcheur s'éloignaient dans mon dos, que le bruit de la ville triomphait du silence, les voix se firent plus discrètes, et se turent. *Le voyage fait du bien*, c'est ce que je me répétais. Même si je comptais tous les jours le nombre de jours de solitude qui m'isolaient du retour. *Il ouvre à la différence*, comme la Ganja divine, que j'aurai bien fumée, pour apaiser mes angoisses et m'aider à prendre la vie comme elle venait.

Tout me manquait du Québec. Le silence et le calme. La possibilité de marcher seule sans avoir peur. La possibilité de parler sans surveiller chacun de mes gestes, de mes mots.

Alors que la journée se terminait, je me rappelais d'une autre fin de journée dans l'île où j'avais parlé histoire avec quatre vieux pêcheurs qui m'avaient enivrée local jusqu'à la tombée de la nuit dans un bar de Goyave. Il y avait un Trinidadien, un Martiniquais et deux Grenadiens. Derrière les empilements de cabanes, je voyais la mer. La mer sale et des dizaines de petites barques renversées sur la plage. Ils me disaient qu'il n'y avait pas de misère ici. Que chaque habitant avait reçu un lopin de terre pour y construire sa maison au moment de l'indépendance. Que tout le monde avait de quoi manger dans son jardin. J'ai bu avec eux de cette liqueur locale, une grosse bouteille dans laquelle marinait des amandes, cannelle, herbes, muscade et algues blanches. Puis ils ont fait défiler sous mon nez des plats de poisson, soupe, poisson frit, grillé, galette de morue. On parlait d'un toit percé qui n'était toujours pas réparé par une main d'œuvre fainéante et capricieuse. On parlait aussi de la grève dans les Antilles françaises, qu'on ne comprenait pas. Regarde ici, tu dois travailler pour avoir une maison, pour manger, tu ne tends pas la main comme là-bas. Ils ont la France en mère nourricière, et ils pleurent. Imbéciles. Mais eux non plus ne voulaient plus de mère. Ils voulaient plus voir la gueule de la reine sur leurs pièces de monnaie. À Goyave, cet après-

midi là, on avait aussi parlé de Cuba. Le Martiniquais nous rêvait son Cuba les yeux noyés dans des souvenirs qu'il essayait de faire revivre, mais il y avait si longtemps..., faisait baver les autres d'envie, évoquait les bistrotts qui restent ouverts tard, l'opéra, les pizzas pour 20 sous, les lampadaires allumés toute la nuit, le monde qui grouille, et le bruit. La civilisation quoi, la civilisation, pas comme ici. « On a été amis avec Cuba ici, tu le savais? Aujourd'hui, l'île est plus proche des États-Unis que de n'importe quel autre pays. Grande menace, d'ailleurs, ces États-Unis qui s'installent en douce. Du coup, on écarte un peu les mouvements indépendantistes. On garde la mère anglo. Mieux vaut un vieux maître fatigué d'imposer ses lois plutôt qu'une nouvelle puissance dominatrice pleine d'idées fraîches. »

C'est en arrivant près du carénage que je me rappelai à nouveau que nous étions sur une île. Sur un abribus, le long de la route, étaient restés collés les restes d'un autre temps. *Cuba and Grenada friends forever*, légende d'une affiche délavée sur laquelle Fidel Castro, sous les drapeaux de Cuba et de Grenade, serrait la main de Bishop.

Castro est une star un peu fripée. Il date d'une époque où la révolution cubaine menaçait de contaminer la région. L'URSS ne s'était pas écroulée. Le gouvernement révolutionnaire de Bishop avait pris le pouvoir depuis quatre ans. L'administration Reagan se servit du prétexte d'une bataille intestine à l'intérieur du Conseil de la révolution et du coup d'État qui s'en suivit pour renverser le gouvernement grenadien et remettre en place la démocratie, en évoquant la menace qui planait sur les étudiants américains présents à l'université de médecine de Saint-Georges. L'intervention dans son ensemble fut critiquée par la Grande Bretagne et condamnée par l'ONU. Par un vote de 122 contre 9 (Antigua et Barbada, la Dominique, le Salvador, Israël, la Jamaïque et les États-Unis), avec 27 abstentions, l'assemblée générale des Nations Unies déclara qu'elle « *deeply deplores their armed intervention in Grenada, which constitutes a flagrant violation of international law and of the independance, sovereignty and territorial integrity of that state.* » Les États-Unis restaurèrent la constitution et laissèrent derrière eux un conseil intérimaire jusqu'aux élections de 1984. Les vols directs cessèrent de relier Grenade à Cuba.

Il faut passer désormais par la Jamaïque ou par Saint Domingue, avec une série de petites

escales sur les îles mitoyennes.

Il était six heures, le monde des îles s'éteignait. Chacun rentrait chez soi. Dînait. Dans les rues, déjà, plus personne. Le noir. Et les bruits de la nuit. Quand on est une femme seule, il faut se faire transporter par le taxi de porte en porte. Mais moi, je ne voulais pas avoir peur. Je me répétais en marchant au trot « je n'ai pas peur du rastaman, je n'ai pas peur du rastaman, je n'ai pas peur du rastaman. » Comprenne qui voudra. À 11 heures, épuisée par la brusque immobilité du soir, je tombai dans un sommeil sans rêve.

**Congratulatory message from Prime Minister Hon. Tillman to US President elect Barack Obama**

The Government and people of Grenada are extremely elated over your amazing election as the 44th President of the United States of America and do offer you our sincere congratulations.

The fact that you are the first African-American to be elevated to this prestigious office fills us with additional pride and emotion.

Perhaps never before in the history of the United States of America has an electoral process generated such interest around the world. This might be due in large measure to your message of change and of hope, of constructive engagement and of dialogue.

Surely, the solid mandate that the American people have given you, through their votes, means that their expectations are equally high.

I honestly believe that your intentions are sincere and I am confident that you would rise to the several challenges that you must confront domestically and indeed, in the wider global community. Grenada remains committed to working with you on issues of common importance.

The people of the United States of America and Grenada share a long history of friendship and cooperation and I am hopeful that during your presidency, our bilateral relations would be further strengthened. I certainly wish you a most successful term in office.

Please accept, Sir, my best wishes for your personal well-being and that of your family and for the continued prosperity of your great nation.

Tillman Thomas  
Prime Minister of Grenada

ÊTRE UN HOMME. Peut-être qu'il n'existe pas le moment charnière qui sépare l'enfance de l'âge adulte, et que l'on sait avoir dépassé, car on n'a plus peur. Peut-être que sa mère n'a jamais fait de rêves, donc n'a jamais eu peur. Ou alors, c'étaient eux qu'elle fuyait quand elle disait ne pas réussir à dormir.

Après avoir fait un détour par le marché, Matty se rend compte qu'il est trop tard pour rejoindre les autres. La nuit approche, et on lui a répété qu'elle ne devait pas se promener dans la rue après la tombée du jour. À moins qu'elle prenne un taxi, un vrai, avec des vrais tarifs européens. Elle accélère le pas. Elle fait sonner le portable de Lulla à plusieurs reprises, en vain. Elle sort juste du marché dans lequel elle a zigzagué nerveusement entre les étals, faisant non de la tête chaque fois qu'on lui proposait une marchandise, petits bols d'épices, chapeau en feuille de bananier, drapeau. Elle aurait bien aimé acheter quelques uns de ces beaux fruits qui se dorait la croute au soleil. Bien aimé. Elle les regardait. Mais au fond. Les acheter. C'était entrer en relation avec. La vendeuse. Avec. La Noire. Briser la distance entre. Elle. Et la Noire. Distance. Bien confortable. Et elle avait. Peur.

Tu veux quoi la miss? l'a interpellée un rasta, à qui elle aurait voulu demander de quoi il se mêlait. Les belles mangues, bien mûres? C'est pas la saison. Des bananes? J'en ai déjà. Un jus de canne? Non merci. Des goyaves? Non. Fruits à pain? Non. Corossols? grenades? Elle regardait un des sacs pour touristes qu'ils fabriquaient à partir des vieux sacs de riz. Tu veux un sac? Tu peux y aller, ils sont résistants. Pour 10 \$ EC. Elle se voyait à Munich avec son sac Made in Carribean, son sac Made in Carribean sur l'épaule, elle longerait les étals du marché, s'arrêterait pour analyser les fromages du regard, rangerait 140 g de roquefort dans son sac Made in Carribean, ça lui faisait du bien cette vision. Elle se demandait si Lulla en aurait acheté un.

L'autre fois, l'a interrompu le rasta dans sa projection, y avait un couple de Français. Des Toubabs. Le mec voulait acheter je sais plus quoi pour accompagner leur poisson, et sa miss s'y opposait. La miss a pas lâché, j'te jure. Il l'a pas acheté son légume. Il l'a pas acheté. C'est quoi ce mec? Les Françaises sont coriaces. Sacrément coriaces.

Encore une fois, Matty n'avait pas su quoi répondre. Elle avait fait semblant de rire et lui avait dit qu'il avait l'air coriace aussi dans son genre.

Tu parles que je suis coriace. Elle marcherait au pas, c'est moi qui te le dis, si elle était avec moi. Une femme, c'est une femme, ça fait pas des trucs d'hommes. Avec un rasta, une femme, c'est une femme. Tu vois ce que je veux dire. Une femme comme toi, ça redeviendrait une femme avec moi, tu comprends?

... *Oooh*, elle comprenait. *Oooh, dooobee-doo...* ça a chanté dans sa tête. *I wanna be like yoouu*. Sans tambour. Une voix swinguée. Puis les cuivres. Et la contrebasse. *Doum-dou-dou-dou-doum-doum*. Pendant que le rasta continuait de vouloir remettre les femmes sous leur armure de femme. Les chœurs ont pris leur place, ont gonflé, jusqu'à ce qu'ils se sentent à l'étroit dans la tête de Matty qui aurait voulu les laisser exploser hors d'elle. *Ohhhh, dooobee-dooo, I wanna be like yoouu...* Ses longs bras se seraient mis à cogner le rythme sur le sol, avant de s'élever dans les airs pour battre le tempo au-dessus de sa tête, comme le singe du *Jungle Book*. Elle aurait attrapé le rasta par le bras. *Give me the secret, mancub, Clue me what to do, Give me the power of man's red flower, So I can be like you*. Les vendeuses auraient bondi par-dessus leur stand pour la rejoindre dans l'allée centrale. *I wanna be like youuuuuu, I wanna talk like youuuuu, Walk like you*. Dansant deux par deux, *doo-bbee-dooo*, envoyant dans les airs bras puis jambes, à droite à gauche... *You'll see it's truuuuuee...* avançant fermement vers le rasta. Qui aurait dû reculer. *Someone like mee-ee-ee can learn to be like someeone like you*.

Oooh oui. Comme elle aurait voulu être un homme, avait-elle pensé en ouvrant les yeux pour s'apercevoir que le rasta était parti, tous les protagonistes du marché avaient repris leur place, et qu'elle était toujours cette même carapace incapable d'être quelqu'un, au fond, en particulier. Et la voilà qui marche, le long du carénage, hâte le pas pour ne pas se faire doubler par la nuit, et Lulla ne répond toujours pas. Et elle ne veut pas être seule ce soir.

Comment le même lieu peut-il passer de paisible à terrifiant, avec la nuit qui l'enveloppe, le silence, les rues désertes. Les mêmes qui, quelques minutes plus tôt étaient encore remplies de cris, de coups de klaxons, de discussions de voix de bassons, de pêcheurs criant leurs prises, de vendeurs, de femmes en talons. Et vlouf, au moment où l'air est enfin bon, frais, où il serait si agréable de s'installer sur la plage pour discuter. Plus personne. La nuit, c'est peut-être la même chose qui s'y libère que ce qui transpire sur les peaux noircies. Une amoralité intime, sur les peaux des Noirs comme dans les rues désertes et noires de Grenade, le noir, ça enlève les barrières, la rationalité, les interdits.

**1 commentaires**

marc2005 - Bruxelles

29.12.08 | 08h57

quand je li ces article qui sont d'un age primitif je suis choqué car vous savait parlé quand vous etes derriere votre pc mes vous n'avait pas le culot de parlé quand vous etes face a ces gens que vous décrivé de manière raciste et discriminatoire car vous n'etes pas des homme mes des femme.

Mais la situation est mienne en outre parce qu'elle est l'image de mon libre choix de moi-même et tout ce qu'elle me présente est mien en ce que cela me représente et me symbolise. N'est-ce pas moi qui décide du coefficient d'adversité des choses et jusque de leur imprévisibilité en décidant de moi-même? Ainsi n'y a-t-il pas d'accidents dans une vie ; un événement social qui éclate soudain et m'entraîne ne vient pas du dehors ; si je suis mobilisé dans une guerre, cette guerre est ma guerre, elle est à mon image et je la mérite. Je la mérite d'abord parce que je pouvais toujours m'y soustraire, par le suicide ou la désertion : ces possibles ultimes sont ceux qui doivent toujours nous être présents lorsqu'il s'agit d'envisager une situation. Faute de m'y être soustrait, je l'ai choisie.

Jean-Paul Sartre. *L'Être et le Néant*.

MERCI. Matty a l'impression de s'être assoupie quelques minutes. Elle participait à une cérémonie sacrificielle. Une main ridée s'était posée sur son front, une autre avait soulevé sa tête, et lui faisait boire une boisson amère et épaisse. C'est comme le rêve de la dernière fois, qui n'était pas vraiment un rêve, elle en est sûre. Elle est en nage, la respiration coincée par l'angoisse. Il n'y a aucun bruit dehors. La boîte de soupe Knorr gonfle dans sa casserole d'eau chaude. Bambadambam. Elle sursaute.

Matty, Matty, tu es là? Tout va bien?

C'est Beckster.

Pendant un instant, elle espère avoir entendu Beck. Mais c'est Dexter, le grand Noir de l'accueil, qui cogne à la porte de sa chambre. Elle fait la sourde oreille, retient son souffle. Elle ne se rappelait pas son nom, parce qu'en elle-même, elle s'en rend compte à présent, elle l'appelle le Noir, comme le rasta du marché, comme le docteur Kingsley, comme ses patients, comme le jeune Noir du taxi collectif, les autres passagers aussi. Elle sourit, mais ça commence à virer amère, remarques impatientes, contre le serveur accoudé au bar alors qu'elle attendait son thé l'autre fois, un thé, c'est quand même pas bien compliqué, une heure pour un thé. Contre Dexter incapable d'accrocher sa moustiquaire. Il faudra bien qu'elle les paye, se dit-elle, toutes ces pensées qu'elle ne se pensait pas capable d'avoir. Elle aspire une lapée chaude de soupe à même la conserve. La porte de sa chambre fermée. Pendant que toute une vie étrangère s'écoule sur l'île, la chambre lui sert de refuge à la saleté, les maladies, les regards aguichés, une agressivité qui, pense-t-elle, ne la concerne pas. Pour laquelle elle ne veut pas payer.

Je n'aime pas cette île. On dirait, on dirait... Sa mère a confirmé les réservations. Une semaine à St-Martin, une autre en Jamaïque. Pension complète. Piscine intérieure. Transats sur plage privée. Elle lui a écrit un mail qui disait, en gros, « merci ».

**Liste des choses à ne pas oublier**

[...]



## SI C'EST UNE ÎLE

*Solitude c'est famille liberté.  
Isolement, c'est manger pour serpents.  
Patrick Chamoiseau, Texaco*

Les hommes et la nuit avaient déjà limité mes mouvements, les avions passaient de moins en moins, remplacés par des bateaux pas pressés qu'on annulait pour un rien ; les îles rapetissaient, et chacun de mes gestes était épié, relié à celui de la veille. Quand l'île est trop petite, on y est à l'étroit comme dans le janvier de Montréal où le froid comprime tout mouvement. On marche sur les quelques mètres qui constituent la capitale, et, chaque fois que l'on s'arrête, on se fait piéger par les curieux qui veulent voir, parler, toucher l'étrangère. On se sent plus seul encore que dans les grandes capitales européennes où personne ne prend jamais le temps d'attester de votre existence. C'est une autre forme de solitude. Plutôt de l'isolement.

Pourtant, j'ai toujours aimé les îles minuscules, celles qu'on parcourt à pieds en saluant les silhouettes qui deviennent rapidement familières, et Carriacou était une étape attendue dans mon voyage. Probablement parce que j'aime dans le voyage quand l'urgence de faire s'arrête. Et que l'on peut enfin se détendre et se diffuser dans le quotidien. Je suis nostalgique de toutes les îles que j'ai foulées, les îles des Cyclades, qu'on accostait de nuit pour sauver le prix d'une chambre d'hôtel, et Chypre qui m'a pris un mois à pieds ; Belle-île-en-mer, lieu des premières amitiés, des premières fois où nous étions libres pour de vrai, quadrillant l'île à vélo sur les airs de Santana, Guns N'Roses et Bonga, qui chantaient dans les amplis d'un transistor accroché sur nos portes-bagage à l'aide de tendeurs ; Ouessant, Noirmoutier, Isla Holbox... Mais je n'avais jamais visité de petites îles comme celle-ci, où ma différence était

surlignée dans chaque regard. De porte en porte, la rumeur rapportait la composition de mon dîner, le nom de mon hôtel, mon heure de coucher. On construisait ma biographie. On m'encerclait, on m'effrayait presque. On m'effrayait.

Parfois, on voudrait que les livres et les gens qui reviennent vous racontent votre prochaine destination dans les moindres détails, pour avancer en terrain connu. C'est ce que j'avais essayé de faire pour conjurer ma peur de l'inconnu. À Grenade, je ne cessais de poser des questions à ceux qui avaient été plus loin que moi. Savoir à quoi ça ressemblait après. Et comment étaient les gens, et le meilleur restaurant, les lieux à visiter, et dans quelle ville dormir. Indirectement, j'essayais de savoir s'il allait exister une île où il serait facile d'être touriste. De promener son corps sans qu'il pèse une masse embarrassante qu'on remarquait trop vite. Mais c'était de pire en pire, tout ce qu'on me racontait, c'étaient des récits qui me remplissaient d'images de filles violées, battues et tuées dans un bateau de pêche pour Union Island, d'insulaires agressifs et fâchés, de rituels sanglants sur fond de musique festive.

Le carnaval aurait pu m'offrir cet anonymat. Ma présence noyée sous les costumes et la foule. Même si je déteste les parades, qui nous forcent à superposer un masque de plus sur nos empilements de costumes, et tous les rassemblements de foules où, de mimétisme en mimétisme, l'alcool aidant, on libère les vieilles frustrations en se prenant pour son personnage. Mais le carnaval de Carriacou était un drôle de carnaval, en vérité, sans clarinettes ni pipeaux ni tambours. Sans un costume, sans une plume. Drôle de carnaval où la joie était malade de désirs trop souvent frustrés, où les visages étaient involontairement maquillés d'une rudesse trop quotidienne. On avait construit, sur la route qui devait accueillir la parade, des stands de fortune. Ils vendaient 24 heures sur 24 de la bière aux jeunes qui s'abandonnaient jour et nuit, sans trêves, dans des danses lascives au milieu de la rue transformée en piste de danse. D'énormes amplis lâchaient un RnB grésillant, qui alternait avec les musiques de carnaval. J'avais tenté de participer à la fête mais avais été très rapidement saturée de bruit, de foule, de danses trop sexuelles, de sollicitations. Réfugiée dans ma chambre d'hôtel, je relisais en vain les mêmes lignes de mon roman alors que tout ce qui venait de dehors énervait mon corps, mon cerveau, mes idées, une vieille colère et cette envie de déguerpir qui me prenait de plus en plus souvent au fur et à mesure que je

m'enfonçais dans mon voyage. Les baffes menaçaient de faire tomber les fenêtres, et faisaient trembler mon corps. Des cris, des chants, un coup de pieds dans une canette vide imprimaient des images brutales et collectives. Coups de klaxon et moteurs qui vrombissaient, émanations d'alcool, de la musique à vous rendre sourd, c'était trop pour moi, trop violent, pour moi qui rêvais de lectures dans un petit bistro de ville portuaire, un café serré et mousseux, un bouquin que je n'aurais pas lu, des passants courant s'abriter sous la terrasse le temps que la pluie passe. L'image des îles qui s'imposa alors, ce fut des îles gluantes et collantes, recouvertes de cette graisse noire avec laquelle les hommes du carnaval s'étaient oints le corps, une coutume du carnaval de Carriacou. Je vis la mort qui fonçait vers moi dans le regard de tous ceux que j'avais croisés depuis le matin, je compris la tempête comme un avertissement, sentis l'odeur de mort dans celle de foutre qui s'étendait sur l'île... Je repensais à l'Afrique molle et débraillée de *Voyage au bout de la nuit*, aux *Ténèbres* de Conrad. Et me revenait sans cesse en tête le passage de *L'usage du monde*, dans lequel Bouvier, arrivé à Ispahan, sent la mort rôder, dans la merveilleuse ville d'Ispahan, qui devrait valoir à elle seule le voyage entier, mais qui lui fait prendre ses jambes à son cou. Plus tard, dans le confort de Montréal, je relirai le passage en question. « Curieux, comme tout d'un coup le monde s'abîme et se défile. Peut-être le manque de sommeil? Ou l'effet des vaccins que nous avons refaits la veille? Ou les Djinn qui – dit-on – vous attaquent, le soir, lorsqu'on longe un cours d'eau sans prononcer le nom d'Allah? Moi, je mis plutôt ceci : des paysages qui *vous en veulent* et qu'il faut quitter immédiatement sous peine de conséquences incalculables, il n'en existe pas beaucoup, mais il en existe. Il y en a bien sur cette terre cinq ou six pour chacun d'entre nous ». Je fus surprise du peu de lignes qu'il avait consacrées à cet épisode. Allongée dans la chambre d'hôtel à chercher en vain le sommeil, il me semblait que j'en avais extrait de quoi écrire un livre entier d'impressions. Mais, à présent que j'essaie de décrire mon expérience, je comprends mieux. Alors qu'il s'agit sûrement de l'étape la plus forte de mon voyage, dramatiquement on s'entend, chaque fois que j'ai essayé de la retranscrire, mon île furieuse s'est désintégrée en phrases brèves qui, tout comme celles de Bouvier, invitent à écouter ces intuitions qui parfois vous assaillent en voyage, sans rien tenter de rationnel pour les faire taire, car elles sont votre seule boussole. Tout ce que je pouvais retranscrire à présent, c'était la même pensée qui repassait en boucle, sauve-toi, sauve-toi, sauve-toi, les facultés enrayées par l'angoisse, jusqu'à ce que je m'endorme au

petit matin, vaincue, malgré les basses qui continuaient à tambouriner dans mes veines.

Au matin, je crus d'abord avoir été victime d'un simple cauchemar, et que tout rentrerait dans l'ordre avec la lumière du jour. Mais, en sortant dans la rue, je vis que la foule était toujours debout, plus que jamais, les yeux imbibés d'alcool, de fatigue, de désirs imprimés par les mouvements lascifs dans lesquels elle s'était abandonnée toute la nuit. Les filles portaient des shorts minuscules qu'elles avaient déchirés dans de vieux jeans, un t-shirt noué à la poitrine, et secouaient leurs fesses avec souplesse en laissant les hommes s'y greffer en rythme le temps d'une danse. Un couple mimait une pénétration en chevauchant un énorme bout de bois. Les hommes peints de graisse noire se jetaient sur les passants pour laisser leur empreinte. Et comme dans ma vision nocturne, la graisse noire recouvrait les corps collés, les mains se baladaient sur des poitrines, sexes contre culs, qui balançaient à droite, à gauche, à droite, à gauche. Tout participait au spectacle d'une orgie à ciel ouvert. Je décidai d'aller chercher les horaires du premier bateau qui quittait cette île et de me réfugier dans ma chambre en attendant, sans aller assister à la fameuse parade des conteurs qui devaient se livrer à un combat dont on m'avait tant parlé, un combat de mots, où la force du guerrier reposait sur sa capacité à réciter par cœur une pièce de Shakespeare, et sur sa bravoure à relever le défi, alors qu'il serait battu au sang pour chaque erreur commise. J'allais embarquer pour une île dont je ne savais rien. J'avais le cœur serré en repensant à ceux de mon voyage qui étaient déjà derrière moi. À ce qui m'attendait. À ne connaître personne. Rien de l'organisation spatiale, des coutumes. Ne pas savoir où dormir, s'il fallait prendre à gauche ou à droite au bout de la rue. Se sentir vulnérable, car perdue. Regarder les choses avec méfiance, car elles étaient étrangères, donc menaçantes. Et j'étais écrasée de tristesse en réalisant que la solitude de cette itinérance était trop lourde pour moi.

Je me souviens, ce jour-là, la colère que j'ai fait abattre sur l'employée de l'hôtel qui n'arrivait pas à réparer la connexion Internet, et des larmes versées dans le secret de ma chambre en attendant que le bateau amarre pour m'enlever à cet affreux endroit. Je me souviens, heure après heure, de l'ambiance qui était retombée, la musique avait fini par se taire. Restaient des bruits tristes de fin de fête nationale. Je sortis finalement, l'île présentait un visage plus amical, et je faillis me demander à nouveau si je n'avais pas rêvé. Mais les

stands se remplirent et quelques amplis déjà toussèrent.

**Après tout**

Le nombre de malades mentaux à admettre au Centre de psychiatrie Mars-Kline de Port-au-Prince diminue pendant la période du Carnaval.

CE QU'ELLE VOUDRAIT LUI DIRE. Ce qu'elle voudrait dire à Beck, mais ne dit pas, c'est qu'elle craque. Elle voudrait écrire que les hommes ici sont infâmes, brutaux, indécents. Ça te choque? Tu ne vois pas leur cirque? Danses lascives, muscles saillants, lenteur, rires gras, dents blanches, ce sont des clowns, c'est ça leur vie, que ça te plaise ou non. J'ai cherché sous leur peau, ça n'existe pas, y a rien de caché sous leur costume, je te jure, j'ai bien vu, ils connaissent même pas le second degré, même pas dans l'humour, ça dit ce que ça pense, un point c'est tout. C'est pas du racisme, c'est l'expérience du quotidien, viens pas me faire chier avec tes idées continentales, toi qui. Elle voudrait lui dire qu'ils se mettent toujours là où on les attend. Comme en haut de cette cascade qu'on avait visitée avec l'école, tu te rappelles, j'avais croisé la fille de mon hôtel qui fait le tour des Caraïbes en sac à dos, je t'en avais parlé, le guide avait sauté dans l'eau en poussant des cris de savane. Tu m'avais dit qu'il avait besoin d'argent. Mais c'est pas seulement le dollar auquel ils s'asservissent. Ils obéissent au désir d'être tel qu'on les veut. De nous plaire. Oui, il y a un exercice de séduction. Prostitution des idées et des mœurs dans l'espoir de gagner son blanc.

Voilà que mes idées s'encrassent, se dit-elle, fatigue, inconfort, et qu'on s'en rend pas compte parce que les gens qui nous entourent sont encore plus crasseux que nous, et les Antilles pour ça, c'est un joli coin, entre les expatriés qui ne demandent qu'à justifier leurs privilèges, et les Noirs qui rêvent de devenir blancs, les idées crasses, j'en manque pas. Parfaitement dégueulasse, enlevez-moi cette saloperie d'idée.

Ce qu'elle voudrait vraiment dire à Beck, en fait, c'est qu'elle ne veut pas être docteure. Non. Elle ne veut pas soigner des plaies, sourire à des visages malades, être à leur merci, le nez collé sur leur dégueulasserie, elle ne veut pas. Mais, s'il lui demandait ce qu'elle veut faire alors, elle lui dirait qu'elle a toujours eu peur de savoir.

Elle ouvre son ordi dans l'espoir que Beck se connecte sur Skype. Même s'il est tard. Elle voudrait lui dire. Qu'elle a toujours eu peur, c'est vrai. Peur de la forme étrange que prenaient mes rideaux la nuit. Peur des cris que ma mère poussait dans son sommeil. Peur qu'un homme caché sous mon lit découpe tout ce qui aurait pu en dépasser, et peur que mes poupées s'animent et me fassent payer mon indifférence. J'ai cru que les peurs passeraient avec l'âge. Mais elles se sont déplacées, des fantômes au violeur. De ma chambre à la rue. Peur de tous ces malades qui se défroquent devant elle pour avoir des réponses. Mais quand il lui demandera, elle lui racontera sa journée. Comme on déplie sa carte d'identité à quelqu'un qui vous demande qui vous êtes.

Lui dire qu'elle n'est pas une fille bien, une Occidentale qui condamne le néocolonialisme livres à l'appui, une fille qui comprend et se dispense de juger. Elle ne pense pas comme il faut. Elle est contaminée par la peur. C'est ça qui compte.

**Tant mieux, ils nous coûtent une fortune**

Jeudi 8 octobre 2009

Commentaires (Libé +)

Allons y qu'ils votent pour leur indépendance une fois pour toute. les indigènes qui méprisent les colonisateurs blanc mais prennent leur argent, ils nous coûtent une fortune! et rapportent rien. Laissons les se débrouiller qu'ils montrent ce dont ils sont capables quoique le résultat est connu d'avance. il suffit de voir les îles caraïbes indépendantes la misère totale

DANS LE FOND. Ça avait commencé comme une mauvaise fièvre qui l'avait emmenée dans un monde sale et piquant. Rapapapapapa... Elle s'en souvient. Elle avait pris un planteur au bar de l'hôtel et était rentrée dormir car elle se sentait fatiguée. C'était une autre réalité. Mais pas comme dans un rêve, où les choses paraissent censées tant qu'on ne les confronte pas à la logique spatio-temporelle des gens éveillés. Ce n'était pas un rêve. Un tambour battait, lourd et lent, sans relâche et sans variations. Elle n'avait pas peur, allongée sur le lit, elle suivait le son distraitement tout en réfléchissant à ce qu'elle avait cru tant aimer et n'aimait plus dans la pratique de la médecine. Un second tambour s'est joint au premier, plus lourd encore, radadadam, radadadam, chaque son était si éloigné du précédent qu'elle oubliait l'avoir entendu entre deux notes et sursautait dès qu'il rappelait son existence. Toum. Dadam. Toum. Dadam. Toum. Dadam. Elle se demandait s'il n'était pas préférable d'allumer la lumière et de prendre son ordi pour regarder un film afin d'accrocher son esprit à quelque chose. Les tambours se rapprochaient, ils étaient assez prêts pour qu'elle entende les chants qui les accompagnaient. *Ils marchent dans la forêt tropicale, taillant leur chemin dans les buissons à la machette.* En bas de l'hôtel, des vagues s'échouaient sur les grosses pierres du carénage. Plus au sud, des plages de sable fin remplies de touristes rougeaux la journée, de beaux Noirs torse nu à la tombée du jour, désertes à présent. Les chiens du quartier aboyaient. Comme tous les soirs. Toum Dadadoum. Toum Dadadoum. Les tambours ont accéléré leur incantation. Il faisait froid dans la chambre, plus froid que les autres nuits, mais elle n'avait plus la force de se lever pour aller éteindre le ventilateur. Toudadadoum. Toudadadoum. Toudadadoum. Les murs de la chambre ne tiendraient pas. Le ventilateur tournait au-dessus de son lit, ses mains étaient glacées, les chants entraient, se glissaient dans l'interstice de la porte, s'enroulaient dans les fanes, piquaient du nez sur son corps trempé et frissonnant. Une main ridée s'est posée sur son front, une autre a soulevé sa tête, elle était fiévreuse, et lui a fait boire une boisson amère et épaisse. Des silhouettes remuaient au rythme des tambours

qui attendaient dehors, derrière la porte. Elle aurait voulu se lever, allumer la lumière, mais une douleur irradiait dans ses os, clouait son corps au lit. Elle ne pouvait plus bouger. Je ne pourrai plus bouger quand ils entreront, s'est-elle dit. Elle avait froid. Sentait la sueur couler le long de ses cuisses. Des hommes sont entrés. Ils murmuraient des mots sauvages, des plaisirs qu'elle trouvait honteux, riaient. Il y avait des bruits de métaux qu'on pose, un souffle épicé. Elle secouait la tête. Des mains se sont posées sur sa peau. Caressantes. Nerveuses. Accrochant ses tétons sur leurs passages. Un bras est remonté de ses pieds, a traversé ses jambes, a plongé entre ses cuisses, les rires continuaient, a glissé sa main entre ses lèvres, effleurant son clito, humide, jouant rapidement avec, enfoncé un doigt dans son vagin, l'a retiré, l'a remis, l'a retiré, des voix frôlaient son corps, des souffles sucrés lui murmuraient qu'elle était chienne, des rires éclataient dans son cou, des mains ont encerclé ses pieds, écarté ses jambes, une autre s'est glissée sous elle, a ramassé la sueur de son dos, le foutre entre ses lèvres, est entrée dans son cul, le doigt à l'avant entrait, sortait, entrait, sortait, s'enfonçait plus encore, remuait, la main dans son cul forçait un doigt, deux doigts, glissait, remuait, un bruit de chaîne se faisait entendre au loin, accompagné d'un chant qui n'avait rien à voir avec celui des voix qui tournaient autour d'elle. Là bas, ça sentait l'effort de bête et l'humiliation. Ici, le foutre et la sueur. Des mains jouaient avec ses seins, deux larges mains rugueuses. Un homme a dit quelque chose qu'elle n'a pas compris, et les rires encore. Elle était terrifiée, transpirait, haletante, les yeux noyés de sueur, toutes ces formes volaient dans la pièce, repartaient s'enrouler dans les fanes énervées, la frottaient en passant. On aurait dit une cérémonie, on va la sacrifier, les yeux fermés, elle se disait, on va me sacrifier. Une bouche géante a plongé entre ses lèvres trempées, mordu son clito gonflé, remonté sur son ventre, ses seins, c'était frais, sur son cou, embrassé sa bouche, ses yeux, pendant que les doigts sortaient, entraient, sortaient, des mains l'ont retournée, l'homme à la bouche s'est allongé sur elle, tout son poids posé sur elle, est entré dans son cul, les frottements continuaient sur son corps, pinçaient, tordaient, les doigts dans son vagin, entraient, sortaient, le sexe de l'autre qui gonflait, des bouches partout, des mots dans l'oreille qu'elle ne comprenait pas, une main ridée s'est posée sur son front, a tiré sa tête vers l'arrière, une autre a recouvert son visage comme s'il ne fallait plus ni voir ni parler, l'homme à la bouche ouvrait son bassin, ce n'était plus des murmures, mais des cris sauvages qui éclataient autour

de son lit, un chœur de rires, de hurlements, de bruits de danses et de frottements de peau, et elle a crié aussi, suffocante, elle n'avait jamais crié comme ça, un plaisir violent qui dit stop, son corps retombe, les voix graves s'éloignent dans un murmure, l'homme la libère, les doigts ressortent et caressent sa peau, un chant, elle ouvre les yeux, une tête noire la dévisage et lui dit quelque chose très doucement, elle fait non, non, elle pleure.

Quand elle ferme les yeux, maintenant, elle voit cet homme, ce grand Noir, debout sur une estrade, dans un réduit malpropre. Il est nu, retenu par un collier de fer, enchaîné à d'autres hommes noirs, nus eux aussi, qui la regardent d'un air effrayé. Ils parlent entre eux une langue qu'elle ne comprend pas. Des blancs les examinent, comme s'il s'agissait d'animaux, touchent leur corps, tâtent leurs couilles, leur écarte la bouche pour voir l'état de leurs dents. Elle entend des gémissements de faim, sent l'odeur de la souffrance dans la remise. Quand elle rouvre les yeux, le Noir continue de la regarder. Il lui demande de s'allonger sur le dos. Non, non. De ne pas bouger. Caresse sa joue. Chhhhhut. Sa main gambade, des épaules aux seins, des seins au ventre, du ventre au sexe, non, l'implore-t-elle, glisse sa main entre ses cuisses à nouveau, non, des bras passent sous ses jambes, soulèvent son bassin, et elle le voit oui, elle le voit, enfoncer son bras entier dans son vagin, et elle le sent traverser son ventre, pour aller attraper son cœur qu'il saisit, arrache. La douleur à la hauteur du plaisir précédent. Et ressort avec le cœur entre son poing. Les yeux exorbités, elle les voit s'en aller avec leur prise en s'enroulant dans les fanes, s'évaporant, et elle s'endort.

Au matin, le son des tambours était encore dicible, le même battement que la nuit, sauf qu'il était loin. La porte était ouverte. Avant d'ouvrir les yeux, elle avait eu l'impression qu'il lui avait fallu ramper sur un sol rocailleux, s'arracher à une trappe, un terrier, et ahhh, respirer enfin.



## SI T'ES PAS SAGE, J'APPELLE LE RASTAMAN

*Psaume 104 :14. Il fait germer l'herbe pour le bétail,  
Et les plantes pour les besoins de l'homme, Afin que la  
terre produise de la nourriture.*

*Livre de la révélation, 4 :4. Les feuilles de l'arbre sont  
faites, comme les fruits de la connaissance, pour  
éveiller le peuple.*

C'était devenu un rituel au bar depuis que j'avais avoué au patron de l'hôtel que, la nuit, j'avais peur des bruits qui s'engouffraient par les lucarnes de ma chambre. Alors que j'avalais ma dernière gorgée de rhum, et que les employés attendaient, sourire coincé entre les dents, que je ramasse mon sac, il ne manquait jamais de me balancer sur un ton railleur « Hooooouuu, ferme bien les portes, sinon le Rastaman va venir te chercher cette nuit » qui décrochait toutes les mâchoires dans un fou rire général.

Je viens d'un pays, faut-il voyager loin pour s'en rendre compte, où les femmes ont le devoir d'avoir peur. Des araignées. De la vitesse. De rentrer seules. Des accidents d'avions. De l'ampoule toujours grillée dans la cage d'escalier. Peur de trucs qui n'arrivent jamais. Des serpents sous le lit. D'une grippe qui sauterait sur l'épaule dans le métro. D'une fuite de gaz. D'avoir mis trop de sel. Peut-être même qu'une femme n'est pas tout à fait femme sans sa peur. Sans une peau douce, des petits pieds, des épaules étroites, une sensibilité qui suit des cycles, et une peur. Et l'on peut entendre, au fond des cafés de la rue Oberkampf, des voix femme s'avouer d'un air canaille leurs phobies, rivalisant en originalité et en quantité.

Dans mes îles, chaque fois que je prononçai le mot peur, je provoquai des réactions violentes, rires bruyants, sarcasmes, dégoût. Avouer sa peur était un geste d'enfant qui ne

pouvait recevoir comme réponse que la moquerie ou la pitié, pas le respect. Ni la sympathie. Et je crois bien que n'importe quelle Grenadienne aurait été outrée, et de mon attitude, et du mépris par lequel y répondait le patron. Là-bas, les femmes ont l'air de n'avoir jamais peur. Le machisme et ses diktats s'expriment dans d'autres modes. Pas dans la fragilité féminine. Il faut dire que la vie semble si rude que la femme ne peut pas jouer les délicates sans que toute la famille en paie les frais.

Moi, à force de chasser toute trace de sensualité dans mes gestes, à force d'avoir peur surtout, j'étais devenue une femme enfant. Et, comme les enfants des îles, j'aurai voulu qu'on vérifie sous mon lit si le Rastaman n'y était pas caché. « Si t'es pas gentil, le Rastaman va venir te chercher cette nuit ». C'est ainsi qu'on forçait les enfants à rester dans le rang, montrant du doigt la double menace, celle de la visite du monstre mais aussi celle de finir comme lui qui, tel un enfant dissipé, n'avait pas obéi aux règles. Sous sa grosse barbe et ses longs cheveux emmêlés, il devait cacher autant d'armes et de monstres que la toison des femmes dans les contes populaires et les légendes de marins. Et comme le Croquemitaine, le Rastaman, dans mon oreille infantilisée par la peur, devenait un nom propre, incapable que j'étais de décomposer les syllabes pour redonner au mot son sens littéral.

Avant ce voyage, un rasta, pour moi, c'était un mec avec des dreadlocks, une passion passive pour la marijuana qui finissait par gommer des angles, puis des morceaux de mémoire, et lui faisait voir le monde comme si c'était un gros dessin animé dans lequel Jah et ses disciples combattaient les forces de Babylone, *Babylon system is the vampire, yeah, Babylon, man...* Un mec qui ponctuait toutes ses phrases d'un « man », et utilisait les paroles de Bob Marley comme arguments. Bref, un idéaliste à l'esprit trop simple pour mériter qu'on lui prête une oreille attentive.

Et pourtant... Être rasta et ne rien faire. Être improductif, inemployable, vivre au plus prêt de la terre et n'avoir besoin que d'elle, fumer pour tout ralentir, avoir l'air d'être un parasite, mais être plus intolérable que ça finalement, car être rasta c'est résister de la façon la plus radicale possible, c'est être libre, totalement autonome. Débarrassé de tous les besoins qui nous forcent à ravalier nos beaux principes pour nous remettre sur le droit chemin de la

productivité et huiler les pattes des oies les plus grasses. En fait, le mouvement d'inertie de la marijuana n'est pas un effet secondaire indésirable, mais un rouage du dynamisme de la pensée qui refuse Babylone, ses possessions matérielles, son succès individuel. Les rastas ne regardent pas leur montre, n'aspirent pas à obtenir un morceau de la table Ikéa, ne se plient pas au rythme de la production, un-deux, un-deux, un-deux. Ils cultivent une spiritualité qui unit les hommes entre eux et à la terre. Ils ont résisté jusqu'ici aux lois qu'on érige au nom du vivre ensemble, alors qu'elles mènent bien plus souvent à l'individualisme et à la dépersonnalisation. C'est ce qui explique leur persécution par une élite qui les voit comme une force politique potentielle susceptible de rassembler les pauvres autour d'un projet commun, d'un espoir, d'une action. On les stéréotype sous les traits menaçants du drogué, du parasite, du dealer. Avec leurs « dread locks » — littéralement leurs nœuds terribles —, ils sont souvent associés à la saleté, le danger. La criminalisation de la marijuana participe de la tentative de marginalisation de la communauté. Une attitude de mépris derrière laquelle se cache souvent la peur de gestes qui remettent en cause les nôtres.

À Grenade, les rastas que j'ai rencontrés vivaient un peu de cette façon-là. Au plus près de la terre, mangeant uniquement des aliments frais, selon les principes du régime « ital ». Utilisant la marijuana non comme une défonce, mais comme une voix d'accès à la méditation. Et considérant celui qui n'a jamais trippé comme un ignorant assujetti à ses démons intérieurs. Ils m'ont appris le mécanisme de fabrication du créole rasta, où chaque glissement est une façon volontaire de refuser par la langue l'héritage du colonisateur. Mais qu'il n'y a pas de combat qui vaille entre noirs et blancs. Que le cœur de l'homme n'a pas de couleur. La pourriture des corps non plus. Et me servant une assiette débordant de légumes et poisson arrosés d'une sauce à l'ail qui me fait encore saliver aujourd'hui alors qu'en essayant de rassembler mes souvenirs, me reviennent ces parfums de curry et d'épices qui remontaient de la casserole.

À St-Vincent, la communauté rasta a mixé les couleurs et les dreads des années 80 avec des baggys, bijoux clinquants et musique hip hop de la décennie suivante. Bling-bling, le bruit des chaînes en or qui s'entrechoquent, quand on y pense, avec le rastafarisme, c'est un métissage trop violent pour qu'on puisse encore les appeler rasta. Ils n'ont gardé de la

religion que la fierté d'être noir, le reste s'est fait broyer par le « Shitstem » qui a contaminé les jeunes générations malgré l'isolement géographique des îles, les a abrutis de désirs et de produits de consommation. Et puis, à St-Vincent, les rastas ont le rhum triste. Je les croisais souvent le matin, accoudés à un lolo, où ils descendaient ce que j'imaginai être la première flasque de rhum de la journée, du blanc, à 70 degrés, comme l'alcool désinfectant des pharmacies de nos parents, puis couchaient la bouteille sur le comptoir, comme pour dire qu'entre elle et eux, c'était elle qui s'était couchée. Souvent, la bouteille mise K.O., ils se tournaient vers moi, me demandaient si j'étais mariée, et je leur inventais des enfants, montrant pour preuve la vieille photo que je traîne toujours dans mon portefeuille, de moi bébé, regardant avec confiance un père aux cheveux longs que j'étais forcée de faire passer pour mon mari hippie le temps des présentations. Le plus souvent, ça ne suffisait pas. Mais j'avais appris à ne pas m'offusquer des propositions crues, qui étaient toujours moins humiliantes pour une femme d'ici que d'éventuelles attentions paternelles. Par contre, chaque fois qu'une main se faisait trop baladeuse, je lui disais en le regardant droit dans les yeux, sourcils froncés, de ne SURTOUT pas me toucher, et c'était radical, tout à coup, j'avais un pouvoir de sorcier, et il reculait en courbant l'échine. « Ah, vous les blanches, ce que vous êtes coincées ». La phrase, qui m'aurait fâchée un mois auparavant, me faisait plaisir alors car, avec elle, j'avais réussi à établir une barrière, juste à cause de moi, ce qui était rare, sans avoir à menacer d'un mari jaloux qui allait arriver dans quelques minutes, je te préviens, sans avoir à entendre qu'il n'aurait pas dû nous laisser seule, qu'il n'était sûrement pas à la hauteur, que l'autre allait nous aimer mieux. Sans avoir à parler d'un homme à qui ils se confrontaient dans un combat de coq imaginaire.

Dans l'ONG qui m'avait accueillie, à Richmond, tout au nord de St-Vincent, là où un volcan encore en éruption préserve la vie sauvage des projets de complexes touristiques, on nous avait recommandé de nous en tenir loin, des rastas. J'imagine que par « rasta », ils voulaient parler des hommes de Chateaubellair, le village le plus proche, dont la plupart travaillaient dans les champs de cannabis éparpillés aux alentours. Ils trouvaient sûrement plus recommandables leurs employés-banane qu'ils pensaient traiter correctement depuis qu'ils collaient leurs étiquettes *FairTrade* sur les boîtes de fruits qui partaient régulièrement par camion. On m'avait même demandé de ne jamais sortir SEULE du camp. À cause du

trafic de drogue.

Chateaubellair était un village qui avait grossi au rythme du développement de la culture de la marijuana. La plupart des habitants étaient de jeunes insulaires débarqués là avec femme et enfants pour fuir le chômage qui, si on peut le dire ainsi, était endémique sur l'île. Il touchait 20 % de la population active. Les nouveaux arrivants espéraient gagner rapidement assez d'argent pour pouvoir repartir acheter un bout de terrain ailleurs. Mais de temps en temps, le gouvernement obéissait à quelques pressions internationales et commandait à la police une bonne rafle dont on puisse parler dans les médias. Parfois, quelques bavures faisaient des morts à qui on inventait alors un fusil dans la main et un réseau organisé en guérilla armée dans les placards pour justifier les tirs, alors que les travailleurs avaient à peine de quoi s'acheter une chemise et cultivaient la marijuana comme ils avaient cultivé auparavant la banane, avant que les accords commerciaux internationaux forcent l'Europe à rompre leurs échanges préférentiels avec leurs anciennes colonies et que les productions latino-américaines, plus compétitives, à leur dépend, occupent tout le marché mondial. La rafle partie, les travailleurs étaient alors remplacés par d'autres.

Il y a à St-Vincent une âpreté que je n'ai pas vue à Grenade. Vêtements déchirés, pieds nus, avec un air un peu largué, les hommes de Chateaubellair me toisaient de loin. Si je marchais avec le guide de l'ONG, un ancien travailleur de la marijuana, il devenait lui aussi un peu inaccessible, et on le respectait jusqu'à l'autre côté de l'île pour les aventures qu'on lui prêtait avec des blanches. Quand j'étais seule, je sentais une forme d'animosité teintée d'envie qui me faisait accélérer le pas. Les cabanes les plus vétustes s'entassaient le long d'un ruisseau où les femmes lavaient le linge avant de l'étendre sur les rochers pour le faire sécher. Les maisons étaient construites de tôle et de planches, qu'on imaginait se faire balayer chaque automne par le premier ouragan. J'aperçus, dans une cabane restée ouverte, un assemblage de bois et de bambous sur lesquels on posait des feuilles de palmier pour servir de lit aux enfants. Les femmes me crièrent des insultes quand je m'arrêtai sur le pont pour les regarder. Un petit groupe d'enfant me sourit depuis le perron de leur cabane. Et fondit de plaisir quand je leur envoyai un signe de la main. D'autres se ruèrent vers moi, et voulurent m'intégrer dans leur jeu dont je mettais beaucoup de bonne volonté à ne pas comprendre la règle pour les faire rire. C'était une grosse pile qu'on lançait le plus loin possible et qu'on

courait chercher, pour recommencer à nouveau. Une petite avança le bras timidement, et devant mon sourire invitant, osa toucher mes cheveux. Puis elle courut vers ses amis pour leur dire quelque chose en créole qui fit marrer tout le groupe.

J'avais déjà vécu le même sentiment dans le taxi collectif attendant d'être plein pour démarrer, sur le parking de Kingston, la capitale de Saint Vincent, où les enfants riaient derrière leur main en me regardant disparaître sous les sacs de riz et de farines, écrasée contre la porte par trois grands noirs qu'on avait réussi à encastrier sur les deux sièges latéraux, pour enfoncer le maximum de passagers potentiels et rentabiliser le périple dans les montagnes jusqu'à Chateaubellair. Ce matin-là, la plupart des hommes qui trainaient sur la place avaient décidé de se rendre au même endroit que moi. Et pendant que j'avais une fesse sur la banquette, l'autre en équilibre, le nez dans des odeurs d'épices, de cheveux sales, et de poisson grillé, tournant et retournant dans les montagnes à m'en donner le tournis, une main d'enfant noire enroulée dans mes cheveux raides, je repensais à ce qu'un ami m'avait raconté de ses impressions quand il avait débarqué quelque chose comme en Laponie, et que les habitants regardaient sur son passage, avec un étonnement sans méchanceté, passer le noir dans la ville.

Oui, de manière générale, la vie était plus brutale ici. On m'avait prévenu et je l'avais senti, dès mon arrivée à Kingtson. C'était jour de marché. Les rues dégorgeaient de stands — de vêtements, de disques, de téléphones portables volés — et un mauvais RnB des années 90 sortait d'énormes baffes posées à même le trottoir. Étals de fruits et légumes tenus par les femmes. Des jeunes vendaient des cartes de téléphone étalées sur des boites en carton au coin des rues. Des livreurs couraient en tout sens en tirant leur charrette comme à l'époque coloniale et vous gueulait dessus sans freiner, vous qui vous faisiez sans arrêt jeter sur la route, vomir de la foule trop nombreuse qui grouillait sur le trottoir. Et les femmes, encore elles, servaient des assiettes de mets qu'elles puisaient dans de grandes glacières stockées dans le coffre de leur voiture. D'autres, moins ambitieuses, avaient installé une table pliante sur laquelle attendaient quelques boites Tupperware pleines. Quelques rastas tricotaient des casquettes. Ça sentait la boule à mite à l'entrée des magasins. La fosse septique. Les épices. Le poulet qui revient sur la grille. La sueur. Le curry.

Kingston était une ville minuscule au trafic monstrueux. Personne ne me souriait. Au contraire, je n'avais ressenti qu'exaspération, une colère sourde qui ne s'adressait plus tout à fait à moi, à mes gestes maladroits, mes hésitations, ma lourdeur, mais à « ceux comme moi », « toutes les blanches », et, par effet de glissement, zzoouip, je sentais bien, aussi, en moi, cette fois, perdre en discernement, devenir la blanche en pays noir, et je réalisai que, toute ma vie, c'avait toujours été les autres qui m'avaient appris à dépersonnaliser les gens sous une couleur, qu'il m'avait fallu l'intervention d'une inconnue dans un café pour qu'adolescente, le prénom de mon amoureux s'efface sous celui du mot « noir », à cause d'une remarque innocente, un sain intérêt au fond, « tu as toute cette belle culture exotique à côté de toi et tu n'en profites pas », quand je lui avais dit que je ne savais pas où était le Bénin, rougissant sur le coup de mon ignorance, réalisant ensuite que, jamais, jamais auparavant, j'avais envisagé, tapies sous les replis de cette différence de couleur de peau, des différences plus profondes, que jamais avant ce soir-là cet homme n'avait été à mes yeux un Africain. Et plus tard, quand un homme m'avait demandé ce que j'aimais chez les noirs, et que j'étais restée interdite, ne comprenant pas pourquoi j'étais incapable de répondre à cette question, refusant toutes les propositions qu'il me soumettait, leur peau? Non. Leur odeur? Non. Leur sexualité? Non. Leur culture? Non, car en faisant défiler mes souvenirs de l'un ou de l'autre, je ne pouvais rien réduire à une qualité unique, et j'avais l'impression de manquer de quelque chose, d'être ignorante de mes désirs et de mes goûts à ne pas savoir répondre, alors qu'une fois encore, on me forçait à regarder les choses d'une façon qui n'existait pas pour moi jusqu'à ce que je l'entende, puisque je n'aimais pas « des noirs », j'aimais Louis, François, Henry, qui n'avaient pas la même odeur, pas la même couleur de peau, pas le même sexe, et qui, tous Français, en autant que ce mot pouvait signifier quelque chose pour moi, avaient une histoire différente, dont chacune avait un quelque chose qui faisait écho à la mienne, que ce soit celui qui avait quitté le Cameroun à six ans, l'autre dont les parents étaient originaires d'un pays qu'il visitait pendant les grandes vacances comme on visite sa famille éloignée à Noël, et celui débarqué de sa Martinique à 16 ans. Et peut-être, avec le temps, recherchais-je dans le nouveau ce que j'avais perdu d'un précédent amour, mais c'était sans jamais penser qu'il me fallait puiser dans la couleur pour satisfaire le manque. Et c'était un soulagement énorme, mais lâche, finalement, en marchant dans les rues de Kingston, de réaliser que ce racisme ne venait pas de moi. Que je pouvais continuer à chercher l'individu

sous la couleur, sous la nationalité, le genre. Et je recommençais presque à retrouver un certain enthousiasme en pensant que toutes ces mauvaises obsessions allaient me quitter dès que je me débarrasserai de l'isolement qui les nourrissaient. Juste le temps que je contacte l'ONG et que je trouve le moyen de rejoindre leur campement.

L'ONG formait des instructeurs venant de partout dans le monde, avant de les envoyer au Malawi, au Mozambique, ou en Afrique du sud, pour donner des cours de langue, d'agriculture ou faire des campagnes de prévention contre le Sida. Elle était liée au groupe de développement People to People formé en 1977 au Danemark. Puisqu'il existait des gens dans le besoin, et que nous possédions tant que nous n'étions même plus en mesure de le consommer en totalité, il nous fallait donc le partager. Les premières années, l'organisme avait expédié des marchandises de première nécessité. Puis il envoya des formateurs, implanta des écoles, au Mozambique, au Zimbabwe, en Angola, des projets de construction en zone rurale, proposa des formations pour les habitants des zones reculées. Dans les années 1990, Humana People to People développa un versant commercial, pour, semblerait-il, financer les multiples projets de développement allant de l'aide aux enfants, à la construction de villages Frontline comme modèles de développement en Afrique, en passant par la prévention du Sida et des formations en agriculture. Depuis, plusieurs têtes dirigeantes de l'ONG étaient tombées pour fraudes, détournements et pratiques sectaires.

Pour une rallonge de quelques dollars caribéens, le chauffeur avait accepté de rouler jusqu'à la fin de la route, depuis laquelle je devais prendre un chemin de terre sinueux longeant des plantations de bananes, de limes et de fruits de la passion. Je finis par tomber sur trois blocs de ciment vétustes au cœur de 60 km<sup>2</sup> de jardins. C'était un cadre idyllique pour toute entreprise communautariste. L'espace potager, les plantations offraient la possibilité de l'autarcie. L'isolement. La nature. Les chemins tracés dans la jungle entre l'école et les cascades, un support parfait à la méditation. Des chambres vétustes, partagées à deux, les tâches communes, l'absence d'espace de repli. Ils oublieraient, ces élèves, le confort de l'individualisme, jusqu'à s'oublier eux-mêmes, pour, comme le directeur leur avait dit en guise de mot de bienvenue, se concentrer sur leur tâche : changer le monde.

Mais les stagiaires avaient payé 6 000 \$ pour une formation dont ils ne voyaient pas la couleur. Les cours qu'on leur avait promis étaient tenus au gré de leurs propres compétences

qu'ils s'efforçaient de partager avec leurs camarades pour ne pas perdre totalement leur temps. L'hygiène était déplorable. Le matin, quand on déposait sur la table le petit-déjeuner en libre service, on reconnaissait à leur hésitation ceux qui s'étaient levés la nuit et avaient surpris, en passant par la cuisine, la fiesta nocturne que s'offraient les rats et les blattes, s'infiltrant jusqu'à l'intérieur du frigo, désinhibés par la nuit tombée. Le jardin bio était désolé de légumes, désolé d'efforts, pendant que les plantations que faisaient tourner avec plus de passion les directeurs de l'ONG perpétuaient une vieille œuvre de domination des hommes et de dégradation des sols. Peut-être ai-je tort, mais une plantation de banane est chargée d'un tel passé qu'elle peut difficilement être un lieu juste et se bâtir autrement que sur l'exploitation de tous par un petit nombre. Un jour, alors que j'étais sur la jetée, je pus observer la façon dont le directeur parlait aux travailleurs. Comme à des gens qui n'en valent pas la peine. Je le vis même faire une petite grimace de mépris. Gentiment.

Je restai une dizaine de jours. J'avais proposé de troquer mes talents de cuistot contre la pension complète. Trois repas par jour pour 40 étudiants aigris, avec des ingrédients qu'il fallait aller ramasser aux alentours et mixer avec originalité pour adoucir leurs journées. Je passais mon temps à réfléchir au repas suivant, à éplucher, mijoter, entasser les casseroles, multiplier par vingt les portions de mes recettes fétiches. Je dormais mal aussi. Des blattes s'étaient construit une autoroute sur mon lit. Chaque fois, je bondissais en échappant mon livre. Et les laissais s'enfuir comme une empotée, mettant des heures pour me calmer, enroulée dans mon drap, malgré la chaleur, imaginant des stratagèmes d'universitaire, inefficaces, mais utopistes. C'était un piètre mal, comparé à celui des étudiants, alors qu'ils réalisaient chaque jour un peu plus que leurs mains volontaires et leurs idéaux étaient utilisés pour entretenir les bâtiments d'une énorme plantation, et pour mettre en valeur un centre touristique de hiking que les directeurs étaient en train de développer en parallèle. Ménage, cuisine, réparations, jardinage, comptabilité, promotion, mais aussi recherche de fonds étaient d'ailleurs les conditions sans lesquelles les étudiants n'avaient pas le droit de quitter le Centre pour effectuer la seconde partie de leur formation en Afrique. En attendant leur départ, ils s'épuisaient dans des tâches qui ne leur apprenaient rien que la soumission. Rien ne venait d'en haut, sauf les ordres.

Ils essayèrent malgré tout de résister à l'amertume. Il s'était construit entre eux une communauté solidaire qui se resserrait dès qu'ils passaient les portes de l'école. Le soir, souvent, malgré les interdictions, malgré la fatigue, pour réussir à se retrouver, ils se rassemblaient autour d'un feu sur la plage de sable noir. Dans l'école, quand la nuit était tombée pour de bon, et que la lune se cachait, on pouvait à peine voir la personne assise en face de soi. On se sentait alors plus seul qu'en journée. À ne plus rien percevoir en dehors de ce monde de lilliputiens. Si tout le reste disparaissait, leurs efforts, alors, allaient devenir vains, presque coupables de collaboration.

La plupart des étudiants avec qui je suis restée en contact ne sont pas partis en Afrique. Ou alors, par leurs propres moyens. Ceux qui avaient choisi la spécialisation en agriculture ont quitté l'ONG quand ils ont compris la véritable mission du centre. Le programme de coopération ne venait pas en aide aux petits fermiers. Au contraire, il offrait aux gros exploiters africains une formation payante sur les cultures d'exportations. D'autres étudiants ont été renvoyés parce qu'ils fumaient sur l'île, alors que cela était strictement interdit. Le cannabis et l'alcool étaient un fléau, et il était du devoir de l'homme blanc, dont les insulaires, paraissait-il, copiaient les attitudes comme s'il s'agissait d'êtres supérieurs, de montrer l'exemple. Un homme blanc, je le comprenais, ce n'était pas qu'une couleur. Il y avait dans le groupe de formateurs et d'étudiants des Latino-américains, des Japonais, Coréens, et même deux Grenadiens. Mais « la couleur n'est pas tout [...]. Les mots 'noir', 'blanc', leurs nuances, marquent plus profondément des écarts de conduite. Un blanc coupeur de cannes est un noir. Un noir en voiture est plus blanc que blanc. Avec un rien d'habitude, ça crève les yeux. » Quant à savoir ce qui était plus préjudiciable pour les locaux, de vendre leur cannabis à des étrangers ou de se faire exploiter comme des nègres par une entreprise censée les aider, j'avais un début d'idée. D'ailleurs, comme m'avait dit le guide une fois que nous rentrions de Chateaubellair à pied, « le gouvernement essaie de stopper l'augmentation de la production. Il dit que ça favorise le crime. Mais c'est pas la culture du cannabis qui favorise la criminalité, c'est le chômage. »

J'ai beaucoup appris de ce passage. En partant, il était clair que je n'étais faite ni pour la

solitude, ni pour les communautés inclusives dans lesquelles une heure de liberté se bataille au prix de l'intérêt commun du groupe. L'amputation de son individualité était un acte bien trop violent.

En Haïti, une femme au teint clair et aux cheveux souples est une mulâtresse si elle appartient à la classe aisée ; simplement « chabinc » si elle appartient à la classe pauvre. Un savant blanc est un « grand Nègre », un savant noir est un blanc. En République dominicaine, on appelle l'individu de couleur foncée Indio s'il est instruit et fortuné, on l'appelle plutôt Noir, s'il est pauvre et illettré. En Martinique, les Békés, une petite minorité blanche, occupent l'échelon le plus élevé de la hiérarchie.

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. « La préservation et l'épanouissement des valeurs culturelles dans la région des Caraïbes. » *Réunion d'experts sur les « cultures des Caraïbes »*. Saint Domingue (République dominicaine) 12-16 juin 1978.

POUR NE PAS SOUFFRIR. Elle était restée trois jours au lit après ça. Beck veillant sur elle. Il lui demandait de raconter, encore et encore son rêve.

Ce n'était pas un rêve.

Ce qu'elle aurait voulu dire à Beck mais n'avait pas dit à ce moment-là, c'est qu'elle n'avait pas besoin qu'il lui parle doucement, prenne sa voix mielleuse, l'épargne. Qu'elle avait un truc sordide dans le ventre, qu'il fallait arracher ou cacher, une peur, un truc, un truc... noir.

**Liste de listes inutiles**

Liste des livres lus

Liste des prénoms de ses ex

Liste de fournitures

Liste d'hôtels dans la Sarthe

Liste de crashes d'avions

Liste de nez

Liste des mesures métriques

Liste de prénoms masculins

Liste de mots-clés

Liste d'attente

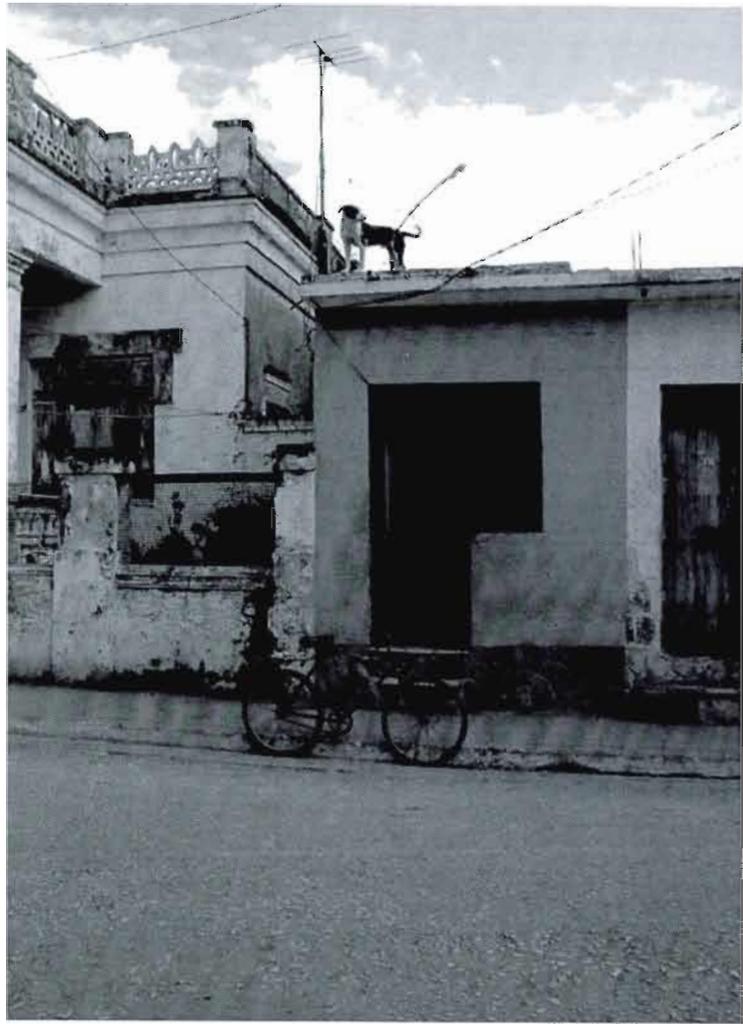
Liste de numéros de rues

Liste de mots pour le scrabble

Liste des maladies présentes dans le pays de destination

Liste de poissons

Liste d'options



## SONGS THAT CHANGED MY LIFE

*Ils en ont ras-le-bol. La flemme les a bouffés jusqu'à la moelle. Ils s'ennuient tellement que, pour parler, il leur faut prendre des minutes de vacances et des arrêts maladies d'un quart d'heure. Ils en ont ras-le-bol. Ils ne font rien, ni en bien ni en mal. [...] Ils en ont ras-le-bol. Ils n'aspirent qu'à un après-midi éternel avec, au loin, un coucher de soleil, une petite table sous un arbre et une carafe d'eau pour la soif.*

Roberto Arlt, *Eaux-fortes de Buenos Aires*

Ils en ont ras-le-bol. De la révolution qui s'est installée en état permanent. Des vieilles maisons coloniales qui s'effritent, s'éboulent, s'infiltrent. De la promiscuité. D'être entourés de vieilleries toujours un peu branlantes, les mêmes vieilleries qui forment un paysage identique à celui d'il y a dix ans, à celui d'il y a trente ans, plus cabossées, passées de mains en mains, maintes fois réparées. Et moi j'aimais ça. J'adorais aussi aller chier dans les toilettes de l'hôtel Parque central, avais-je remarqué, cinq étoiles, architecture coloniale et distinguée, 234 chambres doubles classiques, 13 supérieures, 11 suites junior, 12 suites avec un grand S et sans adjectif, 6 suites « master », parce qu'on ne sait plus comment les appeler, et une présidentielle, sur la rue Neptune, au fond du parc, à côté du Great Theater de La Havane. Huit étages de moquette sombre et de portes qu'on avait envie de pousser pour surprendre des scènes improbables, à la mesure de cette île, alors qu'en vérité, on aurait vu une pauvre fille allongée sur un dessus de lit en velours côtelé, assorti aux rideaux, une télévision allumée sur la BBC, attendant que la salle de bains se libère, une valise ouverte à terre, une odeur de shampoing, une propreté anonyme de motel, les mêmes clients, plus riches, mais dans la même situation, de transit, à la recherche d'une uniformité pratique, dans laquelle il n'y a rien à investir, qu'on n'a pas besoin d'habiter, dans lequel on se dépose, tout simplement, parce qu'on repart demain, pour la vraie destination, et qu'on est fatigué. Huit

étages de couloirs refermés par un toit sur lequel on avait déposé une piscine découverte, dans laquelle je venais nettoyer, le soir, la crasse attrapée le long des rues populaires. « 'D morning », je faisais au portier qui n'avait pas l'air de trouver mes mouvements inhabituels même s'ils étaient en sens inverse à ceux des vrais clients. « 'D Morning », tous les matins, après un petit-déjeuner copieux offert par les hôtes qui me louaient une chambre clandestine dans leur vieille maison de *Habana centro*, je m'arrêtais dans les chiottes de l'hôtel Parque Central, toujours propres, nettoyées avec une méticulosité qui me permettait de m'asseoir sur la lunette, et les murs blancs rejoignaient le plafond, et je me sentais bien, dans ma bulle d'individualité, un roman entre les mains, je me ressourçais, il n'y avait pas de lieu comme ça, dehors, pour les Cubains, de lieu fermé sur soi, de lieu pour vivre au singulier, puisqu'on était écrasé sous le nous politique, de lieu où l'on pouvait être certain qu'on ne serait pas dérangé, interrompu, par un camarade fatigué, de ne rien faire, n'avoir aucun objectif, aucun défi, qu'on ne serait pas invité pour un café, sorti de sa rêverie passive qui était tout ce qu'il restait, ou même attrapé au vol, depuis la fenêtre, par un ouvrier qui prend sa pause de dix heures, rentre chez lui, regarde le programme pédagogique à la télévision qui lui apprend, en dix minutes quotidiennes, à jouer aux échecs, pour ne pas le laisser démuni avec son improductivité, boit son café, me vendait le mien un peso, le vingt-troisième d'un dollar, et surtout, me disait assieds-toi, et même si je ne parlais pas encore un mot d'espagnol, les mots de politesse ne comptant pas pour de vrais mots, me parlait, et j'entendais, *esperar*, souvent, et je pensais aux *sala de espera* des gares mexicaines que j'aimais traduire *salles d'espérance* à cause du triptyque qu'on composait devant l'entrée des toilettes, horloge, télévision et vierge de Guadalupe, tenus ensemble grâce à la confusion de bâillements et d'effervescence indistinctement suscités par le match de foot et la religion. La dictature des aiguilles n'avait de réel pouvoir que sur les touristes qui comptabilisaient les minutes de retard à l'horaire annoncé.

On pourrait écrire un récit de voyage à partir des lieux clos, immobiles, qui le constituent, ça pourrait même faire une série, tiens, la collection des lieux clos des voyageurs, chambres d'hôtel, salles d'attente, sièges d'avion, de train ou de voiture, et les toilettes. Des toilettes, j'en ai vues de toutes sortes, et sur la route entre La Havane et Trinidad, et ailleurs aussi, où la porte commençait au genou et s'arrêtait aux épaules. On avait beau avoir le cul caché, on se sentait humilié d'exposer sa gueule qui pisse aux autres femmes, irritées

d'attendre, qui se vengeaient en vissant la leur sur la tête de la coupable, sans laquelle la file aurait été plus courte. Aux toilettes de l'hôtel du Parque Central, on oubliait la présence potentielle de l'autre. Finalement, je n'avais pas besoin d'une grande maison pour déployer mon individualité. Pas d'une de ces suites dans lesquelles je n'arrêtais pas de déplacer mon corps d'un siège à l'autre. J'avais besoin d'un placard, peu importe qu'il m'appartienne ou pas, mais qu'il m'isole, oui, quelques minutes du regard, des sollicitations, de la séduction, de l'empathie. Je pouvais l'habiter, ce placard, sans effort, pas besoin d'en avoir un à moi.

On peut vivre une vie entière à Montréal sans jamais se sentir chez soi. Ni étranger non plus. Ne jamais se poser la question de ce qu'on y aime. Sans jamais avoir à trancher sur son architecture, sa vivacité, sa culture, sa politique. Sans que rien ni personne ne nous rentre dedans. Ne nous force à nous engager. On peut vivre ici une vie durant en visiteur. Traverser la banalité des décors comme un électron neutre. C'est ce que je me disais pendant que La Havane me laminait de musique, d'odeurs crasses, que sa désespérance sensuelle m'avalait toute crue. Que je me laissais dévorer par l'intensité que les Cubains auraient voulu que je haïsse. La polysémie de la vieille Havane. Les rues pavées, bruyantes, grouillantes, brûlantes en journée. Labyrinthe sombre qu'on traverse à la hâte le soir. Mais que j'aimais, malgré moi, malgré les sollicitations, baisers collés contre l'oreille, tentatives de vente d'un journal, d'extorsion d'un rendez-vous, d'un dentifrice ou d'un savon. Malgré les plaintes et les colères, « la dictature, la dictature... », les files qui se constituent au petit matin devant la porte des magasins de rationnement, le visage impassible des Cubains qui attendent sans émettre le moindre soupire d'impatience, les plateaux gorgés de pâtisseries qui font les putes à l'ombre des rideaux dans les salons des particuliers, et qu'on achète à la dérobée, en glissant le bras entre les barreaux de la fenêtre. L'impression que je n'aurai jamais assez d'heures pour venir à bout de cette ville excentrique. J'aimais les lois trop rigides sans arrêt détournées, la beauté des visages, les vêtements disloqués, la débrouillardise, l'arnaque, la disponibilité, l'organisation dans la confusion.

Si La Havane s'anime d'un si joyeux chaos sous mes réminiscences, j'ai bien conscience qu'elle peut en faire fuir plus d'un. Mais elle m'attrapa au moment où, engluée dans une solitude dont, peut-être, j'avais atteint les bas-fonds, je pouvais prendre la foule, la

désorganisation, la promiscuité, l'étroitesse des espaces intimes comme une main tendue. La Havane a pressé ma misanthropie jusqu'à l'os. D'ailleurs, les autres villes cubaines m'ont laissée indifférente. À Trinidad, joli village de vacances de la côte sud, la lumière s'étendait harmonieusement sur des rues vastes, et j'en profitais pour me détendre, rien de plus. Les maisons fastueuses ont toutes été rénovées. Elles distribuent, depuis les fenêtres, comme autant de musées particuliers, la vue de collections d'objets antiques et meubles d'art dont la valeur financière est bien connue de leurs propriétaires. Le rythme y est lent, le climat maritime, la nuit fraîche offre au touriste une respiration que celui de La Havane doit aller chercher sur les bords du Malecon, quand il suffoque, de moiteur et de lascivité, mais sans s'attarder trop longtemps sur le muret où les prostituées et les *jineteros* ramassent les égarés. À Viñales, de l'autre côté de l'île, l'homogénéité est maintenue dans l'ordre et l'obéissance craintive. J'y étais à l'étroit, comme dans les petites îles des Grenadines, la dictature en plus. On y vit caché. On garde les fenêtres fermées. On frémit. Et tout se fige alors, sous les regards familiers avides de commérages, car on ne peut rien faire qui ne soit pas illégal, et l'on ne peut rien faire qui ne se sache de tous. On le sent aux monuments érigés sur le bord des routes à la gloire des héros morts pour sauver la révolution. Ils menacent de revenir... comme des spectres dans les maisons pour surprendre les fraudeurs et les donner aux flics. Et l'on ne peut que fuir quand on est étranger, si on ne veut pas se cantonner aux plaisirs de la promenade à cheval et de la sieste, si on veut partager quelque chose, car cette peur-là, de la délation, on a beau essayer, elle nous sépare, puisque les lois du régime ne peuvent pas nous atteindre, nous les touristes.

La Havane était plus crasse. Espace dérégulé. Irrégulier. Excessif. Le matin, sur le trottoir, assis sur les marches de leur maison, les citadins mangeaient un pain rond garni de jambon. Des bâtonnets frits de purée. Une petite pizza recouverte de tomate et fromage. Du lard fumé sur une grille au bord de la rue Gervasio. Derrière une porte ouverte, on pouvait voir l'imprimeur faire tourner ses machines à la main. Des morceaux de viande crochétée au cadre de la fenêtre du boucher. Les artisans déplier leur stand, esthéticienne, horloger, disquaire. Un jeune puiser à même une immense citerne entreposée dans un carré de terre, pour remplir de coca cola local les bouteilles recyclées qu'on lui tendait. Surtout, il y avait les odeurs de La Havane. Odeur acides de fruits pressés le matin près des stands de jus de fruit. Relents de

fumier suret plus tard, et le soir, de confis aigre. L'odeur des restaurants pour touristes, là où se tient la diversité des plats et des saveurs, qui bataille avec les parfums monotones de pizzas que mangent les Cubains. Odeur de la boulangerie toujours pleine à craquer qui était devenue un lieu de passage et d'arrêt. Tarte à la coco, commandée au rez-de-chaussée, emportée à l'étage où un café cubain m'attendait sur la table collée à la fenêtre depuis laquelle on pouvait observer la foule jaillir des petites rues adjacentes pour remplir la rue principale. Odeur de poisson grillé et de sauces épicées qui s'échappaient des portes des *casa particular* à l'heure où les touristes rentraient de leur excursion diurne pour mettre les pieds sous la table. L'odeur du savon bleu des Antilles qui redonnait à mon linge sa couleur d'origine au prix de quelques courbatures et de longues minutes à frotter. Et puis, encore l'odeur des bennes, qu'on remplissait au seau pour ne pas gaspiller un sac plastique, et qui attendaient en plein soleil au coin de chaque rue. Les mares de boue qui s'étendaient sur toute la largeur de la rue. Et séchaient en quelques heures. L'odeur des draps qu'on ne change jamais, d'un invité à l'autre, urine, poussière, aigreur de transpirations antérieures à la nôtre.

Cuba est la plus grande île des Caraïbes. Pourtant, alors que je ne voyais jamais la mer, j'y ai ressenti plus qu'ailleurs dans mon voyage ce qu'être insulaire signifiait. Il me semblait que tout pouvait s'oublier, de la vie d'avant et de la vie d'ailleurs. Que tout *devait* s'oublier, et qu'à peine arrivée, j'étais entièrement, radicalement, *avec eux*, partageant la même peur chaque fois que l'on sonnait à l'improviste à la porte de la maison, la même ferveur spontanée pour chaque nouveauté — gadget, musique, artiste — introduite illégalement dans l'île, la même nostalgie, déjà, pour un temps où la révolution cubaine s'appuyait sur des valeurs, et trouvait dans son peuple l'espoir nécessaire à son érection. Différente, mais avec eux, écrasée, émue, déçue, par l'émergence d'une autre forme d'espoir, tourné vers l'Occident providentiel. Depuis le toit de l'hôtel, après quelques brasses coulées, je regardais la vieille ville délabrée à gauche, plus banale à droite, du côté des habitations des fonctionnaires et des expatriés. Il n'y avait pas que la crasse qui s'en allait alors. Mais aussi l'énervement de la journée. Et les conversations remontaient, s'engueulaient avec mes repères habituels, un médecin gagne moins qu'un serveur, m'avait-il dit, ils préférèrent claquer cinq dollars dans un mojito plutôt que de payer un spectacle cinq pesos, ça le minait, je l'avais rencontré devant le théâtre, alors que je cherchais une place pour l'opéra au marché

noir, la culture se dissolvait, il me disait, oui, c'était rare les jeunes qui pensaient comme lui, il étudiait la médecine, il gagnerait 50 pesos par mois, toute sa vie, quand on pouvait se faire 40\$ par nuit en louant une chambre aux touristes, mais moi aussi je préfère boire une bière, disais-je, que voir apparaître un sosie de Castro dans une version médiocre de la *Flûte enchantée*, les livres ne coûtent rien, mais à quoi bon acheter toujours les mêmes. Vos livres sont assommants. Vos artistes éteints. Ici, on crée comme on boit son café, sans hâte, sans avoir peur de ne pas vendre. On crée sans concurrence, mais sans objectif, car la seule chose qui mérite vraiment d'être dite doit rester sous silence. C'est le prix à payer pour recevoir un salaire. Et ça vous asphyxie. Plus que la situation économique. C'est une asphyxie morale et intellectuelle.

La rencontre d'après, je disais le contraire. Les Cubains ont beaucoup de choses sur lesquelles prendre exemple, proposais-je au patron d'une *casa particular*. Oui, nous faisons d'excellents mojito. Que peuvent faire les touristes pour aider les Cubains? C'était moi encore, et la question, posée à un chauffeur cette fois, était vicieuse, car l'argent, on le voyait bien, était en train de pourrir l'île en augmentant les inégalités et les insatisfactions. Mais mes interlocuteurs évinçaient chaque question politique par la confession d'un vœu de confort, de paresse, de possession. Donner de l'argent était leur seule réponse. Ils ne cherchaient pas un système plus juste. Ils demandaient juste « un peu plus ».

De peuple cubain, il n'y en avait plus. À La Havane, ni les comités de Défense de la Révolution, ni les *chivato*, les mouchards présents dans chaque immeuble, ne dénoncent le marché noir et les petits larcins, car sur eux repose l'équilibre du quartier, la liberté de chacun, les petits extras du quotidien. Et si l'on tremble un peu, on se rassure du fait qu'un peuple de criminels est soudé dans le silence par sa faute commune. Leur solidarité n'a rien à voir avec le communautarisme encouragé par le Parti révolutionnaire. On s'aide, mais contraint. On partage la même machine à laver, mais chacun paie sa tournée au propriétaire qui fait des bénéfices. Pareil pour le téléphone, facturé à l'appel. On récupère chaque petit objet rouillé, cassé, pour le réparer, le recycler en autre chose. Mais cette débrouillardise n'a rien d'idéologique. Les Cubains ont depuis longtemps déjà laissé tomber le communisme et le sacrifice justifié par une soi-disant beauté du partage.

Il n'y a pas de peuple cubain. L'homme nouveau, si cher au Che, n'a pas résisté à un

capitalisme d'État qui a autorisé la société de consommation à entrer sur l'île, tout en érigeant des murs pour tenter de le contenir à l'intérieur des hôtels. Les magasins de rationnement aux étagères vides côtoient les boutiques d'État qui vendent rhum, vin, pâtes et riz étrangers, jambon, fromages, et friandises à nos prix. Et les Cubains devraient ne se rendre compte de rien. Se contenter des produits rustres et monotones auxquels leur donnent accès leur carte de rationnement. Fèves, pain, riz chaque semaine. Des œufs souvent. De la viande une fois par mois. Un pantalon une fois par an. Le reste doit être trouvé sur le marché noir ou acheté en pesos convertibles, la monnaie des étrangers.

Désormais, les Cubains se conjuguent au pluriel. Leurs désirs aussi. Ils désirent... un stylo, du dentifrice mentholé, un savon parfumé. Une bouteille de vrai Coca Cola, du chocolat, un lecteur DVD, un ordinateur, la bague sur mon doigt. « Combien coûte un sac à dos de voyage comme vous avez tous? » Même si le voyage leur est impossible. Combien coûte, combien coûte, combien coûte. Achète-moi, ramène-moi la prochaine fois. Des tonnes d'objets inutiles qui s'entassent dans les maisons baroques, surchargées, disharmonieuses, témoins des passages et des envies du lieu. C'est une société de consommation étouffée sous des interdictions, qui ne demande qu'à éclater pour participer à la grande danse du désir insatiable. Le même désir attisé par ce fameux mélange de privations et de nouveautés de nos foules affamées. Aliénés à un désir devenu besoin qui les force à travailler toujours plus pour un rêve qui s'éloigne toujours de quelques innovations chaque fois qu'ils le sentent à portée de main. Un désir, qu'on appelle aussi envie ou espoir, dans lequel on s'oublie et on perd le présent. Ils obéissent à l'obsession de l'objet manquant. Attendent. Demain, demain, demain. Mais ne supportent pas qu'on leur pose la question. Que feras-tu demain? Comme si c'était à eux de trouver la réponse impossible.

Ils ne mettront pas sagement les pièces qu'on leur a données dans une petite chaussette en prévision des jours plus durs, ou du projet d'une vie. Ils feront comme nous, achèteront une lampe de chevet, un drap, un gâteau, des légumes, poseront un coup de peinture sur les murs, pour supporter la routine. L'argent n'y changera rien. Il n'y en aura jamais assez, jamais assez, jamais assez. Il n'y a pourtant pas grand chose à posséder mais assez pour passer une vie, comme ailleurs, à espérer conquérir un objet supplémentaire. Ils ne se battront pas pour que ça change. Les choses continueront de s'améliorer de détail en détail là-bas sans

rupture radicale. La transition s'éternise depuis bien trop longtemps pour emporter les foules dans la passion d'un lendemain chantant. On a pris l'habitude de se nourrir d'une autre forme d'utopie qui maintient les êtres en mouvement, et aide à supporter la *libreta*, le riz, les haricots, la peur. *Ah, si j'avais un visa... et que la vie est belle ailleurs, avec votre liberté*, et sourient à l'évocation d'un pays chimérique qu'ils ne peuvent même pas imaginer, parce que d'ici, on n'arrive pas à en sortir, même en imagination, malgré les images qu'ils arrachent à la télévision et collent sur leur frustration, sur le désir, pour tenter de fabriquer leur rêve. Ils savent mieux qu'on le pense les enrouements de notre système, mais il faut bien une porte quelque part quand on se croit en prison.

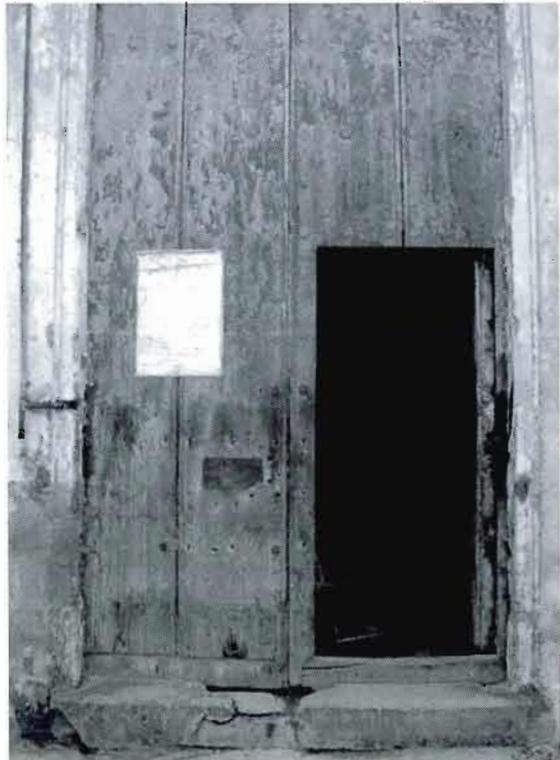
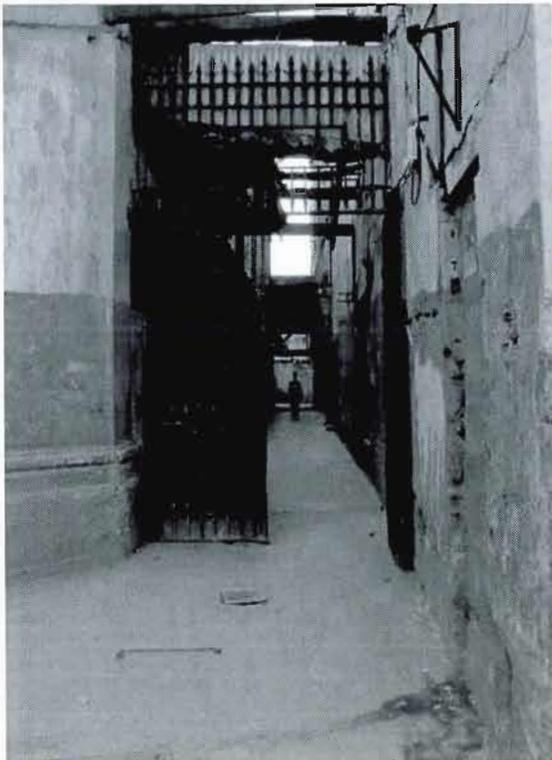
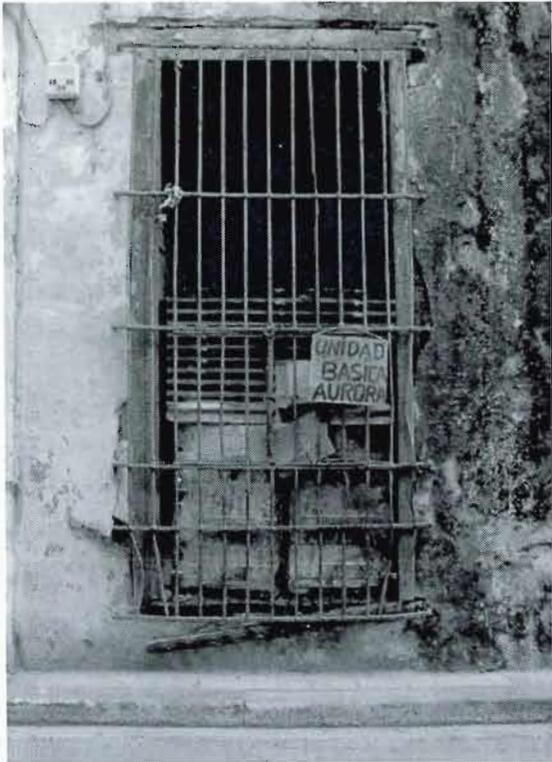
Leur bonheur est compromis. Le mien se gonflait dans chacune de mes promenades. Dans chaque mail d'amis reçu sur ma boîte. Dans chaque jour qui me rapprochait des retrouvailles aussi. Dans chaque moment de confort, tellement rare encore qu'il me faisait monter les larmes aux yeux. Le bonheur tient à peu de choses en voyage. Après avoir vécu des semaines en autiste, je me laissais déborder d'une joie lumineuse. Pour un sourire, un coup de pouce, l'ombre d'un arbre, une petite boîte de carton, qu'on appelle *cajitas*, remplie de riz noir, de fèves, d'un pignon de poulet tellement gras qu'il faut se hâter de manger avant que l'huile ne traverse la boîte, et que l'on mange en arrachant un petit rectangle de carton dans le coin pour pelleter le contenu, assis sur des marches, au bord de la rue. Elle avait le goût du nécessaire, cette boîte à un dollar, et la saveur de transgression des plats qu'on mange sans couverts. Comme les *tamales* dans les marchés du Mexique. Les tagines *kefta* attrapés entre deux morceaux de pain. Les boulettes de couscous roulées dans la paume. Ma cuisse de poulet au riz noir aurait eu un goût insipide dans la cuisine de mon appartement, posée sur une assiette de porcelaine, assise devant une table dressée. Un goût de temps perdu entre deux tâches. Il y aurait sûrement eu un livre ouvert. Une machine qui tourne. Le ventre rempli, assise sur mes marches, je souriais d'une joie lumineuse qui aurait nécessité des semaines d'effort à Montréal.

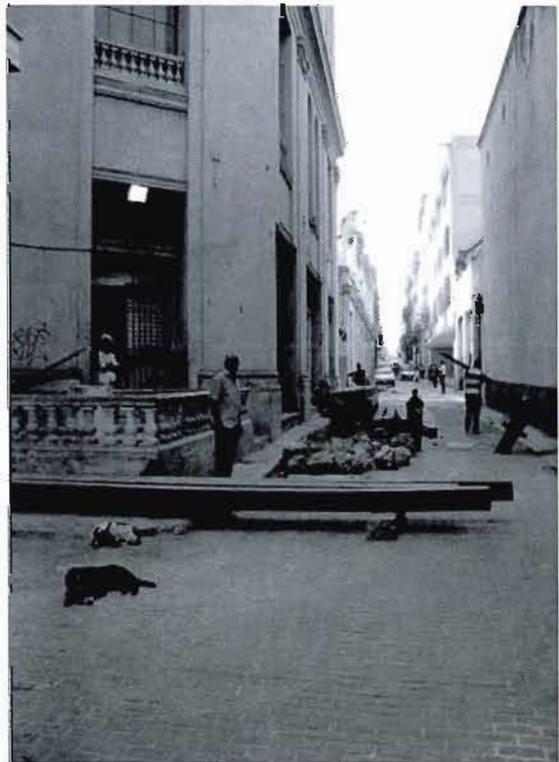
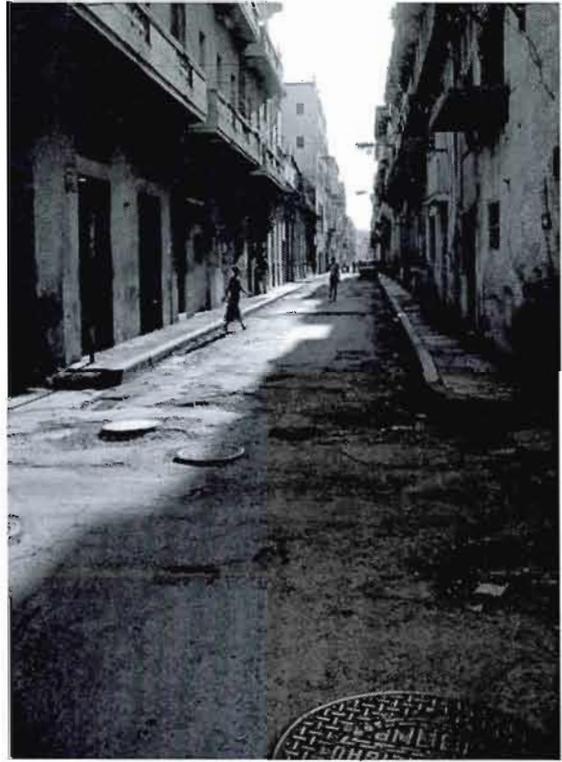
Le bonheur tenait à peu de choses. Ce que l'on avait cherché avant, ce n'était pas le bonheur, c'était la permanence. On avait tout fait pour ne pas perdre. Notre santé. Notre temps. Notre confort. Nos illusions et l'aveuglement qui nous permettait de supporter cette maison, ces journées, ces amis. Il fallait que ça change.

Deux flics poussaient du pied un chien noir affalé sur le dos, pattes écartées. Pendant quelques secondes, j'eus l'impression qu'ils cherchaient à cacher l'érection du clébard. Puis, je compris que le chien était mort, là, dans un moment de ravissement, au milieu de la rue la plus touristique de La Havane. De ses yeux émanaient un calme profond que j'avais confondu avec de l'extase. On aurait pu croire qu'il me souriait. À la maison, mes hôtes avaient invité les voisins pour déguster une boîte de chocolat qu'on leur avait offerte. Juri tournoyait comme un oiseau autour de nous, et poussait des gémissements de plaisir chaque fois qu'elle décrochait une miette de son chocolat qu'elle attaquait millimètre par millimètre. J'avais d'abord trouvé ça d'une beauté épatante de la voir partager ce coffret qu'elle n'aurait jamais pu s'offrir elle-même. C'était peut-être là, me disais-je, les traces d'un communisme qui s'ignore mais perdure. Mais elle en faisait trop. Et la minute suivante, la mise en scène me sauta aux yeux. C'était une scène du théâtre cubain. Il y avait ce photographe qui m'hébergeait, qui mentait par excès de compliments, mais qui souffrait pour de vrai. Il y avait Yuri, toujours exaltée, qui l'accompagnait, et se plaignait de tout, un rire au bord des lèvres qui n'attendait qu'un cadeau pour éclater. Il fallait tout prendre et tout mélanger, la cérémonie et le rapport de pouvoir qu'elle instaurait avec les voisins. Peu importe, du moment qu'il augmentait le plaisir de la dégustation. Et ma présence encourageait encore les démonstrations excessives. Il fallait bien me remercier, que dis-je, effacer la dette, en m'offrant, en retour de ce cadeau, l'illusion de contribuer à leur bonheur. Tout en m'encourageant à récidiver. Il n'y avait pas de quoi être fâché. De quoi douter de leur amitié. Tout avait deux faces là-bas. Tout était joué, mais pourtant honnête. Tout le monde, sur cette île, portait un masque. Un masque de carnaval, beaucoup trop souriant, beaucoup trop coloré, à la limite de la grimace. C'est une question de survie.

Que resterait-il à la fin? J'avais l'impression d'avoir tellement nettoyé, essoré, la paresse, le superflu, les mauvaises habitudes, que je ne pourrais plus jamais remplir les vides. Les matins seraient semblables à celui qui fut le mien chaque jour de mon voyage, la tristesse et l'impatience de retrouver quelqu'un qui me manque resterait, identique, malgré le retour à mes côtés de ce quelqu'un qui me manque. Après le plaisir de prendre une douche chaude, de s'essuyer dans une serviette épaisse et parfumée, de se glisser dans des draps propres, de manger sans limites, d'hésiter devant une armoire gorgée de vêtements presque neufs, que

resterait-il? Une nouvelle vie pareille à celle d'avant? Un animal qui ne supporterait plus sa cage dans laquelle il avait si longtemps ronflé docilement?





**Liste de listes qui font battre le cœur**

Liste des choses qui ne font que passer

Liste des listes de Sei Shonagon

Liste des choses dont on néglige souvent la fin

Liste des objets qui définissent mon père

Liste des choses qui donnent une impression de chaleur

Liste des rencontres importantes dont on ne se souvient plus le nom

Liste des choses que l'on perçoit avec plus d'émotions que d'ordinaire

Liste des choses difficiles à dire

Liste des personnes qu'on ne sera plus

Liste des choses qu'on ne peut pas faire sur une île

Liste des choses qu'on ne peut pas faire seul

Liste des choses oubliées

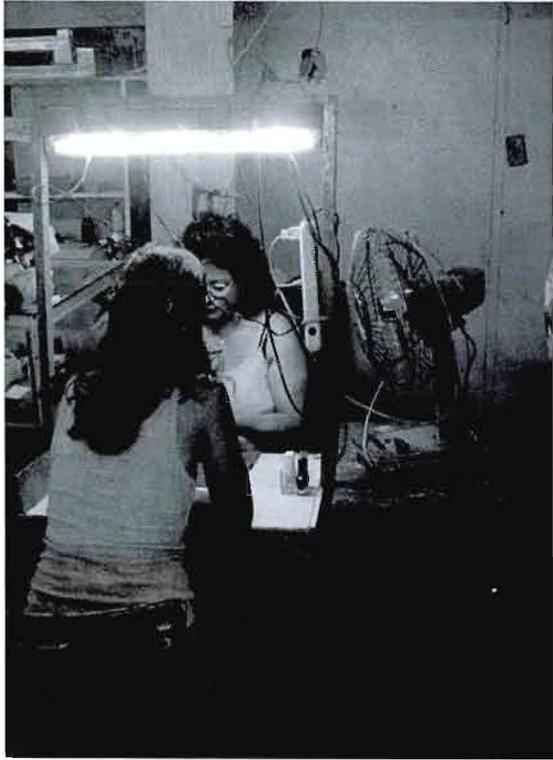
### **Quinze ans après, les «balseros» cubains rament toujours**

14 juillet 2009 à 06h51

Libération.fr

[...] Enrique n'a jamais donné de nouvelles. Ou presque. La dernière photo que possède Jorge date de 1995. Il a cru comprendre qu'il s'était marié, qu'il avait peut-être rallié la Californie, ou le Texas. Lui a reçu pendant des années la visite d'agents des services de sécurité cubains. Moins ces derniers temps. «Peut-être au début avaient-ils peur que j'ai été formé à Guantánamo, que je sois devenu un agent américain», dit-il dans un sourire aux airs de grimace. Jorge n'a jamais pu obtenir un travail correct, a tâté de l'écriture, a vendu sans autorisations des biscuits dans la rue - «Jusqu'à ce que j'aie trop peur des policiers. J'avais l'impression d'être un trafiquant de drogue» - et fait désormais de petits boulots de maçonnerie. «Depuis, j'ai compris Cuba en voyant le film Matrix, conclut-il. On sait que la réalité n'est pas la réalité mais on fait comme si, pour ne pas désespérer.»

À quelques rues de chez lui vit Ernesto. Lui aussi était de la balsa. Il est parti deux fois aux Etats-Unis mais a fini par rentrer. Sait-il quelque chose d'Enrique? Quand on le croise dans son immeuble, il salué mais s'échappe vite. Sa mère explique qu'il a des problèmes psychologiques, qu'il ne s'est jamais intégré à Miami, qu'il ne parle pas de son expérience. Marco et elle imaginent Enrique riche. Ils n'osent concevoir qu'il vivote peut-être encore en Floride, comme des milliers de ses compatriotes qui n'ont pas trouvé le rêve américain. Qu'il ne donne pas de nouvelles par honte de son échec. «C'est idiot mais dès que je vois un bateau accoster à La Havane, j'imagine qu'Enrique va en descendre. C'était mon ami, mon frère, souffle Marco. Mais ça n'arrive jamais.»





## SALLES D'ESPÉRANCE

*Cette maudite circonstance d'avoir de l'eau de tous les côtés m'oblige à m'asseoir à la table d'un café. Si je ne pensais pas que l'eau m'entourne comme un cancer, il me serait possible de dormir à poings fermés.*

Virgilia Pinera, *La Isla en peso*

Au fil des semaines, j'oubliais mes îles. J'entrais dans la vie qui m'entourait. Perdis du même coup la distance nécessaire à l'analyse. Les listes que je dressais perdaient de leur pragmatisme, alors que mon carnet se remplissait d'anecdotes. Je ne réfléchissais plus à un état d'insularité. Je m'évadais dans un avenir de plus en plus floconneux tout en archivant le présent. Levée 8 heures. Visite d'une rumerie. Musée sur l'esclavage. Chaînes au sol. Photos de châtiments. Plat de poisson sur un stand tenu par une vieille antillaise. Internet. Achat d'un chapeau. Plage. Levée 7h20. Expédition au volcan. Paysage lunaire. Être rasta, dit le guide rasta, c'est dans son cœur pas sur la peau. Internet. Levée 8h00. Bus pour St-George. Bateau pour Bequia. Pas l'aquarium de tortues. Marché beaucoup. Cartes postales. Village plus européen. Chien mort. Hôtel avec un lit trois places... De toute façon, il ne restait des journées passées que la sensation d'avoir bondi de terres-îles en terres-îles. Les particularismes s'entrechoquaient les uns aux autres, sans ne laisser d'impressions plus profondes que celles qu'on aurait pu lire dans la page *Voyages* de la presse. Souvenirs aussi floconneux que le souvenir d'un rêve, incompatibles. Des exotismes contradictoires et sans profondeur.

Ce qu'il me reste, pour être franche, c'est peut-être le spectacle que m'offraient les avions survolant les Caraïbes à basse altitude. Sur un fond bleu, des blocs marron flottaient. Pour ne pas penser à l'immensité de l'eau, je m'accrochais à ces petits cailloux, parfois si

minuscules que les vagues les submergeaient régulièrement. On devinait leur circonférence aux variations de bleu. Bleu-noir, la roche était là. Bleu turquoise, les coraux. Bleu-mer, le reste. Tout le reste. De là-haut, j'étais submergée par un bonheur esthétique qui se transformait en angoisse de l'inconnu dès que je mettais le pied à terre. J'essayais de donner un nom aux terres survolées. Le plus souvent, mon guide de voyage n'avait pas daigné noter leur existence autrement que par une minuscule virgule éponyme sur la grande carte couleur. Et je me sentais spoliée d'un itinéraire dont j'ignorais la possibilité quelques minutes plus tôt.

On imagine l'archipel comme une structure fixe dans laquelle des blocs clairement délimités communiquent par des circuits de navigation. Mais les îles ne dialoguent pas entre elles. Chacune a les yeux rivés sur son ancien maître avec qui il est bien plus facile d'entretenir des échanges qu'avec l'île voisine. Échanges économiques, culturels et politiques. La plupart des Antillais que j'ai rencontrés n'avaient jamais mis les pieds sur une île mitoyenne à la leur. Les plus aisés, par contre, avaient étudié à Londres ou Paris. Voyager, pour eux, c'était aller sur le continent, peu importe lequel. Les îles, les autres îles, étaient trop éloignées, différentes, surtout dangereuses. C'est peut-être ça, l'insularité. Une exigüité territoriale qui permet d'exclure l'autre sur une terre clairement isolée de soi par la mer. Des prisons concomitantes dans lesquelles chacun pense que le banni est de l'autre côté. *Ne va pas à Union Island, ils sont beaucoup trop sauvages... Elle est dangereuse, Grenade, te promène pas toute seule, même en journée... Tu as été à Carriacou? Ils ont l'air dégénéré sur cette île, tu trouves pas?... Tu verras, à St-Vincent, ils sont pas comme chez nous, ils sont intéressés, cupides, ne rendent service que pour recevoir la monnaie de leur pièce.... Laisse tomber Ste-Lucie, ce n'est pas une île pour une blanche...* Comment s'est faite cette perception menaçante d'un voisin qui aurait pu, dans d'autres circonstances, être un frère? La plupart des insulaires se construisent une image de l'archipel avec des trous, à partir des propos frelatés de touristes s'arrimant à leurs généralités. Sans parler de l'héritage colonial. Chacun traite les insulaires d'à côté comme des nègres pour se sentir supérieurs à eux.

Il y a le climat, le colonialisme, l'esclavage, le créole, le riz aux fèves, le fruit à pain, les plantations, les bananes, le café qu'on ne consomme pas sur place, la structure sociale basée sur la race. Mais à la fin du voyage, il n'y a pas de fil conducteur qui mène d'une île à l'autre. Chacun a l'impression d'être prisonnier de son bloc, enfermé dans son espace clos par un

autre espace immense, non-circonscrit, la mer. La mer, dans les Caraïbes, n'est pas une route mais une frontière. Les marins, les pêcheurs en ont peur alors ils se baignent du bout des pieds. Ils ne dépassent jamais la limite à partir de laquelle l'eau cesse d'être transparente. Les autres ne la voient plus tant elle s'impose sur tous les paysages. Pas comme les touristes qu'ils regardent barboter avec effroi. Se disent, s'ils savaient, que la mer, comme les ouragans, est la plus forte. Ce n'est pas du désespoir, ni de la résignation, l'homme ne gagne pas toujours, c'est tout.

La mer, on la franchit le plus souvent par les airs, soit qu'elle est trop agitée, ou trop étendue. Avant, il existait des bateaux qui desservaient les îles néerlandaises, Trinidad et Grenade. Mais, depuis qu'on leur a donné le choix, les touristes et les insulaires préfèrent bondir par-dessus la mer houleuse à bord d'un avion minuscule plutôt que d'enfouir leur tête dans un sac de papier pour y vomir leur peur. Moi, je l'aime le bateau. J'aime pouvoir courir, marcher, dormir sur un véhicule en mouvement. Musique aux oreilles. Les cheveux qui fouettent mon visage. L'onde projetée par les vagues sale ma peau. La coque qui chaloupe. Je me rêve aventurière. Regarde les autres passagers. Échange quelques banalités sur la tempête ou l'île qu'on quitte. En bateau, on peut imaginer, bien plus facilement qu'en voiture ou en avion, qu'on va changer de vie. Que tout sera différent de l'autre côté. Pourquoi cet état? Le bercement des vagues? Le bruit de l'eau qui cogne contre la coque? La lenteur de la traversée? Au siècle dernier, quand les immigrants traversaient l'Atlantique en bateau, c'était pour tout recommencer, et souvent, on leur demandait de s'acculturer. Le bateau leur laissait le temps de gratter leurs origines pour faire peau neuve.

En fait, s'il y a un fil conducteur, il passe par les hors-lieux du voyage, de l'aéroport à l'avion, de l'avion au taxi, du taxi à l'hôtel, circuit fermé pour personnes mobiles. Je me suis plusieurs fois demandé à quoi ressemblerait un récit de voyage construit uniquement dans ces lieux anonymes et collectifs. Si l'on pourrait y percevoir quelque chose du pays ailleurs que dans les tasses habillées du drapeau national, les quelques spécialités culinaires, artisanales et alcoolisées, transformées, pour se conformer au désir normatif du voyageur, en faderies en série. Et si les personnages, dès qu'ils s'inséreraient dans ces lieux, en feraient cloquer la surface lisse, le détourneraient de sa fonctionnalité.

Mon premier avion avait décollé dans un Montréal enneigé après deux journées volées par la compagnie et les douanes en procédures d'enregistrement. Les innovations technologiques sensées améliorer la fonctionnalité des opérations se traduisent par une multiplication d'étapes qui, mises bout à bout, finissent par empiéter très largement sur le temps des vacances. J'avais visité les ambassades à la recherche de mes visas, commandé pour la première fois une carte de crédit sans laquelle il ne m'était pas possible de réserver un avion ou une nuit d'hôtel, acheté une assurance, vérifié mes vaccins, empoché mes petits flacons de moins de 30 ml pour les garder dans mon sac de cabine, conversé avec une voix enregistrée, « Air Canada vous informe que des frais de 10 \$ vous seront facturés pour la confirmation de votre vol par téléphone... », raccroché et pianoté sur Internet, slalomé entre les options payantes qui excitent notre inclination naturelle pour le confort et les privilèges. Et le matin du départ, devant les guichets d'Air Canada, de nouvelles bornes obligatoires avaient invité mes doigts obéissants à répéter la manœuvre. Nom, adresse, numéro de passeport, choix de la place dans l'avion. Il y avait une vie d'avant, à qui j'aurai voulu dire que je ne voulais pas la perdre, mais il me fallait penser aux guichets d'enregistrement, échanger mon sac contre un ticket, me diriger vers les portes de contrôle. Je m'étais débarrassée de mes affaires d'hiver, avais vidé mes poches, souri à la caméra, déballé mon portable sur le tapis roulant, ôté mes chaussures, réenfilé le tout derrière la porte de sécurité, m'étais retournée une dernière fois en tentant de ravalier la tristesse que je n'avais pas réussi à exprimer à temps, et déjà, l'avion à moitié vide s'envolait après qu'un employé emmitouflé dans sa combinaison d'hiver ait fait couler de l'antigel le long des ailes.

J'aurai préféré arriver directement dans mon archipel par une de ces îles où la vie occidentale s'altère au contact des cultures locales, malgré les efforts successifs des puissances occidentales pour les civiliser. J'aurais pu faire à contre sens la *Traversée du milieu* en embarquant dans un cargo commercial à Miami ou Caracas pour recueillir les confidences grasses que l'ennui et l'éloignement terrestres en pleine mer libèrent des contraintes morales. Ou encore passer vingt-quatre heures dans un bus vénézuélien pour aller chercher à Guiria le ferry qui vous dépose à Chaguaramas, sur la côte trinitadienne, après avoir déboursé plus de 300 \$ en taxes et frais de déplacement. Et pourquoi pas? À présent

que voyager est devenu si facile, il est de bon ton, pour se distinguer de la classe moyenne, d'aller chercher soi-même les bâtons à mettre dans ses propres roues. Quitte à payer les détours et les inconforts au prix d'un Paris-Prague en classe affaire. Chercher des terres encore vierges, faire le tour du monde en une semaine, aller de Victoria à Ushuaia en évitant toutes les villes dont le nom contient un e, dormir sur la grande muraille de Chine sans autorisation, ou dans une case de luxe construite dans les branches d'un baobab à trois heures de Dakar. Chacun cherche la contrainte qui lui permettra de s'individualiser dans le monde du voyage uniformisé.

Et pourtant, cette immersion dans la classe moyenne, j'en fis bon usage. Faire la chronique de ces gestes ordinaires révélait les quelques infamies tapies sous les déplacements bonhommes des milliards d'entre vous qui venez chercher dans ces îles un plaisir que vous ne pouvez — et ne voulez — pas vous offrir à domicile. Habités à être les marionnettes d'un jeu politique qui semble se faire sans votre accord, vous vous vautrez, le temps venu des congés payés, dans une irresponsabilité confortable. Alors que la répétition massive de ces gestes banals influence le monde avec bien plus de virulence qu'un discours d'Obama. Il est plus facile de ne pas s'en rendre compte, continuer à réclamer les bas prix chez Wall Mart et de meilleurs salaires, plumer le Sud dans l'indifférence et l'insatisfaction, épuiser la frustration accumulée par les mois d'obéissance et d'ennui au bord de l'eau, commander un autre Daiquiri. Ça, c'est gratuit.

Dans l'aéroport de Trinidad, on m'avait fait attendre dix heures une espèce de coucou volant censé être capable d'emmener les passagers jusqu'à Grenade malgré la tempête qui soufflait. Dans la salle d'embarquement, j'avais les membres engourdis par le froid. Dehors, la chaleur humide s'engouffrait dans ma gorge comme si elle voulait m'étrangler. On avait changé de climat. Ça se voyait déjà depuis l'avion. Plus on approchait de Trinidad, plus le ciel s'encombra de gris. La végétation s'était densifiée aussi. Et l'eau tirait maintenant sur le vert. J'avais récupéré mon sac et l'avais réenregistré aussitôt à l'un des cinq comptoirs de l'aéroport pour visiter Port of Spain. J'avais sept heures devant moi, un peu comme si je descendais de mon bateau de croisière pour la journée, et Port of Spain était à une vingtaine de kilomètres de l'aéroport. C'était sans compter le carnaval qui bloquait toutes les rues. Le

chauffeur de taxi fronça les sourcils. « Impossible ». « Tout simplement impossible ». Il y avait des heures de bouchon à l'entrée de la ville.

J'avais cru que le temps disparaîtrait dans les îles. « Pas le temps. En retard... » Ces mots s'étaient dissipés pendant mon voyage dans les Cyclades, où l'état de la mer et notre soif de découverte étaient nos seules contraintes. Mais dans les Antilles, la prééminence de l'avion avait tout changé. Il fallait réserver son itinéraire, planifier l'étape d'après, arriver en avance. Et puis, je n'avais pas pensé que chaque île étant un pays, il me faudrait aussi montrer patte blanche à la douane, expliquer mon projet, avoir toujours en main mon billet de sortie pour mériter un tampon de plus sur mon passeport.

J'étais résignée à passer dix heures dans un aéroport. Je mangeai des frites simili Kentucky. Puis des chips. Pris quelques photos de déguisements d'un carnaval que je ne pouvais plus qu'imaginer. Tentai de lire. D'écrire la vie qui m'entourait. Mais rien. C'était le début du voyage et je percevais cette attente comme une perte de temps. Plus tard, je chercherais refuge dans ces hors-lieux. Pour leur anonymat. Il arrive un moment dans le voyage où l'on est vide d'efforts, de cette énergie du début qui nous permettait d'être toujours dans l'action, dans l'extrospection. On se refuse de moins en moins le confort d'une chambre dans une chaîne d'hôtellerie. On respire en pensant qu'on n'est plus si loin d'une nouvelle pause dans un aéroport. Une journée de déplacements, c'est une journée prostrée dans la passivité la plus parfaite. On n'a rien d'autre à faire que se laisser porter. Dispensé pour un temps de s'adapter à une autre culture, de se méfier, de chercher un contact. Et j'avais l'espoir d'y prendre des forces. D'ailleurs, je rêvais de plus en plus souvent la nuit de décors médiocres. Un passage dans une gare. Une soirée dans un motel. Un petit-déjeuner dans notre cuisine de la rue parc. Et je devais me battre ensuite contre la tristesse en apercevant par la fenêtre le paysage des tropiques.

Bien sûr, c'est une illusion. Dans ces lieux anonymes qui se ressemblent tous, on ne se sent pas chez soi. Ils ne ressourcent pas, car ils sont vides, inoccupés, inoccupables. On n'habite pas les aéroports, on attend tout en essayant de détromper l'impatience. Attendre. La perte de temps est légitimée par les procédures, enregistrer ses bagages, passer les douanes, attendre, attendre, attendre. Mais on est obsédé par le temps. Car on est sensé en gagner. Les aéroports et les chambres d'hôtel sont bien ces hors-lieux, entre-deux qui obéissent toujours

aux mêmes règles et ne demandent aucun effort d'adaptation. Adaptation à qui? On n'est pas là pour faire connaissance. On est en transit. En attente de. Souvent, le temps d'attente dans ces hors-lieux est un temps vide où il ne nous est pas possible de rien faire. On a beau emmener un bouquin, des copies à corriger, un texte à écrire, une conférence à préparer, on finira toujours par poser un regard vitreux sur un point invisible au loin, ou à s'ankyloser dans quelques Soduko et autres abêtissements du genre qu'on dit bon pour l'éveil alors qu'ils participent à la gamme des produits d'abrutissement. Surtout ne réfléchissez pas. C'est ce que semble envoyer comme message les librairies d'aéroports, le magazine de la compagnie aérienne, le programme cinématographique diffusé pendant le vol, la bouffe bas de gamme des plateaux repas. Consommez, gavez-vous de produits de consommation, mais ne restez pas là assis à ne rien faire, sait-on jamais qu'il vous en germe une pensée. Parfois, j'imagine le monde de demain comme une peuplade de passagers d'avion, passifs, boulimiques, vides. La société actuelle abonde d'une telle quantité de divertissements qu'on a bien du mal à s'y arracher pour maintenir l'effort de l'élaboration d'une pensée subjective. Et pourquoi le faire? On nous dit que tout est à disposition, tout est à proximité. On demande à Google une réponse clé en main à ses questions de vie. C'est qu'il faudrait réfléchir sans cela, creuser quelque chose de neuf dans le monceau de paroles que les médias nous distribuent en instantané. Et on ne supporte plus l'effort. On fait tout pour perdre le moins de temps possible. Mais on perd sa vie dans une passivité inégalée par le passé. Étendue à toutes les classes, la classe supérieure, la classe dirigeante et même la classe pensante qui se gave de données pour alimenter un recyclage intellectuel qu'elle appelle « pensée ».

Les non-lieux nous rassurent, parce qu'ils sont des parenthèses vides où l'on peut perdre notre temps en toute impunité. Ils nous rassurent car on ne les habite pas, on y erre en fantômes, spectres en pause et en attente, marionnettes débranchées. Chambre d'hôtel. Petites bulles immobiles enrobées de villes inconnues. Dans le tiroir de la table de nuit, on trouve la bible recouverte de publicités de restaurants, cuisine internationale. Le code des chambres et l'annuaire téléphonique. Une télévision sur une commode. Télécommande. Deux verres sous plastique retournés sur le bord du lavabo. Un seau de glace vide. Un savon à usage unique dans son emballage de papier. Un décor fiable. De la nourriture aseptisée. Neutre. Chère. Le

corps et l'esprit se vautrent dans un confort connu et reposant. On ne prend pas vraiment des forces, on s'avachit.

La nuit était tombée depuis longtemps quand on nous annonça enfin l'arrivée de l'avion. Nous étions une grosse quinzaine. Un groupe se rapprocha de la porte. Il parlait une langue à sonorité scandinave. Les femmes avaient des cheveux blonds et lisses qui tombaient sur leurs hanches. Jupes droites, longues, et chemise blanche. Pas de maquillage. Elles avaient formé un cercle d'où les rires fusaient. Mais ces rires-là étaient sages. Même dans cette agitation et ce léger débraillement, elles respiraient l'ordre et l'obéissance à quelque chose de plus grand qu'elles qui les rassurait. Du coup, elles n'avaient pas peur. Elles n'anticipaient pas. Après il faudrait... trouver de l'argent local, le bon bus, la bonne adresse, la bonne personne ... Elles ne se préoccupaient pas de ce qui était à l'extérieur de leur cercle.

« For all these things, true happiness is having wings ». C'est ce que Ben Harper chantait dans mes oreillettes quand l'avion décolla. Un homme de la quarantaine s'assit à mes côtés. Je grimaçai. La cabine à moitié pleine sentait déjà l'ail et la sueur avant que nous embarquions. L'homme ajouta une odeur d'huile de moteur, de travail poussiéreux.

Le mec me salua, Oscar. Mexicain. Après dix heures enveloppée dans la solitude assommante de ces espaces morts, il fallait dégripper ma sociabilité. L'avion démarra. Un grand noir habillé à la 2pac se signa. Mon voisin venait d'un chantier sur l'île Moustique, île privée dont les millionnaires peuvent acheter un morceau pour en devenir actionnaire. C'est un peu une île-entreprise. Oscar me le confirma, il avait travaillé pour *The Moustique Company*, qui possédait l'île et son unique hôtel, le Cotton House. Ses vingt suites luxueuses servaient de refuge temporaire aux célébrités et têtes couronnées qui n'y avaient pas leur propre maison de campagne.

Nous volions à basse altitude. En bas, il y avait la mer, toujours la même. Mais on n'y voyait plus rien. L'hôtesse passa dans les allées avec un plateau suspendu à son cou comme les ouvreuses des cinémas d'une époque que je n'ai pas connue. Jus de pomme, mangue, goyave. Dans l'autre main, je reçus une serviette en papier sur laquelle l'hôtesse déposa une pastilla grasse fourrée de morue sèche. L'avion tangua, la pastilla manqua de suivre, un trou

d'air, et le moteur qui n'en finissait pas de feindre la crampe, puis redémarré. On aurait dit qu'il donnait tout ce qu'il avait chaque fois qu'on traversait un nuage. J'aurais dû avoir peur, mais les virages brusques, les grincements de métal, les toux du moteur me donnaient la sensation de voler plus naturellement qu'à bord d'un de ces gros Boeings. Oscar rejoignait un nouveau chantier sur St-Vincent, au bout de l'archipel des Grenadines. Il me conseilla de faire la croisière pour Tobacco Cayes, groupe d'îles paradisiaques qu'on ne peut visiter qu'à bord d'un voilier commercial qui vous offre la musique, le matériel de plongée, les grillades sur la plage et le retour avant la tombée de la nuit pour une centaine de dollars. J'imaginai quelques couples d'Allemands de la cinquantaine, dont la moitié ne parlerait pas anglais, et l'autre oublierait de me traduire les discussions après les premières bières. Oh c'est beau, c'est beau, que je ferais. Le voilier qui s'approcherait de l'île. Le sable fin. Des coraux et des bancs de poisson qu'on aimerait prendre en photo pour faire semblant d'avoir un échange avec un autre regard que le sien. Des Allemands bedonnants de plus en plus éméchés. Au retour, tout le monde irait de son superlatif. C'est superbe, incroyable. La mer est tellement bleue. Magnifique. Personne ne parlerait de ses origines sociales sur ce bateau. De son travail. On ne voudrait surtout pas briser d'une mauvaise parole l'illusion d'opulence.

Les aéroports étaient devenus minuscules. L'avion de Grenade nous avait débarqué en quelques minutes tant le trafic était réduit. À St-Vincent, j'eus l'impression d'arriver dans une de ces gares routières mexicaines pour les bus économiques. J'avais attendu dans un café d'imitation française, attirée par l'envie d'un expresso pisseux qui me coûta une fortune. Les heures restées à siroter ce café sans saveur, avec des blancs autour de moi, j'avais oublié le voyage. J'allais passer la porte, m'étais-je dit. Il y aurait des rues larges, un salon de thé, une terrasse remplie d'étudiants paresseux branchés sur Facebook, une crêperie, un parc où je pourrais aller lire mon roman à l'horizontale. À force de se déplacer, on est parfois pris de vertige, dans une chambre d'hôtel impersonnelle, ça nous frappe, on ne se rappelle plus où on a dormi la nuit d'avant ni dans quel pays on est. On doit aller rechercher dans sa mémoire des indices singuliers, une voix, un regard, un panneau, pour que ça revienne, je suis dans les Antilles, je suis à St-Vincent, je suis à St-George, capitale de St-Vincent, où j'attends l'heure de mon avion, je suis dans une chambre d'hôtel de St-George.

Au-dessus des deux uniques comptoirs d'enregistrement, une employée écrivait au stylo sur un tableau blanc les vols de la journée. Je lui donnais mon sac, payais les taxes, et entrais dans une petite salle. Trois rangées de chaises en plastique rouge, face à la piste, où venait d'atterrir un minuscule avion. Quelques hommes en sortirent immédiatement. Une caisse avec des chiens. Des tonnes de cartons. Quand on débarquait, on récupérait son sac rapidement, mais on passait une bonne heure à attendre que les douaniers aient éventré toutes les caisses de Coke, boîtes de conserve et autres raretés que les locaux ramenaient sur l'île. Au-dessus des portes, une télé crachait le journal. Dans mon dos, un duty free d'un mètre de large proposait tous les rhums des Antilles. Un panneau, contre le mur, nous remerciait de notre visite.

Nous décollâmes en début d'après-midi. Dans les îles, le décollage requérait une technique particulière. Les moteurs poussés à leur maximum avant même de faire avancer la machine. Car au bout d'une piste courte, il n'y avait pas de rallonge possible, c'était la mer. Vingt minutes plus tard, j'attrapai mon sac parmi la dizaine de valises entassées aux pieds de l'avion, passai les douanes de Ste-Lucie. Découvris un aéroport encore plus surprenant, si tant est que l'on prenne la peine de franchir le portail d'accueil et la barrière de taxis. Derrière une minuscule route terrestre, d'où de futurs passagers arrivaient à pied, sac sur le dos, la mer était là, avec une plage, et des lolos qui vous proposaient l'assiette locale, riz-bananes-poisson, et un jus de goyave frais à l'ombre des parasols. C'était mieux qu'une salle d'attente climatisée.

C'était la fin des îles et des aéroports minuscules. Dans l'avion redevenu gros qui nous emmena ensuite en Martinique, on nous demanda de tous nous assoir à l'arrière pour équilibrer le poids et éviter que l'avion ne pique du nez au moment de l'atterrissage. L'aéroport de Fort-de-France offrait sur deux étages des boutiques de souvenir, de rhum, un self, une maison de la presse. Je pouvais redevenir une passagère consommatrice. Je m'approchais de Cuba et j'avais hâte de retrouver une ville, une vraie, avec des petits cafés, des musées, des restaurants.

Ce n'est pas vrai, les aéroports ne se ressemblent pas tous, et pendant que je tape ces quelques mots, je me demande pourquoi je n'ai pas pris de photos de l'aéroport de La

Havane. Pas de kiosques à journaux, pas de presse internationale, de magazines de mode, de déco, de voiture, de mots croisés. Des livres sur le Che. Des voyageurs qui jettent leur mégot par terre parce que fumer n'est pas encore interdit. Un duty free qui ne vend que du rhum, du café et des cigares. Quelques chocolats. Du lait cubain. Des jus de fruit. Des pommes. Ça me rappela les aéroports de mes petites îles. Pas de surcharge. Ni de répétitions avec des magasins identiques qui se suivent sur une longue allée qui nous mène paître jusqu'à notre salle d'embarquement. J'avais hâte de rentrer à la maison. Et puis soudainement, dans la salle d'embarquement, je reconnus le visage de celui que j'avais croisé pendant des années dans le bus, le dos de celui qui faisait depuis toujours la queue devant moi au supermarché, une discussion que j'avais entendue mille fois dans les cafés. J'entendais des plaintes sur les pauvres Cubains, la vétusté de l'hôtel, la qualité du bronzage. Et j'embarquais pour Toronto. C'étaient mes premières retrouvailles avec ma culture après trois mois de dérive. Dans mon jean déchiré, tellement sale qu'il aurait pu tenir debout sans que je sois à l'intérieur, la tête pleine de ce vide que j'avais trouvé à Cuba, ce que je vis d'abord, des quantités de bouffe qu'on avait déguisées sous des emballages divers pour nous faire croire à l'illusion d'un choix. Puis, des stands remplis de multiprises, d'oreillers de voyage, de réveils, qui finissent par s'imposer indispensables. Des chocolats — Twix, Bounty, Snickers, Mars, M&M's, Oréo, Maltesers, Cémoi, Kinder, Toblerone, Smarties, Rolo —, des chewings gum — menthe, fraise, anis, bi-gouts, chlorophylle, Hollywood, Freedent, Frisk, Treedent, Clorets, Airwaves, Stimorol, Malabar — débordaient des étagères qui entouraient les caisses. Et surtout, au mur, une répétition de communications identiques et totalement inutiles racolait ses clients. En feuilletant un magazine de mode, je fus prise de nausée devant cette débauche de pages que l'on faisait passer pour de l'information. Ils se déployaient sur cinq étagères, pour rien, du comment s'habiller cet hiver, du quelle crème à 100 \$ acheter, du Brad Pitt et Angelina Jolie. Du rien sur lequel reposait tout un système de production et de consommation dont les capacités étaient employées en quasi-totalité pour continuer à produire le même rien. Du rien qui gaspillait des feuilles, de l'encre, de l'argent, du temps, des heures de production que les ouvriers auraient pu consacrer ailleurs, des heures de consommation que les passagers auraient pu employer autrement. C'était la première fois que je voyais l'excès tel qu'il était. Pour ce qu'il était. Ce n'était pas les caddies remplis dans les mégamarchés de banlieue le

samedi, ce n'était pas Ikéa ou Mc Do. C'était nous, chacun de nos gestes, la seconde de réflexion qui précédait la main qui saisissait le paquet de chips, la lecture des news sur cinq sites différents chaque jour, les quatre jeans qui nous semblaient insuffisants, l'impression de monotonie malgré la diversité, l'excès qui nous entourait. Les premières semaines de mon retour, ça allait devenir une obsession. Cette monotonie de la surcharge.

Beaucoup cherchent l'adrénaline dans le voyage. L'exploit et le shoot qui s'ensuit. Je ne suis pas comme ça. Et la petite fierté que je pourrais bien ressentir envers quelque exploit personnels se ratatine devant le récit d'aventure des grands voyageurs. Ce que j'ai désiré dans ce voyage était davantage de l'ordre du nettoyage, d'un retour à l'essentiel. Il me fallait chercher du côté du silence, de la pause, de la stagnation. L'immobilité dans le voyage, ce n'est qu'un paradoxe apparent. Au lieu de courir après les activités, je faisais assez de silence et de vide en moi pour que les choses auxquelles je ne laisse habituellement pas assez de place se sentent libres de venir me rendre visite. Il n'y a pas besoin d'entasser, pas besoin de courir. Suffit de fuir les lieux fonctionnels dans lesquels nous, Occidentaux, avons appris à perdre notre temps, décriper les doigts de notre ordinateur, fermer les onglets ouverts, sur les actualités, les mails, les statuts Facebook, une recherche en cours, pages rafraichies en continu pour ne jamais rien perdre. Ouvrir la fenêtre et respirer.

À l'aéroport de Montréal, avril 2009, après trois mois dans les îles à la fin desquels j'eus l'illusion fugace de cerner mieux que jamais auparavant l'essence de ce que j'attendais de la vie, ma première pensée : l'envie d'une cigarette alors que j'avais arrêté de fumer depuis cinq ans. Je tâtai mes poches, interrogeai mon sac à dos. Mes petits Cohibas avaient fait le voyage avec moi. Pendant que les autres passagers attendaient leur valise, je sortis sur le trottoir, le trottoir de l'aéroport de Montréal. Dans des aéroports, on se retrouvait, se séparait, on apprenait la mort d'un père, on entamait un voyage d'amour, on prenait des décisions irrévocables. Il y avait de la fébrilité et de l'excitation. Mais je m'y sentais toujours égarée comme les deux personnages de *Lost in Translation* dans leur hôtel japonais. En allumant mon cigarillos, j'aurais aimé croire que le bonheur allait enfin me submerger. Que j'allais réussir à aborder la vie autrement. Que le quotidien n'allait pas me rendre paresseuse. Que le

prochain voyage serait différent. Il se ferait à deux, ça j'en étais sûre. Et il serait patient. Parce que j'avais changé. Des années d'habitude et de confort. Crac. L'image rêvée de mon voyage, crac, mon idée des îles, et l'idéal de moi. Mais le froid m'attrapa la gorge et me rappela l'ennui, la répétition. Je me demandai si tout ce qui m'avait manqué n'allait pas peser une plume face au poids de la routine. C'était un sentiment de panique, plus du tout de cette impatience des retrouvailles. J'allumai mon cigarillo. Ce voyage avait occupé les trois derniers mois de ma vie. Le mettre derrière. Et maintenant? Je fumais, je fumais. Le ciel était gris. Et plus personne ne me regardait. Je n'existais plus, après avoir été trop visible. C'était la fin d'un voyage. Montréal avait été une maison chaleureuse à laquelle penser quand le voyage était trop dur. Mais où était la grande paix intérieure, d'être passée à travers ces petits ouragans quotidiens? Seule. Après l'excès, ce qui me fit mal, ce fut le silence. Le silence dans cette immense ville. Personne ne parlait fort. Aucun chauffeur de taxi ne se bousculait pour offrir sa course. Non, on faisait sagement la queue derrière une barrière. Personne ne criait de joie. Ne dépassait la norme silencieuse. Toute cette obéissance était bien sale.

### Une autre citation

Telles sont donc les raisons fondamentales, capitales, philosophiques qui m'ont incité à construire mon ouvrage sur la base de parties séparées, — en concevant l'œuvre comme une particule de l'œuvre et en traitant l'homme comme une fusion de parties du corps et de parties de l'âme — et tandis que l'humanité tout entière m'apparaît comme un mélange de parties. Or si quelqu'un m'objectait que cette conception partielle qui est la mienne n'est pas véritablement une conception mais une facétie, une plaisanterie, une raillerie et un leurre, et qu'au lieu de me soumettre aux sévères règles et canons de l'Art j'essaie de m'en moquer au moyen de bouffonneries, gaudrioles et autres grimaces irresponsables, je lui répondrais que oui, que c'est exact, que tel est bien mon propos. Et, mon Dieu — je n'ai pas honte d'en faire l'aveu —, j'ai autant envie d'échapper à votre Art qu'à vous-mêmes. Messieurs! Et c'est parce que je ne veux pas vous supporter, vous tous avec votre Art, vos conceptions, vos attitudes esthétiques et tous vos cénacles.

Gombrowicz Witold, *Ferdydurke*, cité dans Cortázar, Julio, *Marelle*, cité dans Genovar, Émile, *Essai sur l'art de la provocation*, Paris, L'Harmattan, p. 83.

**DEUXIEME PARTIE**

**VERS DES ESPACES D'INCONFORT**

## AVERTISSEMENT

On pourrait commencer par cet exorde : cet essai comporte des scènes qui peuvent heurter la sensibilité du lecteur universitaire. Et le ton, déjà, subjectif et amusé, serait donné. Par essai, il ne faut pas entendre un ouvrage superficiel ou léger. On peut le voir davantage comme l'expression d'une subjectivité qui se commet dans la réflexion qu'elle mène. Une subjectivité qui ne propose pas de réponse définitive, mais qui chemine dans un espace littéraire contemporain qu'elle a volontairement élagué pour mieux s'y ménager une place. Si le ton est parfois radical ou un brin provocateur, je suis bien consciente des partis pris, voire de l'entêtement, dans lesquels je me suis installée pour l'écrire. Surtout, je ne me place à aucun moment au-dessus ou en dehors du panorama que je dresse.

Cet essai a été écrit, non pas depuis la posture du théoricien, mais depuis celle de la figure d'écrivaine que je me suis construite pendant le temps de rédaction de ce mémoire. En ce sens, il a été pensé comme la partie d'un tout, qui se compose d'un récit de voyage, de nouvelles, et d'un essai. Le récit de voyage et les nouvelles proposent une esthétique et une vision, que l'essai vient éclairer à partir de lectures, de réflexions, d'engagement et de ma propre fiction.

## INTRODUCTION

Ce qui distingue la visite du voyage, c'est un principe d'économie. La visite s'attache à recollecter les traits nécessaires et suffisants à caractériser l'objet de menace, de souci ou de curiosité. Le voyage s'expose au risque de ne pas revenir, ou de revenir en ayant perdu les repères de l'identité et de l'altérité. Bien sûr, les frontières ne sont pas étanches : la visite saint-simoniennes décrite dans les *Courts voyages au pays du peuple* se transforme pour certains en voyage sans retour.

Jacques Rancière, *Et tant pis pour les gens fatigués*<sup>1</sup>

Raconter malgré tout. Malgré la banalité des gestes et des itinéraires. Malgré l'abondance de voyageurs qui ne découvrent plus rien, mais répètent, recommencent, croient reconnaître l'exotisme derrière une mosquée reconverte en lieu de visite touristique. Ils peuvent toujours inverser l'ordre des villes dans leur itinéraire, s'imposer des contraintes matérielles, compliquer les déplacements par d'innombrables manœuvres, ils ne font que modifier les couches superficielles d'un mouvement que d'autres auront fait avant eux, feront encore et encore à leur suite sur un territoire de plus en plus lissé par ces piétinements intempestifs. On m'objectera que tous ces déplacements ne peuvent que favoriser des rencontres, pourquoi pas, une plus grande diversité, de l'ouverture inévitablement, et certes oui, qu'on pourra toujours faire confiance au pouvoir transgressif des petits bricolages quotidiens que les individus construisent avec la culture uniformisée pour que se créent sans-cesse des îlots de diversité. Du syncrétisme au quotidien. Pourtant, le paysage actuel n'encourage pas l'opiniâtreté dans l'optimisme naïf qui a accompagné la création du « World Wide Web » en 1989 et l'apparition de nouveaux moyens de communication censés émanciper les masses et

---

<sup>1</sup> Jacques Rancière. « Identifications du peuple », entretien avec Diane Arnaud et Stéphane Bou. In *Et tant pis pour les gens fatigués*. Paris : éditions Amsterdam, 2009, p. 358.

construire un merveilleux village global, multiculturel. Désormais, on fête la diversité sur les rayons des supermarchés, dans les vitrines des magasins ; on insiste sur l'importance de la liberté, sur la possibilité du choix, sur le nombre de supports médiatiques dont on jouit. Mais, sur notre planète « Mc Do », la diversité est bien plus souvent un lieu commun, véhiculé par un appel à la tolérance qui camoufle, au mieux, notre désintérêt pour l'autre, au pire, notre haine. Le résultat aboutissant au rejet des différences. Depuis que le libéralisme n'est plus contenu par le conflit qui l'opposait au communisme soviétique, il a toute la place pour épandre ses valeurs, lisser le monde autour d'un idéal individualiste de liberté, autour d'un mode de vie qui s'appuie sur le confort matériel, la possession et la consommation, autour de modes de production qui permettent cet excès. Au fur et à mesure que les distances se resserrent, les différences s'étiolent, et la figure de l'explorateur perd de sa crédibilité pour devenir un accessoire dans la panoplie de l'acteur-voyageur du tout-inclus. Les agences de voyage vendent des rencontres encadrées avec les « dernières tribus primitives », qui acceptent de revêtir leur costume et leurs mœurs traditionnels le temps de la visite de l'étranger. Des *reality show* proposent d'essayer de vivre la « vraie vie » des papous ou des aborigènes. Le voyageur est en mal de territoires inconnus, à défricher. Et déjà, on relit avec nostalgie les récits de voyage d'un Nicolas Bouvier, dont les plus vieux écrits ne datent pourtant que d'une cinquantaine d'années, mais qui parlent d'un temps révolu, où l'autre était encore à débusquer au coin d'une rue dans un village turc, où voyager signifiait encore aller à la rencontre de l'exotisme, de « tout ce qui est en dehors de l'ensemble de nos faits de conscience, actuels, quotidiens, tout ce qui n'est pas notre 'Tonalité mentale' quotidienne<sup>2</sup>. »

Si le voyageur est en voie de disparition, le touriste, lui, se déploie et, dans son expansion, produit de plus en plus de témoignages de son expérience. Mails collectifs, blogs, conférences, livres à comptes d'auteur produits avec des logiciels simplifiés, la banalisation du voyage s'accompagne d'une démocratisation des supports de production et de diffusion de la parole qui permet à chacun de partager ses souvenirs. L'espace se remplit de récits toujours plus nombreux d'une expérience toujours plus banale. Car les discours, comme les déplacements, se cantonnent sur un chemin déjà balisé, restent dans les frontières sécurisées

---

<sup>2</sup> Victor Segalen. *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*. Paris : Fata morgana, 1978, p. 20.

du connu. Peut-être parce qu'il y a désormais trop de paroles pour pouvoir encore se frayer un chemin inédit. Peut-être aussi parce qu'il faut faire vite, et qu'à trop vouloir faire vite, on perd le recul nécessaire pour produire autre chose que ce qui existe déjà. Et parce qu'il faudrait alors fournir un effort pour s'extraire d'un confort matériel et intellectuel qui nous nourrit assez pour nous retenir. Ou alors, parce que le culte de l'urgence nous a habitués à côtoyer une masse toujours plus grande de productions bâclées, à moitié pensées, à moitié terminées, en transition, auxquelles on aurait bien tort de ne pas collaborer. Produire sa part de paroles approximatives, mal dégrossies, exige moins d'implications, moins d'efforts, et engendre des bénéfices considérables. Un écrivain aura plus de chances de recevoir des subventions s'il recycle tous ses mauvais textes dans des revues au lieu d'avoir la pudeur de les conserver dans ses tiroirs. Un chercheur, de trouver un poste de professeur s'il surcharge l'espace langagier d'une ou deux idées, recyclées, et déployées sous une forme différente dans des colloques, des revues, des ouvrages collectifs et des essais. Il faut être un imbécile pour refuser de répéter les mêmes mots au cœur du tohu-bohu des paroles identiques. De toute façon, personne ne les écoute.

Parler malgré tout? Avant d'écrire ce projet, il y a eu un long silence. Dubitatif. Inquiet. Et même au cœur de l'écriture, on a été rattrapé par ce silence. Il a fallu jeter, se dire que parler n'était plus possible. Se dire qu'être authentique, c'était cesser, c'était se taire, peut-être, oui, laisser le peu de place qu'il reste à des paroles qui ont le souffle de vraiment tout ravager. À des Céline, des Duras, des Cortázar, des Cioran. À des Dostoïevski, des Balzac, des Blanchot, des Foucault. Il y en a à la pelle. La décence serait de les laisser faire. Voire de parler en leur nom. Pourtant, on continue d'écrire. Après avoir jeté, on s'y remet. On se convainc de l'authenticité de sa démarche, on se laisse griser par les lignes qui s'amoncellent. Par les phrases qui sonnent juste. On jette encore. Et on y croit encore. On se laisse encore séduire par le tas de pages dactylographiées qui s'épaissit. Oubliant qu'il ne s'agit pas de réussir à écrire, mais bien d'avoir quelque chose à écrire. Quelque chose de neuf et de vrai. Quelque chose d'utile. Car, avant d'écrire, se pose aussi la question du sens du geste. On écrit et on se sent impliqué dans le monde. Il n'y a pas de lien de causalité ni de conséquence entre ces deux propositions. On est confortablement assis et on écrit. On écrit contre l'embourgeoisement, l'indifférence, la surconsommation, la bêtise, la routine ; on éprouve la

routine, l'indifférence, la bovinisation du quotidien, les rythmes effrénés de la production capitaliste. On achète et on essaie de transmettre une énergie révolutionnaire avec des mots. On écrit malgré tout. Mais l'élan sans arrêt étouffé, des phrases d'asthmatique, à cause du doute. D'un questionnement. Sur la collaboration avec le pouvoir de la parole qu'on émet. À cause des compromis qu'on fait malgré nous sur l'effort, à cause de chaque phrase qui sonne trop bien pour ne pas frayer avec des zones de confort et d'habitude. Alors on rature à nouveau, et à nouveau, il n'y a plus rien à sauver, plus un mot. Foucault a posé la question ainsi :

Maintenant que la bourgeoisie, la société capitaliste ont totalement dépossédé l'écriture de ses actions, le fait d'écrire ne sert-il pas seulement à renforcer le système répressif de la bourgeoisie? Ne faut-il pas cesser d'écrire? Quand je dis tout cela, je vous prie de ne pas croire que je plaisante. C'est quelqu'un qui continue à écrire qui vous parle<sup>3</sup>.

Ce mémoire ne prétend pas répondre à une telle question. Mais il est tout entier animé de cette tension entre le vide et le plein, l'envie d'écrire et la vanité du geste. Cette tension, je n'ai cessé de la penser à travers le concept grec de *parrêsia* auquel Michel Foucault a consacré le dernier séminaire qu'il a donné au Collège de France avant de mourir<sup>4</sup>.

La *parrêsia*, traduite par le « dire-vrai », est une notion araignée ayant désigné tour à tour selon les périodes historiques une qualité humaine, un savoir-faire et un devoir politique, parfois bénéfique, parfois dangereuse pour la cité. Pour mieux la comprendre, le philosophe français développe, dans son cours de 1984, une généalogie du terme et en détaille les différentes modalités — dire-vrai philosophique avec Socrate, dire-vrai politique, dire-vrai religieux. Valorisée dans le monde antique comme un privilège accordé à tous les citoyens de la cité, elle a perdu ses valeurs positives pour être associée, avec le christianisme, à une indiscretion ou une confiance arrogante et condamnable.

Bien évidemment, le dire-vrai n'a rien à voir avec la recherche de la vérité. Dans ses écrits, Foucault s'est toujours attelé à démasquer les liens qu'entretenaient avec le pouvoir les

---

<sup>3</sup> Michel Foucault. « Folie, littérature et société ». In *Dits et Ecrits, t.1*, Paris, Gallimard, p. 983.

<sup>4</sup> Michel Foucault. *Le courage de la vérité, Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au collège de France 1984*. Paris, Gallimard/Seuil, 2009.

savoirs qui se posaient comme discours de vérité. Le dire-vrai ne s'oppose pas au faux, mais à la flatterie, à la parole séductrice, au politiquement correct et au lieu commun. Il ne s'agit donc pas ici de débusquer LA vérité, mais d'aller à la rencontre d'une parole franche. Foucault parle d'une parole courageuse professée dans le souci de l'autre, malgré le risque qu'elle comporte, de par sa nature vraie, de briser la communication si l'interlocuteur n'est pas prêt à entendre cette vérité<sup>5</sup>. On voit bien que cette notion se distingue des disciplines qui n'oblitérent que les discours conformes à des normes extérieures, ainsi que du discours omniprésent du moi, l'enflure de la parole égotique, la petite musique médiocre tournoyant autour de sa vérité nombriliste. Le dire-vrai est un exercice critique des savoirs. Pour le philosophe français, et bien-sûr, il faut comprendre cette distinction comme purement sociologique et non ontologique, on doit ainsi faire la distinction entre le dire-vrai du professeur, du technicien, qui est tenu de transmettre le savoir qu'il possède, mais sans aucune forme de risque, et celui du parrésiasite qui prend le risque de l'hostilité, voire de la rupture de la communication. Le premier tente d'établir un savoir commun, le second a le courage de le briser<sup>6</sup>.

De quelle manière, une parole peut-elle être parrésiasite? Foucault propose la figure du cynique comme un modèle du parrésiasite dans ce qu'il a de plus brutal. Le cynique ne fait aucun compromis dans sa recherche du parler-vrai. Il s'en prend à l'ensemble des mœurs et des valeurs de la société. Et cette posture jusqu'au-boutiste ne peut l'amener qu'à vivre une vie *radicalement* autre. Le penseur français a beaucoup insisté sur l'effort de dépouillement du cynique, un dépouillement qui n'est pas seulement du « détachement intellectuel<sup>7</sup> » mais un refus généralisé de se lier à tous les éléments dont on croit normalement dépendre. La pauvreté cynique est donc une pauvreté réelle, matérielle, qui ne recule pas devant la mendicité, la saleté, l'humiliation. Le cynique sera marginalisé, insulté, méprisé, justement parce que sa parole, mais aussi lui tout entier, rappellent la différence qu'il est nécessaire d'endosser pour cesser de tricher. C'est en ce sens que la vie du cynique n'est parrésiasite qu'au prix d'une vie totalement autre. C'est dans sa « vie-autre », minimaliste et crasseuse,

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 12-13.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 238.

en rupture radicale avec toutes les autres formes habituelles d'existence, qu'il dénonce le concert des mensonges auquel tout le monde collabore :

Je vis de façon autre, et par l'altérité même de ma vie, je vous montre que ce que vous cherchez est ailleurs que là où vous le cherchez, que la route que vous prenez est une route autre par rapport à celle que vous devriez prendre [Autrement dit, que ce n'est pas moi l'autre, celui qu'il faudrait marginaliser, mais vous]. Et la vraie vie — à la fois forme d'existence, manifestation de soi, plastique de la vérité, mais aussi entreprise de démonstration, conviction, persuasion à travers le discours — a pour fonction de montrer que, tout en étant autre, ce sont les autres qui sont dans l'altérité, dans l'erreur, là où il ne faut pas<sup>8</sup>.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'instauration de la vérité ne peut avoir lieu dans le confort de l'identique. Elle a besoin d'un autre pour créer une distance à partir de laquelle on pourra se reconnaître, soi, comme celui qui se trompe. C'est d'ailleurs sur cette ultime phrase que Foucault clôturera son séminaire : « la vérité, ce n'est jamais le même ; il ne peut y avoir de vérité que dans la forme de l'autre monde et de la vie autre<sup>9</sup> ».

Aujourd'hui, le cynique aurait bien de la peine à convaincre de la valeur de sa vie-vraie. Son pouvoir de conviction bute sur un espace où l'autre est nié dans l'indifférence. Sans parler du fait que la *parrêsia*, pour avoir un impact, doit pouvoir être entendue et appréciée. Or, avec la démocratie, la *parrêsia* a perdu de sa force. De privilège, elle est devenue « une latitude [accordée] à chacun de dire ce qu'est son opinion, ce qui est conforme à sa volonté particulière, ce qui lui permet de satisfaire ses intérêts et ses passions [...]. La latitude pour chacun et pour tous, de dire n'importe quoi, c'est-à-dire ce qui lui plait<sup>10</sup>. » Dans cette latitude, tout se brouille, les discours vrais et faux, bons et mauvais, utiles et néfastes, redondants et nouveaux. Et, dans cet espace, celui qui pratique la *parrêsia* dans son sens antique risque fort, non seulement de ne pas se faire entendre dans ce tohu-bohu de paroles multiples, mais aussi d'être rejeté en faveur des paroles banales, qui ne fatiguent personne, ou flatteuses, de celles du démagogue et du séducteur. Dès lors, comment parler vrai? Foucault pense que l'art est le dernier lieu de transgression des normes ordinaires, d'irruption de l'en-

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 288.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 35-36.

dessous, de ce qui n'a pas droit dans une culture<sup>11</sup>.

J'ai pris la parole mais je n'ai pas de réponses à proposer. Juste une tension qui a guidé et censuré dans le même temps toute la démarche d'écriture de mon récit. Je n'ai pas suivi une règle structurale, grammaticale, des normes imposées par un genre. La preuve, s'il en faut une, dans le choix d'écrire un récit de voyage mi-réaliste, mi-fictif, chargé de paroles multiples, alors même que le récit de voyage est habituellement un exercice qui avance vers l'essentiel, qui élague, afin, comme le dit Bouvier, de conserver intacte la démarche de nettoyage entamée lors du voyage<sup>12</sup>. Je n'ai pas suivi de règles, seulement une loi morale, presque indicible dès qu'on essaie d'en poser les critères : celle de la nécessité de parler-vrai ou de me taire. Bien-sûr, il y a aussi les partis-pris et travers d'un écrivain qui travaille à partir de la famille de textes qu'il s'est constitué. Il y a une propension naturelle à l'éclatement, et l'espoir que cela face du sens pour un lecteur. À part cela, une morale : la quête de la zone d'inconfort. Se battre avec ses limites, contourner les consensus, reconnaître la paresse et les normes. Aller du côté de la rupture. S'en vouloir pour chaque échec commis. Se dire, pour chaque échec, cette parole est une parole de trop.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>12</sup> « On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels ». Nicolas Bouvier. *Routes et Déroutes*. Genève: Metropolis, 1992, p. 166.

## **52 fois la mer. LA PLUS GRANDE RONDE**

Texte et photo: Gil Thériault

*16 octobre 2008*

*www.canoe.ca*

### **Fouler le sol de 52 îles en 52 semaines, c'est le défi que le journaliste et photographe Gil Thériault vient de relever. [...]**

Beaucoup de gens me demandent comment je me sens après avoir relevé ce défi de visiter 52 îles en 52 semaines autour du globe. La vérité, c'est que, professionnellement, le voyage se poursuit. Dans les prochains mois, je travaillerai sur au moins deux bouquins en lien avec ce voyage : un livre de recettes et un autre à propos de l'environnement. Ça me permettra sans doute de garder un pied vagabond et d'éviter la petite dépression post-expérience trop intense.

Avec une bonne carte de crédit, n'importe qui peut faire le tour du monde en un an. L'essentiel du défi était de jumeler le rythme hebdomadaire des déplacements avec la production d'un texte intéressant et d'une banque de photos intéressante. La durée faisait également partie du défi, bien sûr. En une semaine, il me fallait faire la recherche sur les textes et le dossier environnemental, résumer le tout en quatre pages, faire les photos, les sélectionner, les retravailler, me connecter à internet et envoyer tout ça à Montréal, rencontrer un chef, faire les photos du plat, prendre la recette, planifier la prochaine destination, trouver un lieu d'hébergement et le transport adéquat, et tout et tout. Tout ça avec un budget plus que réduit.

Accomplir ces tâches en sept jours requiert une bonne dose d'adrénaline. Répéter ce sprint 52 fois consécutives sans défaillir, ça ressemblait à une danse acrobatique où l'adaptabilité et la débrouillardise battaient la mesure puisque la langue, les coutumes, l'air, l'eau, la température, la nourriture, la monnaie, bref, presque tout changeait constamment de forme et de contenu. Au cours de ce voyage, j'ai mangé, dormi et travaillé dans à peu près toutes les conditions imaginables tout en gardant le cap sur mes objectifs. Pari tenu, mission accomplie. [...]

Au départ, je l'avoue, mon intérêt pour l'environnement était teinté d'opportunisme. Le sujet est tendance et se vend bien. Mais, au fil du voyage, il m'a imposé sa propre loi. [...]

## CHAPITRE I

### DES MOTS DE TROP

#### **Le capharnaüm de la surmodernité**

Je ne révolutionne rien à définir notre société occidentale par l'excès. Surabondance dans nos assiettes, nos magasins, nos usines, nos écrans plasma ; surmobilité ; suractivité ; notre époque est caractérisée par un « trop » qu'encouragent les progrès technologiques dans le secteur des communications. Cette saturation touche tous les domaines de nos vies. Au niveau géographique, les espaces vides disparaissent en faveur d'espaces fonctionnels. On peut même parler d'espaces « polyfonctionnels<sup>13</sup> », chacun étant chargé de manière à ce qu'il puisse assumer plusieurs rôles en même temps. On peut penser aux gares qui ne sont plus uniquement des espaces de transit pour mener les consommateurs vers les magasins, elles sont elles-mêmes devenues des espaces marchands, où le passant peut trouver des vêtements, des fleurs, un livre, mais aussi manger, aller à sa banque, et même se faire soigner dans un centre médical. Le temps, lui aussi, est compressé. Chaque temporalité vide est remplie d'occupations fonctionnelles de manière, c'est l'impression qu'on en a, à ne plus perdre de temps. Ainsi, dans les transports en commun, on prend de l'avance sur sa journée en pianotant sur le clavier des cellulaires et portables, on prélève sur ses pauses pour accomplir les tâches domestiques, on achète des tentes qui se montent en une minute pour mieux profiter de son week-end de camping, on fabrique du riz qui cuit plus vite. Bref, toutes les activités fonctionnelles, contraignantes ou exigeantes doivent être condensées dans le temps

---

<sup>13</sup> Gilles Lipovetsky. *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*. Paris : Gallimard. 2006, p. 119.

pour nous permettre de mieux profiter des loisirs. Ce penchant a non seulement un coup social, chaque minute que nous gagnons étant facturée sur la liste des heures que les travailleurs des pays du Sud consacrent à améliorer notre niveau de vie, mais cela nous immerge dans une saturation de tâches de laquelle nous ne pouvons plus nous extraire pour y réfléchir. Chaque place libérée par la compression de nos gestes dans des espaces-temps de plus en plus réduits ne crée pas du temps vide, mais la possibilité de courir après de nouveaux désirs. Ce qui fait dire à Nicole Aubert :

[Lorsque l'homme contemporain] n'est pas pressé par ses besoins il l'est du moins par ses désirs ; car parmi tous les biens qui l'environnent, il n'en voit aucun qui soit entièrement hors de sa portée. Il fait donc toutes choses à la hâte, se contente d'à peu près et ne s'arrête jamais qu'un moment pour considérer chacun de ses actes. Sa curiosité est tout à la fois insatiable et satisfaite à peu de frais ; car il tient à savoir vite beaucoup, plutôt qu'à bien savoir. Il n'a guère le temps et il perd bientôt le temps d'approfondir<sup>14</sup>.

Si bien qu'il est moins pertinent de parler de « postmodernité » pour désigner notre époque que d'« hypermodernité », comme le propose le philosophe Gilles Lipovetsky : « Loin qu'il y ait décès de la modernité, on assiste à son parachèvement, se concrétisant dans le libéralisme mondialisé, la commercialisation quasi générale des modes de vies, l'exploitation [...] de la raison instrumentale, une individualisation galopante<sup>15</sup>. » L'hypermodernité touche tous les aspects de la vie sociale, économique, médiatique, artistique et politique. Même la vie individuelle n'y échappe pas, le citoyen étant transformé en « hyperconsommateur » pris dans le bonheur paradoxal de la possession qui nourrit sans apaiser sa quête de bien-être. Toutes ces transformations influencent notre rapport au monde. C'est ce qu'explique l'ethnologue français Marc Augé dans son essai *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*<sup>16</sup>. Lui aussi préfère au concept de postmodernité,

---

<sup>14</sup> Nicole Aubert. *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*. Paris : Flammarion, 2003, p. 248.

<sup>15</sup> Gilles Lipovetsky. *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*. *Op. cit.*, p. 73.

<sup>16</sup> Marc Augé. *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil, 1992.

auquel il reproche d'être une définition de notre époque par la négative, celui de « surmodernité » qui rend compte de la modalité essentielle de notre époque : l'excès. En effet, alors que les postmodernes expliquent la perte de sens que subit l'Occident par l'absence de grands récits et d'idéologies, Marc Augé pense au contraire qu'elle résulte d'un trop plein de discours<sup>17</sup>. L'anthropologue l'explique en répertoriant dans nos sociétés trois figures majeures de cette surabondance : la surabondance événementielle, qui se manifeste par une accélération de l'histoire due à la surinformation médiatique et à la rapidité des échanges dans le système-monde, la surabondance des individualités, chaque Occidental demandant à être perçu comme un « monde » à part ; et la surabondance spatiale, sur laquelle repose le concept du non-lieu<sup>18</sup>, ces lieux de transit, anonymes et fonctionnels, aéroports, autoroutes, centres commerciaux, mais aussi trottoirs ou Internet, qui deviennent des lieux de circulation incessante, et qui transforment les occupants en usagers isolés.

Il y a trop de bruits. Tout comme les espaces géographiques et temporels sont remplis à craquer, l'espace de communication est saturé. Tout le monde parle et personne ne s'écoute. L'instantanéité des réseaux a créé une fausse situation d'urgence, sans arrêt réactualisée. Au travail, on vit plus que jamais baigné dans l'anxiété du temps perdu, le retard jamais rattrapé dans les communications, le stress du dernier moment, rejoué chaque jour. L'e-mail multiplie les échanges d'informations incomplètes et nous habitue à présenter sans arrêt des résultats, à très court terme, pour faire patienter nos interlocuteurs acclimatés à l'information en flux tendu<sup>19</sup>. Ce mode d'échange provoque des changements profonds dans notre manière de réfléchir, les choix que nous faisons étant orientés par une logique à très court terme et l'obligation d'avoir des résultats. On pense bien évidemment au domaine de la recherche qui fonctionne à l'envers, le chercheur étant désormais sommé de présenter ses conclusions avant même d'avoir commencé sa recherche. Mais cette dynamique touche toutes les sphères de notre vie. Dans le domaine privé, on baigne aussi dans un espace d'information permanente et immédiate. De nouvelles voix s'ajoutent sans cesse au bruit existant pour que l'individu

---

<sup>17</sup> « La difficulté de penser le temps tient à la surabondance événementielle du monde contemporain, non à l'effondrement d'une idée de progrès depuis longtemps mal en point. » *Ibid.*, p. 43.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>19</sup> Voir l'analyse sur la société de l'urgence: Nicole Aubert. *Op. cit.*

soit toujours certain de pouvoir trouver un prétexte lui permettant de s'échapper de lui-même : en quelques décennies, la télévision est passée de trois chaînes qui fonctionnaient à temps partiel à un flux constant et multiple de programmes, sans parler d'Internet, de la radio, du téléphone portable, et des téléchargements qui permettent de faire disparaître toute trace de temps mort ou de silence.

Les informations plus fréquentes entraînent des réactions plus fréquentes, enfièvements quotidiens devant l'écran de sa télévision, exclamations indignées — c'est honteux, inadmissible —, toujours plus volatiles et superficielles, remplacées le lendemain par une nouvelle indignation qui ignorera tout des précédentes, comme si notre mémoire perdait sa capacité de stockage à long terme au fur et à mesure que le bruit se densifiait. Pour Baudrillard, ce qui est caractéristique de la société de consommation, c'est « l'absence de 'réflexion', de perspective sur elle-même [...]. Il n'y a plus que de la vitrine où l'individu ne se réfléchit plus lui-même, mais s'absorbe dans la contemplation des objets/signes multipliés<sup>20</sup> ». Mais la vérité est qu'on ne sait plus vraiment si l'individu est hypnotisé ou hypermobile. S'il est frappé d'inanité sous le poids de l'information ou s'il zappe d'un programme à un autre, d'une personne à une autre, d'un espace à un autre pour fuir sa peur du vide.

Les médias écrits et toutes les formes de communications consacrées, incluant l'art, ne sont pas sans souffrir de cette dictature de l'immédiateté. Les délais de collecte, de mise en forme et de diffusion de l'information sont de plus en plus comprimés<sup>21</sup>. Pour économiser son temps et son argent, l'activité médiatique se tourne vers le divertissement, réservant l'information à l'élite. Les œuvres, quant à elles, ont une durée de vie de plus en plus courte, la compétition exigeant une recherche perpétuelle de nouveauté et une rotation accélérée des stocks. Les artistes doivent prendre en compte la logique marchande qui accompagne l'excès. S'ils veulent percer le marché, ils doivent privilégier les gains à court terme. Les rythmes du capitalisme les encouragent à produire des œuvres faciles d'accès, d'un point de vue moral et conceptuel. Peu osent encore le pari du parler-vrai. Pour Lipovetsky, il n'y a pas si longtemps, les artistes et les hommes de lettres ambitionnaient de créer des œuvres

---

<sup>20</sup> Jean Baudrillard. *La société de consommation*. Paris : Denoël, 1970, p. 294.

<sup>21</sup> Voir Pascal Josèphe. *La société immédiate*. Paris : Calmann-Lévy, 2008, p. 84.

immortelles. Aujourd'hui, il importe d'être « connu, d'apparaître dans les médias, vendre en grand nombre des produits à durée limitée. La culture classique se donnait pour but d'élever l'homme, les industries culturelles s'attachent à les détruire<sup>22</sup> ».

Dans cet espace saturé de bruits, l'individu est sans arrêt stimulé, et sans arrêt se multiplient ses besoins. L'hyperconsommation devient son passe-temps. Il recherche l'ivresse constante, les émotions fortes, les expériences spectaculaires, pour ne pas cesser de ressentir. « Il veut se noyer dans un espace-temps fun, théâtralisé, dépourvu de tout risque et de tout inconfort. Il s'agit d'accéder à [...] un état d'euphorie ludique dont le commencement et la fin, comme au cinéma, sont parfaitement limités<sup>23</sup>. » Autrement dit, il fuit l'inconfort, l'ennui, la solitude dans l'opulence et la sécurité. Lipovetsky va même plus loin. Pour lui, une des caractéristiques de la société contemporaine occidentale ne serait plus la recherche d'hédonisme mais la prédominance du confort. Érigé comme idéal de vie, le confort pousse les individus à passer de la recherche du plaisir à l'évitement de la souffrance. « C'est le désir d'éviter la gêne et la frustration provoquée par l'interruption d'une habitude qui le motive beaucoup plus qu'une demande de satisfaction supplémentaire<sup>24</sup> ». Tout effort physique ou intellectuel devient alors synonyme de brimade.

### **L'impasse du rhizome**

Dans leur ouvrage *Empire*, Antonio Negri et Michael Hardt utilisent le terme d'« Empire<sup>25</sup> » pour désigner la nouvelle configuration mondiale qui émerge durant le XX<sup>e</sup> siècle avec, entre autres facteurs, la débâcle des souverainetés nationales : une logique de domination prend la forme d'un dispositif décentré et déterritorialisé, capable de gérer des identités diverses, hybrides et flexibles. Il ne s'agit plus d'un pouvoir national, mais

---

<sup>22</sup> Gilles Lipovetsky. *Op. cit.*, p. 402.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>25</sup> Michael Hard et Antonio Negri. *Empire*. Boston: Harvard University Press, 2000.

supranational ou même global. Si l'ancien impérialisme était basé sur un système hiérarchique dualiste, « l'Empire » chez Hart et Negri s'organise à partir de structures semblables au réseau internet et, plus précisément, à l'idée du « rhizome » décrit par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Les deux philosophes avaient repris l'image botanique de la racine à formes multiples, qui se développe avec une facilité extrême dans toutes les directions, pour illustrer les phénomènes sociaux mobiles et dépourvus de centre organisateur : « Le rhizome ne se laisse ramener ni à l'Un ni au multiple [...]. Il n'est pas fait d'unités, mais de dimensions, ou plutôt de directions mouvantes. Il n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde. Il constitue des multiplicités<sup>26</sup> ».

Hardt et Négrî sont loin d'avoir été les seuls à exploiter la métaphore du rhizome. Elle correspond de manière consensuelle au passage d'une organisation hiérarchique et verticale en un agencement horizontal de surfaces connectées entre elles. Ce changement de paradigme coïncide avec la perte de confiance en la connaissance et le progrès qu'a connu le 20<sup>e</sup> siècle. Comme l'explique très bien l'écrivain Edouard Glissant, la « relation d'incertitude d'Heisenberg », Heisenberg étant le physicien allemand créateur de la mécanique quantique, révèle qu'il existe une limite à la connaissance et ouvre la porte au doute dans le domaine des sciences, qui aboutit à la théorie du chaos. Le système chaotique est un système complexe, multiple, régi par une variété trop grande de facteurs pour être prévisible. C'est donc parallèlement à cette prise en compte du hasard dans les sciences que l'on renonce à la « prétention d'aller en profondeur et [que l']on commence à dire qu'il faut décrire ce qui est dans l'étendue<sup>27</sup> ». Cette nouvelle forme de connaissance est appelée « rhizomique », pour faire écho à la forme décentrée et multiple de la pensée qu'elle sous-tend, à l'image de l'agencement du savoir sur Internet. Au raisonnement de type hégélien qui cherchait à élucider les paradoxes dans une synthèse s'est substituée une organisation de la pensée reliée par des points nodaux qui s'ajoutent les uns aux autres sans hiérarchie, ni début, ni fin. Aussi intéressante que puisse être cette nouvelle organisation du savoir, elle pose des problèmes majeurs pour l'écrivain à la recherche d'une parole vraie. S'il choisit d'imiter cette forme

---

<sup>26</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, tome 2 : *Mille plateaux*, Ed. de Minuit, 1980, p. 31.

<sup>27</sup> Edouard Glissant. *Introduction à une poétique du Divers*. *Op. cit.*, p. 36.

rhizomique, il risque de s'enliser dans une multiplicité productrice de bruits plus que de pensées. Sans compter, et j'analyserai plus en profondeur cette idée dans la dernière partie de mon essai, que le paradigme devenu lieu commun du rhizome promeut une vision naïve et fautive de la diversité, dans laquelle entrer en contact avec l'autre serait facile, naturel. Or, le rapport à l'autre, dans l'écriture comme dans la vie, coûte.

Avec Internet, on l'a dit, la création est devenue accessible. Et ce qu'on appelle le web 2.0 est venu amplifier ce phénomène en permettant à tout individu de produire et d'échanger du discours. D'un côté, cette démocratisation de la parole permet aux citoyens d'être plus libres, plus critiques, plus ouverts. Avec Internet, ils s'approprient une parole, une manière de transmettre de l'information, des canaux de diffusion. Les écrivains y gagnent aussi en s'affranchissant des exigences de l'institution et du marché. De l'autre côté, les communications sont de plus en plus futiles, et ne servent bien souvent qu'à s'entendre parler, vérifier notre existence et le lien qui nous relie aux autres. La plupart des témoignages déposés sur le net ont les piètres qualités scripturales des journaux intimes d'adolescents, ou pire, de successions d'anecdotes, souvent voulues drôles, à travers lesquelles les internautes tentent d'oublier l'insignifiance de leur petit moi. Les œuvres dont on parle sont le plus souvent les œuvres-produits, d'une réception facile, et dont le concept a réussi à séduire les lecteurs-consommateurs. Ainsi en est-il de *Compagnon de voyage*, le premier livre à avoir été écrit à partir d'un téléphone portable pendant les voyages quotidiens<sup>28</sup>. De même, l'engouement pour le « commentaire » d'internaute, dans sa forme la plus éthérée avec Facebook, mais bien souvent tout aussi frivole sur les sites des grands médias ou sur les blogs, montre la médiocrité de ce dialogue entre spécialistes et non-spécialistes qui a été facilité par les nouvelles technologies. J'ai intégré dans mon récit de voyage quelques unes de ces prises de parole spontanées et impatientes pour en montrer le caractère dérisoire. Comme le dit Lipovetsky, « aucune époque n'a sans doute autant exprimé par des mots, analysé, mis en débat les méandres des sentiments<sup>29</sup> ».

Guy Debord, avec l'Internationale situationniste, pensait pouvoir désaliéner les masses

---

<sup>28</sup> Pascal Josèphe. *La société immédiate. Op. cit.*, p. 117.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 35.

par une révolution artistique de la vie quotidienne. L'épanouissement de l'individu devait passer par la fin de la société du spectacle, apparue avec la société de consommation dans les années 1930 sous la forme du capitalisme d'État dans les dictatures soviétiques (le spectaculaire « concentré ») et sous celle de la médiatisation de tous les rapports sociaux dans les sociétés libérales<sup>30</sup> (le spectaculaire « diffus »). Pour en finir avec la société de classes et le spectacle, les situationnistes voulaient détruire la scission que l'on imposait aux masses entre l'activité de production et l'épanouissement personnel. Pour cela, ils croyaient que l'art intégral, étendu à toutes les sphères de la vie quotidienne, permettrait aux citoyens de redevenir artisans de leur propre vie. La démocratisation des outils de création s'est malheureusement faite sans destruction du spectacle. Bien au contraire. Elle a été absorbée et participe à l'industrie du divertissement. Le spectacle irradie désormais toute la réalité. Publiés une vingtaine d'années après sa première tentative de théorisation de son concept, les *Commentaires sur la société du spectacle* de Debord soulignent la constitution récente d'une troisième forme de pouvoir : le « spectaculaire intégré », absorption des formes « concentrée » et « diffuse<sup>31</sup> ». S'étendant mondialement et dans toutes les sphères sociales, le « spectaculaire intégré » combat toute forme de rébellion, non par la répression, mais par son intégration dans le spectaculaire. Ainsi en est-il de « l'art pour tous » qui trouve aujourd'hui son expression « spectaculaire » dans les ateliers de scrapbooking, de photographie numérique ou de danse-méditation.

Quant à l'autonomie que le lecteur aurait acquise sur Internet, à la grande liberté que lui offriraient les hyperliens en lui permettant de glisser d'un texte à l'autre au rythme d'associations d'idées et non plus selon la logique imposée d'un auteur, il me semble que l'on confond ici deux choses différentes, que sont la multiplicité des possibilités de lecture et l'autonomie du lecteur. Pour qu'il y ait autonomie, il faudrait qu'il y ait un choix conscient de la part de l'internaute. Si activité il y a de la part de celui-ci, elle est plus proche de l'activité des programmes informatiques génératifs qui combinent des fragments de manière aléatoire, que de celle d'un lecteur investi dans une démarche de réflexion. À titre d'illustration, on

---

<sup>30</sup> Laurent Chollet. *Les situationnistes. L'utopie incarnée*. Paris : Gallimard, 2004, p. 19.

<sup>31</sup> Guy Debord. *Commentaires sur la société du spectacle*. Paris : Gallimard, 1992, p. 21

peut citer l'œuvre de Gregory Chattonsky, *Ceux qui vont mourir*<sup>32</sup>, dans laquelle un logiciel puise en temps réel et par association d'idées des informations provenant de *Experience Project*, *Flickr* et *Youtube*. Dans cette œuvre, c'est le hasard qui travaille et crée du sens à partir de rapprochements souvent incongrus. L'internaute agit selon moi un peu de la même façon. S'il ne se fait pas imposer un ordre de lecture, il ne choisit pas pour autant son histoire en cliquant sur les liens disséminés dans le texte. Il se laisse dériver et surprendre par le hasard et ressort de sa lecture groggy par la multitude de pages avalées, mais sans souvenir réel de ses lectures. Dans une analyse sur la littérature hypermédiatique, une chercheuse explique à ce sujet :

[Le lecteur] n'avance plus dans l'histoire, il 'saute' d'un fragment narratif à l'autre, il ne 'navigue' plus dans l'hypertexte, il 'butine', en oubliant le sens des phrases pour chercher la couleur des mots. 'Chapeaux', 'avenir incertain', 'devenir insecte', 'une autre histoire', 'où donc est le miel?'; tous ces mots-boutons cliqués au hasard d'un détour seront peut être les seuls souvenirs que le lecteur 'sauvegardera' de sa lecture<sup>33</sup>.

Ainsi, contrairement à ce qu'avancent les théories des nouveaux médias, l'internaute n'est pas totalement immergé dans l'œuvre, mais plutôt dans une attention flottante qui le coupe du monde réel sans lui permettre de s'engager complètement dans l'univers qui défile derrière son écran. Autrement dit, il est totalement désengagé, spectateur des deux mondes, virtuel et réel. Plusieurs l'ont vu — et le terme même d'« espace » Internet le confirme —, les œuvres numériques ne se lisent plus, elles se parcourent, comme une dérive dans une ville où les quelques objets glanés au hasard de la marche serviraient à constituer une mémoire éclatée et incomplète. D'ailleurs, l'écran convoque un nouveau mode de lecture qui serait plus proche de la façon dont on perçoit un tableau. On embrasse l'œuvre dans une vision globale, avant de s'intéresser à quelques détails qui nous auront accroché l'œil. On est loin de la façon dont on se laissait emporter dans l'univers des grands récits à la Dostoïevski ou à la Tolstoï. L'affluence d'informations et la forme rhizomique du cyberspace nous ont habitués à

---

<sup>32</sup> Gregory Chattonsky. *Ceux qui vont mourir/Those that will die*. Oeuvre disponible à l'adresse : <http://www.incident.net/works/mourir/>. [Consulté le 12/04/2010]

<sup>33</sup> Laetitia de Conninck. « Perdu dans la fiction hypertextuelle ». In *La ligne brisée. Figures du labyrinthe*. Samuel Archibald, Anne-Marie Parent et Bertrand Gervais (dir.) Département d'études littéraires. GREL, n° 13. UQAM. 1998, p. 105.

« surfer » sur les pages plutôt qu'à plonger dans un récit. En prime de cette dérive en surface, nous avons perdu notre capacité de concentration, notre patience, et un certain goût pour la lenteur.

Par ailleurs, le fantasme de connaissance absolue et d'ubiquité qui sous-tend Internet justifie un culte de la transparence et de l'urgence qui érige l'immédiateté comme valeur absolue et produit cet homme nouveau de l'idéologie communicationnelle, « un *Homo communicans* [...] sans secret, un être tout entier tourné vers le social qui n'existe qu'à travers l'information et l'échange, dans une société rendue transparente grâce aux 'nouvelles machines à communiquer'<sup>34</sup> ». Or, à trop vouloir tout connaître, nous tombons dans une accumulation d'anecdotes qui ne laissent plus ni le temps ni la place à leur analyse. Nous ressemblons de plus en plus à Funes, ce personnage d'une nouvelle de Borges<sup>35</sup> dont la mémoire spectaculaire l'empêche de vivre au présent et de dépasser une vision fragmentée. Les souvenirs qu'il produit surchargent son présent et empêchent toute création de relation entre les choses. Par exemple, il invente à l'infini de nouveaux mots pour pouvoir désigner seconde après seconde l'arbre perçu dans sa singularité. Cet objet, pour lui, ne peut plus s'appeler arbre à la seconde suivante puisqu'il est déjà et à jamais différent de celui qu'il a perçu à l'instant précédent. Sa mémoire phénoménale l'enferme donc dans une aporie d'accumulation de détails.

Ce conte rappelle que « la compréhension [du monde] ne naît pas de l'accumulation [de connaissances], mais d'une réflexion qui s'inscrit dans la durée et dans une progression, voir un engagement. Or, l'engagement implique une certaine fermeture puisqu'il faut se concentrer sur une chose et donc renouer avec d'autres<sup>36</sup> ». Avec Internet, nous ne prenons plus aucune distance avec les informations médiatisées. Nous sommes partout et nulle part, connectés de façon permanente à nos multiples fenêtres. Dans notre course effrénée après le temps, nous n'accordons paradoxalement plus le temps nécessaire à rien. C'est l'ère de l'événement minute, une avalanche informative très pratique pour que les gens se

---

<sup>34</sup> Jean Baudrillard. *Télémorphoses*. Paris : Sens et Tonka. 2001.

<sup>35</sup> Jorge Luis Borges. « Funes ou la mémoire ». In *Fictions*. Paris : Gallimard. 1976.

<sup>36</sup> Cédric Biagini, Guillaume Carnino, Celia Izoard, pièces et main d'œuvre. *La tyrannie technologique. Critique de la société numérique*. Paris : L'Échappée. 2007, p. 43.

transforment justement en logiciels générateurs de liens et ne puissent plus s'approprier le savoir diffusé. Au lieu de penser, nos cerveaux fonctionnent comme des « *router* » : de simples récepteurs de signaux reçus et redistribués sous une forme binaire sans aucune réflexion<sup>37</sup>. Pierre Sansot dit à peu près la même chose dans son apologie de la lenteur, en ajoutant le fait que cette profusion a transformé la culture en biens de consommation que nous cumulons sur nos disques durs dans l'espoir que leur accumulation forme une connaissance : mais le savoir, dit-il, « n'est pas l'accumulation d'un ensemble de biens dont nous disposons<sup>38</sup> ». La surinformation n'est malheureusement pas synonyme de multiplication des savoirs. Ceux qui s'expriment le font trop souvent pour avoir encore quelque chose à dire qui en vaille la peine, si tant est qu'ils l'ont eu un jour. Quant à ceux qui réceptionnent ces contenus disponibles à satiété, ils manquent souvent, et de temps, et de distance et des outils nécessaires pour les trier et les interpréter. La masse de discours disponibles exige en effet un apprentissage, dans le traitement des données et leur analyse. À trop répéter que la culture est désormais à notre porte, on finit par reprocher aux ignorants leur paresse. C'est une hypocrisie bien installée, que d'accuser les classes les plus pauvres de se vautrer dans le divertissement alors que le savoir est accessible à domicile. Mais on a déplacé l'étape de la sélection de l'information à l'intérieur des foyers sans donner les moyens à chacun de savoir faire le tri dans ce magma d'écritures inégales.

La question, évidemment, devient brûlante, question du sens de l'écriture, du comment écrire dans un contexte de surcharge et de futilités. D'un côté, il semble qu'il y ait l'option du trop, esthétiques baroques, livres-mosaïques, complexes, hybrides, qui imiteraient l'excès mais ne pourraient alors en extraire une pensée, enfermés qu'ils sont dans la même entropie que les individus dans la réalité. De nombreux artistes choisissent ainsi de représenter l'hypertrophie dans des esthétiques baroques et complexes. On peut penser au cinéma de David Lynch par exemple, avec son « opacité labyrinthique ». Ou au capharnaüm exubérant des films de Kusturica. Ce sont toutes des esthétiques qui rajoutent de l'excroissance à

---

<sup>37</sup> L'image convoquée est empruntée au professeur Simon Harel qui l'a formulée lors d'un séminaire sur la mobilité culturelle à l'UQAM.

<sup>38</sup> Pierre Sansot. *Du bon usage de la lenteur*. Paris : Payot et Rivages. 2000, p. 142.

l'excroissance, du décentrement au décentrement, au lieu d'élaguer pour y voir plus clair<sup>39</sup>. De la même façon en littérature, les romans métafictionnels, tels ceux des Américains William Gass, John Barth ou Mark Z. Danielewski, utilisent les impasses de l'hypermodernité comme outils de création. Leurs œuvres denses, multiformes, hybrides tentent de dresser le portrait d'une réalité devenue trop chargée et multiple pour être saisissable. L'écrivain, ne sachant plus rien, travaille davantage sur les apories du langage plutôt que sur ses possibilités<sup>40</sup>. À l'autre bout de cette démarche, celle d'un Cioran chercherait à résoudre dans ses aphorismes la tension entre le plein et le vide, entre la logorrhée vaniteuse des écrivains et leur méfiance envers les mots. Avec le cynisme badin qu'on lui connaît, il déclare :

L'écrivain, c'est sa fonction, dit toujours plus qu'il n'a à dire : il dilate sa pensée et la recouvre de mots. Seuls subsistent d'une œuvre deux ou trois *moments* : des éclairs dans du fatras. Vous dirais-je le fond de ma pensée? tout mot est un mot de trop. Il s'agit pourtant d'écrire : écrivons..., dupons-nous les uns les autres<sup>41</sup>.

Mais l'option du silence ne flirte-t-elle pas de trop prêt avec le désistement pour être une voie sérieusement envisageable?

---

<sup>39</sup> Voir à ce sujet Gilles Lipovetsky et Jean Serroy. *L'écran global. Culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, p. 87.

<sup>40</sup> Voir à ce sujet le mémoire de maîtrise de Jean Philippe Graviel. *Desseins et débris : pour une compréhension des enjeux de la métafiction*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en étude des arts, UQAM, 2009.

<sup>41</sup> Émile Cioran. *La tentation d'exister*. Paris: Gallimard, 1956, p. 20.

## **2 000 œufs de Pâques dérobés**

Mardi 6 avril 2010 - 15:52

*AFP*

Environ 2 000 œufs en chocolat, dissimulés dans l'herbe de l'hippodrome de Strasbourg en perspective d'une chasse aux œufs organisée lundi de Pâques pour quelque 300 enfants, ont été dérobés, a-t-on appris mardi auprès du directeur du site.

Les œufs avaient été disposés sur un parcours dans un coin de l'hippodrome où se tenait les traditionnelles courses de la réunion du Lundi de Pâques, a expliqué à l'AFP Pierre Marzolf, directeur de l'hippodrome de Strasbourg, basé à Hoerd (Bas-Rhin), à une quinzaine de km au nord de Strasbourg.

Pendant cette réunion, "nous organisons depuis une dizaine d'années une distribution d'œufs en chocolat. Cette année, pour la première fois, nous avons organisé une chasse aux œufs" pour les 300 enfants présents.

Baptisée "Paquodrome", cette chasse aux œufs ambitionnait de faire vivre aux enfants "un week-end Pâqu'omme les autres", selon le slogan de l'opération. Mais au moment de donner le coup d'envoi, surprise des organisateurs : les œufs s'étaient envolés. "On n'a pas trop fait attention, on ne s'attendait pas vraiment à ce que les œufs soient dérobés", se lamente M. Marzolf qui soupçonne "quelques parents disgracieux" de s'être "remplis les poches" sans vergogne.

"C'est dingue, il y avait beaucoup d'enfants qui étaient venus exprès pour ramasser les œufs" et qui se sont retrouvés chocolat, déplore-t-il, souhaitant, en plaisantant, aux auteurs du larcin "une bonne indigestion".

L'hippodrome, qui avait déboursé 1 500 euros pour les 2 000 œufs, ne portera pas plainte, a-t-il ajouté, indiquant que "l'année prochaine, on ne fera pas la même chose, on distribuera les œufs de la main à la main".

Outre le site de Hoerd, plus d'une vingtaine d'hippodromes ont proposé ce week-end des courses à l'œuf sur leurs pelouses, à l'occasion des fêtes de Pâques.

## CHAPITRE II

### PARLER MALGRÉ TOUT

La littérature n'a pas toujours eu une fonction parrésiasique. Foucault date ce passage du moment où les existences minuscules entrent dans l'espace littéraire. Avant cela, le discours littéraire se construisait autour de l'exploit : il fallait que la fable soit héroïque ou grandiose pour être dicible. Mais au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'essor de nouveaux savoirs basés sur l'individu (les sciences sociales) favorise l'émergence de relations nouvelles entre discours, vérité et quotidien. Des récits de vie écrits à la première personne voient le jour. Ce sont d'abord des outils d'analyse et de connaissance de l'homme, et surtout de « l'homme infâme » comme le surnomme Foucault<sup>42</sup>, autrement dit l'anormal à qui l'on demande de raconter sa folie, son meurtre, sa déviance face à une autorité (l'asile, la prison, etc.). Cette nouvelle forme de confession provoque petit à petit un « nouvel art du langage dont la tâche n'est plus de chanter l'improbable, mais de faire apparaître ce qui n'apparaît pas – ne peut pas ou ne doit pas apparaître : dire les derniers degrés, les plus ténus, du réel<sup>43</sup>. » C'est ainsi que l'on serait passé, dans le domaine littéraire, de contraintes formelles (de genre, de rythme, de temporalité, de structure) à une contrainte éthique, l'écriture n'ayant de valeur aujourd'hui que si elle débusque le secret le plus caché, le plus infâme. Mais cette nécessité de dire l'impossible est-elle tenable? Est-elle-même valable? Après tout, le lieu commun est un espace indispensable aux rapports humains et à l'avancée de la connaissance. Remettre continuellement en cause tous les lieux communs sur lesquels notre langage repose nous

---

<sup>42</sup> Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes ». In *Dits et écrits II 1976-1988*, Paris : Gallimard, 2001, p. 252.

<sup>43</sup> *Ibid.*

rendrait totalement dysfonctionnels. Chaque mot utilisé devrait être réassuré par d'autres mots tout aussi instables que les précédents, transformant tout discours en un labyrinthe infini. Nous ressemblerions alors à ces malades qui n'enregistrent plus la mémoire à court terme et doivent réactualiser, confirmer de façon répétitive les mêmes informations. Par ailleurs, dans *Introduction à une poétique du divers*, Edouard Glissant rappelle que la répétition n'est pas un drame, mais bien au contraire une forme de connaissance. Les lieux communs, explique-t-il, sont « des lieux où une pensée du monde rencontre une pensée du monde<sup>44</sup>. » En se rencontrant, elles se confirment. Glissant donne un exemple qui nous est déjà tous arrivés : celui d'être persuadé d'avoir eu une grande idée et de trouver la même le lendemain dans le journal ou dans un livre. Il ne faut pas voir ce genre d'expérience comme un échec de la pensée, mais plutôt comme la confirmation que notre intuition était bonne.

Il est vrai que les confluences de pensées sont inévitables et prouvent tout simplement que nous écrivons à partir d'un contexte commun. Le problème advient lorsque cette parole perroquet, ou parole router, n'est plus un but en soi, mais un moyen d'obtenir un gain autre. La plupart des institutions encouragent la diffusion dans l'espace public d'un amoncellement de mots qui n'a d'autre nécessité que celle d'obtenir une titularisation, un poste, une subvention. Cette exigence de surproduction intellectuelle, à laquelle il est quasiment impossible d'échapper, a des effets pervers. Outre le cynisme généralisé, elle concourt surtout à surcharger les bibliothèques de textes plagiés les uns sur les autres, inutiles, redondants. Parce que, comme disait Deleuze, à y regarder de plus près, il faut bien admettre que, des idées, finalement, nous en avons peu<sup>45</sup>. Or, parler vrai n'exige pas seulement de l'écrivain qu'il s'engage sur un chemin inconfortable qui refuse les paroles paresseuses et les pots pourris de mots parfumés. Il signe aussi un pacte de nécessité avec le lecteur. Il promet de se restreindre à l'essentiel. En fait, malgré l'envie de me laisser parfois glisser sur la pente du cynisme, je refuse encore de croire qu'il n'existe comme choix possible que de se taire ou de

---

<sup>44</sup> Edouard Glissant. *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard, 1996, p. 27.

<sup>45</sup> « Alors parce que d'une part tout le monde sait bien qu'avoir une idée, c'est un événement rare, ça arrive rarement, avoir une idée c'est une espèce de fête. Mais ce n'est pas courant. » Gilles Deleuze. *Qu'est-ce que l'acte de création?*, conférence prononcée dans le cadre des mardi de la fondation Femis, 17 mai 1987. Disponible sur le site *Les cours de Deleuze* à l'adresse <http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=134&groupe=Conf%E9rences&langue=1> (page consultée le 16 aout 2010).

participer aux babillages. Car cela reviendrait à admettre que la répétition est la seule communication possible. Or, il me semble que, malgré l'opulence de mots, malgré la diversité des discours, la labilité neptienne des citoyens, il existe encore des places silencieuses depuis lesquelles l'écrivain peut essayer de parler.

Ce que j'appelle « places silencieuses », ce sont ces espaces géographiques, esthétiques, politiques ou moraux dont on ne parle pas, surtout, qu'on ne pense pas, malgré le brouhaha et la multiplicité des discours existants. On peut penser aux lieux périphériques de nos sociétés fonctionnelles, les prisons, les maisons de retraite, les cimetières ou les asiles. Il me semble que c'est depuis ces places silencieuses que l'écrivain prend souvent la parole en insérant une parole singulière qui s'arrache au flot des idées convergentes. Mais les places silencieuses perdurent aussi au cœur même de la diversité. Par exemple, la multiplicité de paroles que véhicule Internet produit elle aussi des places silencieuses. Parce que la forme rhizomique, devenue un lieu commun pour représenter le monde global, a beau permettre de relier entre elles une multitude de paroles hétérogènes, elle laisse de côté l'élément le plus important de l'altérité : le choc de la rencontre. Elle lie, juxtapose, sans confronter.

Pour comprendre cette idée de place silencieuse, je propose de faire un détour par le non-lieu, place silencieuse théorisée par Marc Augé, que j'ai déjà rapidement présenté dans le premier chapitre en évoquant le concept de surmodernité dans lequel il s'inscrit. Les « non-lieux de la surmodernité » désignent ces nouveaux espaces de transit qui enferment paradoxalement les usagers dans des environnements homogènes. Pour l'auteur, la compréhension de l'espace est pervertie par cette « surabondance spatiale du présent », tout comme la compréhension de l'histoire l'est par un trop plein d'informations sur l'actualité. Elle transforme l'ancien « lieu anthropologique » identitaire, relationnel, et chargé d'une mémoire, en un « non-lieu » fonctionnel et anonyme<sup>46</sup>. « L'espace du non-lieu ne crée ni identité singulière, ni relation, mais solitude et similitude<sup>47</sup>. » Le non-lieu est donc le symbole d'une certaine forme de voyage actuel qui consiste davantage à aller de non-lieux en non-lieux, à rester dans un décor homogène, familier où l'on ne rencontre que des gens qui nous

---

<sup>46</sup> Marc Augé. *Op. cit.*, p. 36 et 69.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 37.

ressemblent. Lieux indépassables pour Jean-Luc Débry, les non-lieux « offrent au voyageur comme au sédentaire une chose close et bornée qui mime l'illusion du voyage<sup>48</sup>. » Comme il l'explique dans son analyse des non-lieux, plus le touriste se déplace et plus sa mobilité est une illusion :

Car, à part me raconter à longueur de temps devant mon miroir, en long en large et en travers, jusque dans les moindres détails, du plus trivial au plus insignifiant, que faire? Puisque lorsqu'on circule, l'on n'entretient pas de relation particulière avec *l'autre*, ni avec l'espace, le lien social se tarit avant, pendant et après. Seul le huis clos de l'égo subsiste comme lieu de l'existence. La fonction sociale y ayant complètement disparu au profit de la fonction économique<sup>49</sup>.

En effet, ces lieux ont beau nous donner l'impression d'être en contact avec le monde entier en un clic, Marc Augé rappelle bien que cette diversité à portée de bras est illusoire. Plutôt que de découvrir de nouveaux espaces et d'aller à la rencontre de l'autre, l'utilisateur de non-lieux se déplace dans un décor uniformisé et familier.

Par ailleurs, Marc Augé insiste aussi dans son essai sur une autre forme de barrière que camoufle l'illusion d'abondance : les contraintes imposées par un discours omniprésent qui médiatise tous les rapports qu'entretient l'utilisateur avec le non-lieu. L'anthropologue donne l'exemple des mots-images, telle l'évocation de destinations comme Tahiti ou Marrakech, qui convoquent instantanément la figure d'un paysage de rêve plaqué. On peut penser aussi aux normes de comportement affichées dans les gares et les aéroports, et justifiées par une voix anonyme qui rappelle à intervalle régulier que ceci est « pour votre sécurité ».

Ainsi sont mises en place les conditions de circulation dans des espaces où les individus sont censés n'interagir qu'avec des textes sans autres énonciateurs que des personnes 'morales' ou des institutions [...] dont la présence se devine vaguement [...] derrière les injonctions, les conseils, les commentaires, les 'messages' transmis par les innombrables 'supports' (panneaux, écrans, affiches) qui font partie intégrante du paysage contemporain<sup>50</sup>.

Le non-lieu n'est donc pas seulement un espace de transit homogène et anonyme. C'est aussi un espace normé par des règles de conduite. On a beau parler d'une plus grande marge de mobilité, la liberté de l'utilisateur se réduit souvent à se comporter comme une marchandise, en

---

<sup>48</sup> Jean-Luc Débry. « Non-lieux (communs) ». 17 février 2008. Disponible à l'adresse [http://homonispheres.info/article.php3?id\\_article=261](http://homonispheres.info/article.php3?id_article=261) [page consultée le 11/11/2009].

<sup>49</sup> *Ibid.*

acceptant les contraintes imposées par le lieu au nom du bon fonctionnement de l'organisation d'ensemble.

Sans nommer directement le non-lieu, Deleuze en évoque le lien qu'il entretient avec la société de contrôle dans une conférence prononcée en 1987<sup>51</sup>. Pour lui, l'acte de création est un « acte de résistance » contre le discours communicationnel, au sens où seul le premier est producteur d'une pensée. La communication, au contraire, vise la « transformation et la propagation d'une information. Or, une information, c'est quoi? C'est pas très compliqué, tout le monde le sait: une information c'est un ensemble de mots d'ordre. Quand on vous informe, on vous dit ce que vous êtes censés croire, en d'autres termes: informer c'est faire circuler un mot d'ordre<sup>52</sup>. » Comme le langage informatif fait circuler des « mots d'ordre », les non-lieux constituent également des espaces de contrôle qui maintiennent l'ordre sans plus avoir besoin d'assurer une discipline. Ainsi déclare-t-il : « Voyez en quoi un contrôle, ce n'est pas une discipline. Je dirai, par exemple, d'une autoroute, que là, vous n'enfermez pas les gens. Mais en faisant des autoroutes, vous multipliez des moyens de contrôle. Je ne dis pas que cela soit le but unique de l'autoroute, mais des gens peuvent tourner à l'infini et sans être du tout enfermés, tout en étant parfaitement contrôlés<sup>53</sup>. » Ce qu'il veut dire par là, c'est que les lieux de transit, tout comme le langage de la communication, ont un but clair et univoque. Ils servent à nous emmener d'un point A à un point B le plus rapidement possible. Du coup, ils forcent soit notre corps, soit notre pensée à suivre servilement le chemin qu'ils ont tracé.

En résumé, la profusion qui marque le monde contemporain s'accompagne d'une homogénéité garantie par une forme de contrôle plus subtile que la répression. Comme pour les non-lieux, malgré la multiplication des prises de parole et des supports de diffusion, les discours s'articulent souvent autour des mêmes lieux communs. Ils circulent à l'intérieur d'espaces de prise de parole contrôlés, tels les lieux de pouvoir, les médias, l'économie et les universités :

---

<sup>50</sup> Marc Augé. *Op.cit.*, p. 121.

<sup>51</sup> Gilles Deleuze, *Qu'est-ce que l'acte de création? Op. cit.*

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*

[La] « mise en spectacle » du monde [...] nous habitue insensiblement à n'avoir de rapport au monde et aux autres qu'à travers des images : celles de l'actualité et des médias, bien sûr, mais, de façon plus générale, toutes les images et tous les messages qui nous suggèrent comment vivre notre vie, traiter notre corps, consommer, être heureux, etc.<sup>54</sup>.

L'affaiblissement des figures de pouvoir traditionnel et des valeurs traditionnelles (Famille, Patrie, Travail) n'a donc pas éclipsé l'existence de normes sociales. « Les mécanismes de contrôle n'ont pas disparu, ils se sont adaptés en se faisant moins directs, en délaissant l'imposition au profit de la communication<sup>55</sup> ». Ces espaces blancs, bornés par des mesures insidieuses, je les ai appelés les « places silencieuses ». Les places silencieuses, ce sont les non-dits, les interdits camouflés sous le brouhaha ambiant qui nous fait croire à tort à l'existence d'une parole émancipée.

Dans *L'ordre du discours*, Foucault analyse le mécanisme à l'œuvre dans ces places silencieuses. Alors que l'excès de parole donne l'illusion de jouir d'une liberté d'expression sans limite, le philosophe rappelle que l'usage que l'on fait de la langue démontre notre obéissance à des normes intériorisées et extériorisées: « je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité<sup>56</sup> ». Foucault analyse en premier lieu des procédures externes de contrôle du discours. Ainsi en est-il de celles qui fonctionnent sur l'interdit (qu'il soit juridique ou moral) et sur les rejets (le philosophe cite l'exemple de la parole du fou ou du sorcier qui n'est pas prise en compte comme savoir dans nos sociétés). Il insiste ensuite sur la volonté de savoir et l'impact de cette volonté sur la littérature :

[...] renforcée et reconduite par toute une épaisseur de pratique comme la pédagogie, bien sûr, comme le système des livres, des bibliothèques, comme les sociétés savantes autrefois, les laboratoires aujourd'hui. Mais elle est reconduite aussi, plus profondément sans doute, par la manière dont le savoir est mis en œuvre

---

<sup>54</sup> Marc Augé. *Op. cit.*, p. 174.

<sup>55</sup> Sébastien Charles. «L'individu paradoxal. Introduction à la pensée de Gilles Lipovetsky ». In Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*. Paris : Grasset & Fasquelle. 2004, p. 24.

<sup>56</sup> Michel Foucault. *L'ordre du discours*. Paris: Gallimard. 1971, p. 10-11.

dans une société, dont il est valorisé, distribué, réparti, et en quelque sorte attribué. [...] Enfin, je crois que cette volonté de vérité ainsi appuyée sur un support et sur une distribution institutionnelle, tend à exercer sur les autres discours une sorte de pression et comme un pouvoir de contrainte. Je pense à la manière dont la littérature occidentale a dû chercher appui depuis des siècles sur le naturel, le vraisemblable, sur la sincérité, sur la science aussi – bref sur le discours vrai<sup>57</sup>.

À ces procédures d'exclusion externes s'ajoutent des procédures internes de contrôle du discours, comme le commentaire de texte — qui en clôt la réception —, la signature — sur laquelle le lecteur fixe son choix —, et le classement du discours dans une discipline — qui détermine la nature de sa réception. Enfin, Foucault propose un troisième groupe de procédures de contrôle : celles qui délimitent l'accès des discours. Car « aucune région du discours n'est ouverte à tous les vents. La transparence de la communication et de l'échange dont s'est targué le discours scientifique européen est un mythe<sup>58</sup> ».

Ainsi, toute forme de discours obéit à des systèmes complexes et pernicieux de contrôle que l'artiste ne doit pas ignorer. Dans nos sociétés excessives, la diversité des choix qui se présentent à nous nous fait bien souvent oublier l'existence de ces contraintes. Comme l'explique Annie-Hudon Laroche dans son mémoire de maîtrise consacré à l'esthétique relationnelle, « on ne nous dicte plus mais on nous propose maintenant des modes de vie, des conduites, des attitudes, etc. Difficile dès lors d'identifier précisément les sources normatives<sup>59</sup>. » Le politiquement correct, par exemple, est une place silencieuse majeure dans nos sociétés. Pour être de bons citoyens, il faut se soumettre à un certain nombre de positions morales. Tolérance, recyclage, ouverture d'esprit, goût pour le plein air, le voyage et empathie envers les « itinérants » — terme pratique pour faire oublier la pauvreté en mettant l'accent sur la mobilité — sont de mise pour être une compagnie politiquement acceptable. Le contrôlé agit sans violence apparente. C'est la menace du jugement, pire de l'exclusion du groupe, qui plane et véhicule les interdits. Les mots subissent la même sanction morale. Mais les idéologies licencieuses comme le racisme ou, dans notre société, la violence, sont-elles davantage véhiculées par les mots « nègre », « putain », « pédé », ou par l'absence de ces

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>59</sup> Annie Hudon Laroche. *L'art actuel québécois et la vie quotidienne. Trois études de cas: BGL, Jean-François Provost et Devora Neumark*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en étude des arts, UQAM, avril 2008, p. 14.

mots, comme en Amérique du nord où le langage, sans cesse pesé, lissé, contrôlé, cache un certain malaise? Dans mon mémoire, j'essaie de travailler avec ces interdits, d'attirer l'attention sur eux.

Parler. Mais plutôt que de participer à cette parole abondante, dont le brouhaha ressasse les mêmes idées dans les mêmes places, le rôle de l'écrivain est de sortir du cadre pour proposer une parole critique, en rupture avec les conventions, les normes et les lois. Inciter le lecteur à faire de même. Créer de la densité dans la parole quitte à ce qu'elle lui échappe, plutôt que de tenter de la baliser pour qu'elle ne dise pas autre chose que ce qui était prévu.

## Une leçon de relativisme

Jeudi 23 septembre 2010

Le Temps

*39 lecteurs ont répondu à ma question de la semaine dernière sur les assiettes sales qu'on débarrasse (ou pas) sans attendre que tout le monde ait fini. Voici une synthèse de cette petite consultation, aussi passionnante que contradictoire.*

Tout d'abord, un très grand merci aux 39 lecteurs qui ont répondu à ma question de la semaine dernière sur les assiettes sales qu'on débarrasse (ou pas) sans attendre que tout le monde ait fini. Vos lettres témoignent d'une gentillesse, d'un humour, d'une ouverture d'esprit et parfois d'une érudition qui donnent à la chroniqueuse un sentiment de fierté teinté d'un peu d'inquiétude: *Le Temps* a de sacrés lecteurs et il s'agit d'être à la hauteur! Alors j'ai pensé qu'il serait intéressant de tenter une synthèse de cette petite consultation, aussi passionnante que contradictoire.

Environ la moitié de mes correspondants confirme qu'en Autriche et en Allemagne, on vous arrache votre assiette la dernière bouchée avalée. Mais l'autre moitié a fait l'expérience exactement inverse, et une lectrice allemande me cite (et me traduit) le « Knigge » qui est, dit-elle, la bible du savoir-vivre germanique: « On attend jusqu'à ce que le dernier hôte ait fini de manger. Même si cela signifie que les assiettes des autres restent sur la table. Car ce serait encore moins gentil de mettre, par le bruit des assiettes et autre remue-ménage, sous pression celui qui déguste lentement. »

## CHAPITRE III

### LE VIDE ET LE PLEIN

Parler malgré tout. Malgré la défiance que nous inspirent les mots disponibles, frayant toujours avec le pouvoir, avec les habitudes, avec la paresse, malgré notre vigilance. Parler malgré les amoncellements de livres qui se relaient une place éphémère sur les étagères des librairies. Plusieurs penseurs ont vu dans la culture occidentale postmoderne (ou hypermoderne) un retour du baroque. Ainsi de Christine Buci-Glucksman pour qui le baroque est un symptôme du multiperspectivisme, de l'instabilité, de la multiplicité associés à notre époque. Elle rejoint le point de vue de ceux, écrivains et penseurs, qui définissent les temps contemporains par leur excès. Notre monde ne pouvant plus être saisi sous un éclairage unique, les artistes se devraient d'exprimer dans leurs œuvres « cette fameuse incohérence des idées, cette prolifération privée de centre, cette incohérence qui caractérise le temps présent et en constitue l'arithmétique particulière, qui fait sauter de cent possibilités à mille autres, à la recherche d'une unité toujours fuyante<sup>60</sup> ». Je m'oppose à cette vision. Et si j'ai beaucoup critiqué les écritures hybrides, tels certains romans métافictionnels ou la littérature hypermédiatique, c'est seulement lorsque leur forme éclatée prétendait reproduire l'éclatement du monde, sans même interroger le fondement de cette vision d'un monde décentré et dispersé. On ne cesse de répéter qu'un relativisme fort menace de mettre à mal les systèmes sur lesquels reposait l'Occident. Pourtant, ce que je vois se rapproche davantage d'une montée importante des discours intégristes, intolérants et homogénéisants, de la

---

<sup>60</sup> Elsemarie Bukdahl, « Le baroque, récurrence d'une inspiration ». In Christine Buci-Glucksman (dir.). *Puissance du baroque. Les forces, les formes, les rationalités*. Paris : Gallilée, 1996, p. 158.

persistance de places silencieuses, d'un penchant naturel pour l'immobilité, les paroles convenues, le confort de la pensée figée. Dès lors, même si cela peut paraître surprenant de prime abord, plutôt que de voir le baroque comme un symptôme de la postmodernité, il serait intéressant de l'appréhender au contraire comme l'émergence d'une voix critique dans le paysage normé, une voix parrésiasique qui, dans la continuité de Socrate, Pascal ou des cyniques, s'en prennent aux vérités figées. Car la destruction des lois et des normes n'est jamais faite une fois pour toute. Comme l'homme en vieillissant rouille sur ses principes et ses idées, la civilisation se cristallise sur quelques valeurs et a besoin de petits attentats linguistiques pour bouger. Le baroque lutte contre toute clôture de langage sur lui-même.

En fait, à opposer trop radicalement l'économie minimaliste d'un Cioran à l'enflure du baroque, on oublie que les deux postures se construisent à partir de la même aporie. Prenons l'exemple d'un auteur baroque tel l'écrivain cubain Severo Sarduy. Sarduy a créé une œuvre profondément originale, colorée. Dans ses romans, l'écriture se déploie à l'infini, les figures se superposent, les mots se gaspillent comme l'écrivain l'explique lui-même, jusqu'à perdre leur intelligibilité<sup>61</sup>. Dans son cas, cette esthétique ne repose pas sur un désir de mimésis de l'ordre chaotique postmoderne. Au contraire, le baroque, pour Sarduy, est une forme d'art qui interroge l'ordre établi par la mouvance, l'hybridité, l'inachèvement de ses formes. L'écrivain a donc recours au baroque, non pas pour peindre un monde désespérément instable, mais pour briser le confort du monde trop figé. Le langage artistique s'oppose alors au langage communicationnel:

[...] être baroque aujourd'hui signifie menacer, juger et parodier l'économie bourgeoise, basée sur une administration radine des biens; la menacer, juger, parodier en son centre même et son fondement: l'espace des signes, le langage, support symbolique de la société et garantie de son fonctionnement par la communication. Dilapider du langage en fonction uniquement du plaisir – et non, comme le veut l'usage domestique – en fonction de l'information – attentat à ce bon-sens moraliste et naturel<sup>62</sup>.

En cela, la position de Sarduy rappelle l'opposition que Deleuze formait entre l'énoncé artistique et l'énoncé informatif<sup>63</sup>. Le premier, de par l'obscurité, l'équivocité de sa langue,

---

<sup>61</sup> Severo Sarduy. *Barroco*. Paris : Seuil, 1975, p. 110-111.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>63</sup> Voir le chapitre II de ce mémoire à la page 157.

menace et subvertit, là où le langage fonctionnel et efficace de la communication veille à transmettre une information en la vidant au maximum de toute ambiguïté. Dans l'appel à la dépense gratuite et vaine de logorrhée que lance Sarduy, on reconnaît aussi le renversement bakhtinien de la logique capitaliste pour lequel toute « dépense » doit être payante. « Jeu, perte, gaspillage, jouissance : érotisme en tant qu'activité purement ludique, qui parodie la fonction de reproduction dans une transgression de l'utile et du dialogue naturel des corps<sup>64</sup>. »

Enfin, là où des écritures minimalistes résistent au lieu commun par une économie de mots, les écrivains baroques comme Sarduy invitent au gaspillage. Ce qui distingue les deux démarches, c'est le désir. Désir de jouer ou pas avec cette aporie. Pour Sarduy, le gaspillage est révolutionnaire, justement parce que la répétition obstinée du même échec à dire lutte contre la fonctionnalisation du langage. Il y a la même quête de dire vrai, mais le minimaliste s'arrête devant l'impossibilité là où le baroque le poursuit, vainement et dans la pleine conscience de son inaccessibilité. On pourrait dire que le baroque cherche à encercler l'indicible alors que le minimalisme saute une page. Mais surcharges et blancs émanent de cette même impossibilité d'atteindre l'objet, la place silencieuse, l'autre.

De la même façon, le fragmentaire — on l'oublie trop facilement aujourd'hui — n'a pas toujours eu la fonction de représenter un monde éclaté. D'Héraclite à René Char, en passant par Pascal, Simone Weil, Nietzsche, Bataille, la littérature fragmentaire a plutôt utilisé la disjonction comme moyen de maintenir une pensée en mouvement. En effet, contrairement au discours littéraire qui résout le paradoxe en une synthèse hégélienne, le fragmentaire est un arrangement, explique Blanchot, « qui ne compose pas, mais juxtapose, c'est-à-dire, laisse *en dehors*, les uns des autres les termes qui viennent en relation, respectant et préservant cette *extériorité* et cette distance comme le principe — toujours déjà déstabilisé — de toute signification<sup>65</sup> ». Le manque persiste, demande à être comblé, mais refuse une réponse puisqu'elle arrêterait alors le mouvement de la démarche. Blanchot rappelle que le sens étymologique du verbe « trouver » se rapproche du verbe « chercher » : « Trouver, c'est tourner, faire le tour, aller autour. Trouver un chant, c'est tourner le mouvement mélodique, le

<sup>64</sup> Severo Sarduy. *Op. cit.*, p. 111.

<sup>65</sup> Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*. Paris : Gallimard, 1969, p. 453.

faire tourner. Ici, nulle idée de but, encore moins d'arrêt. Trouver est presque exactement le même mot que chercher, lequel dit 'faire le tour de'<sup>66</sup> »

Dans le fragmentaire, l'écrivain maintient et juxtapose les absolus contraires, pour garder la pensée en mouvement. Il est impossible de nier aucune des propositions. Impossible d'en faire la moyenne. On ne peut que les faire se rencontrer. Le dire-vrai est alors dans la clarté simultanée du oui et du non mêlés, dans le paradoxe, et non dans l'ambiguïté. Au contraire de l'ambiguïté, le paradoxe « demande toujours la plus grande clarté dans la plus grande contrariété; les mots sont toujours extrêmement forts et ne sont compris qu'entendus dans toute leur force, entente qui pourtant ne s'impose que comme brisée<sup>67</sup> ».

On sait l'importance de l'écriture fragmentaire pour Barthes, qui traverse toute son œuvre, dans sa pratique d'écrivain comme dans celle de critique. Pour lui, le discontinu est le « statut fondamental de toute communication<sup>68</sup> ». Barthes nous emmène donc sur les voies que j'ai déjà tracées avec Blanchot, de l'opposition entre pensée fragmentaire et modèle de pensée dialectique. Le fragmentaire, pour lui, se dispense de raisonner, il surprend. Il forme un collage qui engendre ce que j'appelle un « étrangeté<sup>69</sup> » du réel :

L'écrivain n'est pas défini par l'emploi des outils spécialisés qui affichent la littérature (discours, poème, concept, rythme, trait d'esprit, métaphore, selon le catalogue péremptoire d'un de nos critiques), sauf si l'on tient la littérature pour un objet d'hygiène, mais par le pouvoir de surprendre au détour d'une forme, quelle qu'elle soit, une collusion particulière de l'homme et de la nature, c'est-à-dire un sens<sup>70</sup> [...].

Le fragmentaire n'est donc pas une forme plus immédiate, plus fidèle au réel. Il n'est pas la copie conforme d'un monde fragmenté et incohérent où seul l'absurde serait tangible. Comme toute parole, il est une médiation, une torsion de la langue, un artifice qui permet, par

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 35-36.

<sup>67</sup> Maurice Blanchot. *Op. cit.*, p. 152.

<sup>68</sup> Roland Barthes. « Littérature et discontinu ». In *Essais critiques*. Paris : Seuil, 1991, p. 185.

<sup>69</sup> Nicolas Bouvier parle aussi de l'expérience d'étrangeté du voyageur dans ses entretiens. « Lorsque le voyageur-arpenteur est parvenu à se débarrasser à la fois de l'attendrissement gobeur et de l'amertume rogneuse que suscite si souvent *l'étrangeté* et à conserver un lyrisme qui ne soit pas celui de l'exotisme mais celui de la vie, il pourra jalonner cette distance et peut-être, si le cœur est bon, la raccourcir un peu. » Nicolas Bouvier. *Routes et Déroutes*. *Op. cit.*, p. 80.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 181.

le choc que provoquent les rapprochements incongrus de fragments, d'exprimer quelque chose qui a été perdu dans les expressions conventionnelles et les lieux communs, parce que ces derniers ne surprennent plus.

Foucault disait que « la critique consiste à débusquer [la] pensée et à essayer de la changer : montrer que les choses ne sont pas si évidentes qu'on croit. [...] Faire la critique, c'est rendre difficiles les gestes trop faciles [...]. À partir du moment où on commence à ne plus pouvoir penser les choses comme on les pense, la transformation devient à la fois très urgente, très difficile et tout à fait possible<sup>71</sup> ». Il me semble qu'une pratique résume plus que nulle autre cette tentative d'instaurer une pensée critique dans la parole artistique par un effet de rupture. Il s'agit de la distanciation de Brecht. Le dramaturge a refusé de collaborer à un théâtre qui, selon lui, favorisait la passivité des individus dans leur vie sociale, en encourageant leur passivité en tant que spectateurs. Il a donc proposé d'ériger un théâtre de la rupture, où le public, à l'aide d'effets de distanciation (comme des changements d'énonciation, des répétitions de dialogues, un jeu d'acteur disjoint de son personnage, l'exposition des artifices et des outils techniques), n'est plus happé par l'histoire ni engourdi par l'émotion transmise. À cause des ruptures immiscées dans la mise en scène, le spectateur non seulement est forcé de sortir de sa transe hypnotique, mais aiguise aussi son sens critique en se confrontant à un monde « étrangéifié », insolite, donc questionnable<sup>72</sup>. Cette esthétique de la rupture n'est pas propre à Brecht. Joyce a utilisé ce même effet de distanciation dans *Ulysse*, le dadaïsme et le surréalisme l'ont fait de la façon la plus extrême<sup>73</sup>. L'écrivain argentin Julio Cortázar a mis en pratique cette idée d'étrangement dans un roman qui place le doute au-dessus de tout : *Marelle*<sup>74</sup>. Remise en cause de la forme romanesque et de nos valeurs, invitation à violer toutes les normes, *Marelle* réussit à proposer la rupture comme seul fil directeur. Composé de trois blocs de fragments disparates que l'auteur invite à lire de façon linéaire ou discontinue, le roman fait alterner les focalisations et les narrations, les

---

<sup>71</sup> Michel Foucault. *Dits et écrits I 1954-1975*. Paris : Gallimard, 2001, p. 180.

<sup>72</sup> Bertold Brecht. « L'art du comédien ». In *Écrits sur le théâtre*. Paris : Gallimard, Pléiade, 2000.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 843.

<sup>74</sup> Julio Cortázar. *Marelle*. Paris : Gallimard, 1966.

événements se répètent sur un axe temporel de plus en plus flou, l'enchaînement perd de sa logique et les réflexions philosophiques flirtent avec les blagues et les recettes de cuisine. Si bien que l'auteur a défini lui-même son œuvre comme un « livre-bricolage », créant du sens en rapprochant des blocs hétérogènes. Pour l'écrivain argentin, « il faut commencer par détruire les moules, les lieux communs, les préjugés intellectuels » par un travail de collage de fragments divers, refuser de recréer une fausse linéarité, et, ainsi, écrire le monde comme une énigme et non comme un portrait donné d'avances<sup>75</sup>.

En rapprochant des éléments différents, on crée un troisième texte, non écrit, mais que le lecteur investit de sa curiosité et de sa subjectivité. Tout comme dans le théâtre de Brecht, il s'agit d'une esthétique de rupture qui invite le lecteur à s'arrêter sur son quotidien, qui attire son attention sur des détails qu'il « étrangéfie » pour éveiller son sens critique. L'écrivain s'adresse donc à un lecteur actif. Pas au sens où l'entendent les pourfendeurs du lecteur actif dans les arts participatifs sur Internet, où l'engagement dont il fait preuve se résume bien souvent à « se prendre pour » le personnage principal d'une histoire « dont vous êtes le héros » dans une recherche voilée de bénéfice narcissique. Actif, dans le sens de critique, c'est-à-dire opposé à une forme de lecture qui soit uniquement tournée vers la consommation, la réception passive d'une esthétique. Une lecture vue comme une expérience, et non comme une évasion.

---

<sup>75</sup> Julio Cortázar. *Entretiens avec Omar Prego*. Paris : Gallimard, 1984, p. 136.

## Casques d'écoute

Samedi 28 août 2010

La Presse

### SENNHEISER PXC 310 BT

Des écouteurs assez petits qui se replient pour se ranger dans une pochette souple et peuvent fonctionner sans fil avec la plupart des lecteurs numériques (l'utilisation d'appareils Bluetooth étant souvent interdite à bord des avions, on peut aussi les brancher). Fidèles à la réputation de Sennheiser, ils offrent une qualité de son exemplaire. Le dispositif de réduction du bruit est efficace, mais moins que sur certains autres appareils (plus gros). Fonctionnent avec une pile au lithium que l'on peut recharger dans à peu près tous les pays (adaptateurs fournis). Prix de détails suggéré: 500\$

### SONY MDR-NC33

Petits écouteurs à insérer dans le canal auditif qui sont vendus avec une pochette de transport, des oreillettes de rechange et fonctionnent avec des piles AAA (non incluses). Très compacts, mais pas des plus confortables pour de longues utilisations. Sony prétend que ces écouteurs annulent 90 % des sons ambiants, mais à l'essai on constate que d'autres appareils sont plus efficaces à cet égard. Et la qualité du son est correcte. Prix de détails suggéré: 129\$

### SONY MDR-NC60

Des écouteurs beaucoup plus gros, qui entourent complètement l'oreille, ce qui réduit déjà une grande quantité du bruit ambiant. Vendus avec une pochette rigide, ils sont un peu gros, mais très confortables et très efficaces quant à la réduction de bruit. Les piles AAA (non incluses) fournissent une autonomie de 15 à 30 heures. Très bonne qualité de son. Prix de détails suggéré: 199\$

## CHAPITRE IV

### DES ESPACES D'INCONFORT

Mon récit de voyage n'est pas un exercice journalistique, il n'y a que peu de recherches factuelles. Quand il y en a, elles sont superficielles. N'importe quel bouquin de géographie ou d'histoire en dit plus que moi. Ce que j'ai essayé de rendre, c'est l'expérience d'une rupture. D'un point de vue sensitif. Corporel. À travers le collage de lieux, d'expériences, de formes différentes, j'ai voulu parler de ce qui ne se dit pas. La haine de l'autre, la peur de l'autre, son incompréhension ; les peurs honteuses, les petites chiures de l'existence que Cioran déplorait. Bien sûr, j'ai buté sur des places silencieuses. Elles sont tangibles et n'importe quel lecteur pourra s'y immiscer s'il veut comprendre la dureté de mon expérience. La présence de l'ellipse a cette finalité ; le lecteur ne doit pas croire en une exhaustivité. Il doit sentir dans le manque, dans le silence matérialisé, l'existence d'un trouble qui ne pouvait se dire que dans un troisième texte à déchiffrer, confrontation des blocs écrits.

J'aurai pu transformer mon voyage en expérience lumineuse, comme tous ceux qui condensent, au retour de leurs vacances, les moments forts de leur expérience<sup>76</sup>. N'est-ce pas ce qu'on attend d'eux? Quelques clichés montrant l'exotisme tel que l'industrie du tourisme a l'habitude de nous le présenter, agrémentés d'une pincée d'adrénaline? Il est rare qu'on s'intéresse à leur ennui, leur morosité, leur solitude. Rare qu'on accepte d'entendre parler d'altérité autrement qu'à travers cette curiosité superficielle qui débusque les différences sous des modes vestimentaires, des arts culinaires, des moyens de locomotion, des accents. Pour se

---

<sup>76</sup> Voir à ce sujet David Groulx. *Les horizons périphériques: récit de voyage au Maroc, suivi de L'écriture des horizons*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, UQAM, 2009, p. 125.

défendre de cette attaque, ils diront que le bonheur est toujours rétrospectif au voyage. D'abord l'ennui, la répétition, la déception, la fatigue, l'autre dans tout ce qu'il a de plus inaccessible. Au retour, la délectation, une fois les habitudes retrouvées, d'un bonheur a posteriori qu'on n'a pas pu sentir dans l'inconfort mais qui était présent<sup>77</sup>. Dire-vrai dans mon voyage, c'était oser avouer qu'on pouvait se faire écraser par un lieu, que le voyage avait été une défaite, qu'il avait décollé l'égo, les illusions d'une identité stable, et mis en lumière toutes nos dégueulasseries. Surtout, que l'autre avait maintenu la distance. Dans une époque où l'on veut se convaincre que les mouvements de marchandise et de capitaux ont favorisé l'ouverture culturelle, ils sont rares les récits de voyage qui ancrent leur écriture dans la souffrance et la colère que peut provoquer la rencontre avec cette infranchissable distance qui nous sépare de l'autre. Je pense au *Poisson-Scorpion*<sup>78</sup> de Nicolas Bouvier, écrit « quasiment en transe, sur des flots de whisky et de musique<sup>79</sup> » afin d'avoir la force de retourner dans cette île, Ceylan, où l'écrivain-voyageur avait manqué perdre la raison et la santé en 1955. Parti de Genève deux ans plus tôt pour rejoindre son ami Thierry Vernet avec qui il avait traversé les Balkans<sup>80</sup>, Bouvier avait continué seul, passant par l'Afghanistan, l'Inde avant de gagner Ceylan. Échoué sur cette île qui l'emprisonne, souffrant de paludisme et de jaunisse, surtout de solitude, le voyageur s'enlise dans le rejet de l'autre, dans l'aveuglement des généralisations. Mais de cette expérience douloureuse, Bouvier arrive à s'en extraire grâce à un travail sur les mots et l'imaginaire.

Faut-il taire cette réaction de rejet quand elle arrive? Continuer à chanter les louanges d'un vivre-ensemble qui serait devenu effectif pour que le touriste continue de croire que ses déplacements de non-lieux en non-lieux lui ouvrent l'esprit? Alors qu'il se heurte à son intolérance dès qu'il sort de ces lieux touristiques uniformisés, lissés, afin que ses usagers conservent toujours le même mode de relation à l'espace et à autrui.

---

<sup>77</sup> François Laut parle du même refus de Nicolas Bouvier d'envisager le bonheur comme un élément rétrospectif dans le voyage. François Laut. *Nicolas bouvier. L'œil qui écrit*. Payot : Paris, 2010, p. 204.

<sup>78</sup> Nicolas Bouvier. *Le poisson-scorpion*. Paris : Gallimard, 1996.

<sup>79</sup> Nicolas Bouvier. *Routes et déroutes. Entretiens avec Irène Lichtenstein*. Genève : Metropolis, 1992, p. 147.

<sup>80</sup> Cette première partie du voyage donnera naissance à son fameux récit *L'Usage du monde*. Nicolas Bouvier. *L'Usage du monde*. Paris : Fayot et Rivages, 2001.

Force est de constater que le paradigme du rhizome, qui sous-tend la vision partagée d'un monde devenu global et interrelié, n'a pas aussi bien atteint nos corps qu'il a contaminé les écrits académiques. Le multiculturalisme est devenu une idée fixe entre les murs de nos universités. On croit avoir donné la parole aux marginaux, aux communautés éloignées des nôtres, aux groupes minoritaires, grâce à ces nouveaux outils de communication (le Web 2.0) et à la structure rhizomique de la société. Or, comme je l'ai expliqué précédemment, ce discours camoufle souvent sous la diversité promue une ouverture à sens unique, quand ce n'est pas une réelle xénophobie. À ce sujet, il est intéressant de regarder l'analyse que propose Zygmunt Bauman de la mixité dans son ouvrage *Le présent liquide*<sup>81</sup>. Pour lui, le discours du multiculturalisme camoufle une « mixophobie » sous-jacente qui s'exprime paradoxalement par une fermeture à l'autre. On est peut-être connecté au monde, mais dans l'isolement de sa chambre. On a accès à des discours de plus en plus vastes, mais l'information qui arrive à nous est de plus en plus personnalisée par des filtres et des réseaux délimitant nos centres d'intérêts. On ouvre les territoires aux échanges économiques et au tourisme occidental, mais on durcit les lois d'immigration à l'égard des pays pauvres et on renforce les dispositifs de contrôle aux frontières. De la même façon, dans des villes de plus en plus multiculturelles, les élites s'isolent à l'intérieur de « villages sécurisés » protégés par des clôtures, et même par des gardes qui contrôlent les entrées et les sorties, afin de maintenir un cadre homogène autour d'eux. Bref, la « mixophobie se manifeste par la tendance à créer des îlots de similitude au milieu d'une mer d'indifférence<sup>82</sup> ». Finalement, le discours sur le multiculturalisme permet surtout de racheter à coups de grands laïus une culpabilité collective et de justifier le maintien de systèmes inégaux. C'est ce qu'explique notamment Zygmunt Bauman dans ce portrait ` moins reluisant que ceux qu'on nous propose habituellement de la diversité culturelle :

Un continent forteresse est un bloc de nations qui unissent leurs forces pour obtenir des autres pays des conditions commerciales favorables, tout en patrouillant leurs frontières extérieures communes pour empêcher les ressortissants de ces pays de

---

<sup>81</sup> Zygmunt Bauman. *Le présent liquide. Peurs sociales et obsessions sécuritaires*. Paris : Seuil. 2007.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 114.

pénétrer. Mais, si un continent veut réellement devenir une forteresse, il doit aussi inviter un ou deux pays pauvres à l'intérieur de ses murailles, parce qu'il faut que quelqu'un fasse les travaux salissants et pénibles<sup>83</sup>.

En fait, l'altérité est bien plus souvent qu'on ose l'avouer une menace qu'on préfère maintenir derrière une frontière, qu'elle soit physique ou mentale. Le politologue Lawrence Olivier rappelle dans un essai consacré à l'intersubjectivité comme destruction le cas de la « coercition rapprochée ; cette contrainte, douce (politesse) ou forte (violence), du regard et du jugement de l'autre qui s'exercent presque naturellement entre deux individus<sup>84</sup> ». Je ne dis pas qu'il faut cesser toute relation intersubjective pour se réfugier dans le confort du même. Je n'appelle pas à un choc des civilisations. Mais je pense qu'il faut avoir conscience de la violence potentielle de toute relation avec l'autre. Dès lors, on n'oubliera plus que tout rapport intersubjectif, tout rapport au multiple devrais-je dire, ne peut être ni naturel ni facile. Il est le fruit d'un véritable effort qui comporte le risque de chambouler ses assises identitaires.

Sans cette prise de risque, le multiple prend bien plus souvent la forme politiquement correcte de la tolérance. Or, la « tolérance » n'est pas une ouverture curieuse tendue vers l'autre en vue d'une rencontre intersubjective. Tolérer c'est « ne pas interdire ou exiger, alors qu'on le pourrait », ou encore « laisser se produire ou subsister (une chose qu'on aurait le droit ou la possibilité d'empêcher)<sup>85</sup> ». C'est donc déjà se placer au-dessus de celui qu'on tolère et c'est, implicitement, avouer qu'il dérange. On ne cherche pas à écouter l'autre, à le connaître, on ne se rend pas disponible à une rencontre, on tente plutôt de maintenir un mur d'indifférence pour ne pas tomber dans le rejet. Bref, on tolère une douleur, de petits vices ou un étranger. À contrecœur. Sans engagement. Et sans curiosité. Mais il ne peut y avoir de communication dans l'indifférence. Cette attitude est à l'opposé du déplacement que doit opérer l'identité pour aller à la rencontre de l'autre, la façon dont il faut être prêt à laisser bouger son identité sous le choc de la rencontre sans avoir peur de se perdre. C'est ce type de relations qu'il faut provoquer entre les phrases pour construire des espaces d'inconfort.

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>84</sup> Lawrence Olivier. *Détruire: la logique de l'existence*. Montréal : Liber, 2008, p. 33.

<sup>85</sup> Le petit Robert.

Continuer à construire des espaces d'inconfort pour ne pas tomber dans l'hypocrisie, la condescendance, la tolérance de l'autre. Continuer à dire « nègre », « putain », « pédé », non pas pour inciter à la haine, mais pour maintenir l'existence d'un dialogue. Dans *L'Entretien infini*<sup>86</sup>, Blanchot définit le « rapport neutre » entre les êtres comme la distance infranchissable qui me sépare à jamais de l'autre. Il élabore sa réflexion à partir du concept de « visage » que Levinas donne à l'épiphanie de l'autre. Ce que le philosophe appelle le visage c'est « lorsqu'autrui se révèle à moi comme ce qui est absolument en dehors et au-dessus de moi, non parce qu'il serait le plus puissant, mais parce que là, cesse le pouvoir<sup>87</sup> ». C'est « cette présence que je ne puis dominer du regard, qui toujours *déborde* et la *représentation* que je puis m'en faire et *toute forme*, toute image, toute vue, toute *idée*, où je pourrais l'affirmer, l'arrêter ou seulement la laisser être présente<sup>88</sup>. » Autrement dit, l'épiphanie de l'autre, c'est l'irruption de l'autre dans ma réalité. Je réalise que je n'ai aucune prise sur lui, aucune connaissance de lui, et lui aucune de moi. Alors s'impose la nécessité, le désir, d'établir une relation avec lui par le langage. Sans la reconnaissance de l'autre, je ne parle pas. En effet, l'enfant commence à parler quand il comprend que sa mère est autre, qu'il lui faut dépasser la distance par ce pont artificiel qu'est le langage.

Il y a langage, parce qu'il n'y a rien de 'commun' entre ceux qui s'expriment, séparation qui est supposée — non surmontée, mais confirmée — dans toute vraie parole. Si nous n'avions rien à nous dire de nouveau, si par le discours ne me venait par quelque chose d'étranger, capable de m'instruire, il ne serait pas question de parler. C'est pourquoi, dans le monde où ne règnerait plus que la loi du Même (l'avenir de l'accomplissement dialectique), l'homme — on peut le supposer — perdrait et son visage et son langage<sup>89</sup>.

C'est donc parce que je suis séparé d'autrui que ma relation avec lui s'impose. Sans distance pas de relation. C'est aussi ce que dit Barthes lorsqu'il cite l'exemple d'un ami qui vient de mourir et à qui il veut exprimer sa compassion<sup>90</sup>. Alors que ce qu'il pense pourrait se réduire au mot « Condoléances », il est forcé de passer par une variation « originale » de son message

---

<sup>86</sup> Maurice Blanchot. *Op. cit.*

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>90</sup> Roland Barthes, « Préface ». In *Essais critiques. Op. cit.*, p. 13.

pour qu'il soit chargé de la chaleur qu'il veut offrir à son ami. C'est que, s'il se parlait à lui-même, une « sorte de nomenclature spontanée de ses sentiments lui suffirait<sup>91</sup> ». Mais puisque la parole, et l'écriture, sont communication vers l'autre et non vers le même, elles doivent construire une forme, passer paradoxalement par une plus grande médiation pour exprimer le sentiment vrai au plus près.

Finalement, l'homme n'a que deux options : la violence, qui vient détruire ce qui me dépasse en l'autre, et le langage, qui tente de le résoudre. Ainsi, le rapport que j'entretiens avec quelqu'un n'est pas sous le signe de l'unité, malgré l'effort constant que je fais pour rendre l'autre identique. Il s'agit plutôt d'un rapport d'étrangeté : « Maintenant, ce qui 'fonde' le rapport, le laissant non fondé, ce n'est plus la proximité, proximité de lutte, de services, d'essence, de connaissance ou de reconnaissance, voire de solitude, c'est *l'étrangeté* entre nous : étrangeté qu'il ne suffit pas de caractériser comme une séparation, ni même une distance<sup>92</sup>. » C'est ce rapport d'étrangeté que Blanchot appelle le rapport neutre. Neutre parce que ce qu'il contient est nié dès qu'on tente de le nommer.

Bouvier disait qu'on écrivait « sur quelque chose qu'on ne comprend pas mais pressent, pour mesurer une distance qu'[on] ne connaît pas et n'a pas encore franchie<sup>93</sup>. » Il est possible que l'écrivain écrive pour mesurer une distance. Distance avec l'espace, avec l'autre qui y gravite, distance qui s'installe aussi avec soi.

---

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Maurice Blanchot. *Op. cit.*, p. 97.

<sup>93</sup> Nicolas Bouvier. *Le vide et le plein. Op. cit.*, p. 80.

## **Trop bruyant**

28 décembre 2008

La Dernière Heure

Un père de famille trop bruyant se fait tirer dessus au cinéma

PHILADELPHIE. Un homme qui ne supportait plus le bruit de la famille assise à côté de lui au cinéma a tiré sur le père, le touchant au bras, le soir de Noël.

James Joseph Ciaella, 29 ans, habitant Philadelphie, a demandé à son voisin de se taire, avant de jeter des pop-corn sur son fils, selon la police. L'agresseur marchait vers eux quand le père s'est levé, d'après ses dires, et a été blessé par balle. Le policier Frank Vanore a qualifié l'incident d'effrayant en intensité de violence pour un peu de bruit.

Le spectateur dérangé pendant la projection du "Curieux Cas de Benjamin Button" est passible de six chefs d'inculpation parmi lesquels tentative de meurtre et agression avec circonstances aggravantes. Le blessé hospitalisé se remet de sa frayeur.

## CONCLUSION

### L'INCONFORT DES HÉTÉROTOPIES

On aurait pu conclure par une réponse. Quelque chose qui rassure. Dire que, concrètement, l'esthétique de l'inconfort s'exprime par une multiplicité de voix narratives, par une écriture fragmentée, par une tentative d'épuisement de l'accumulation, par des contradictions non résolubles dans le discours, des jeux de masques, des jeux de piste, des énigmes, par la superposition, l'emboîtement de fragments, par un décentrement et une multiplication du réel. On aurait alors pu créer une nouvelle case dans laquelle stocker les écritures hybrides et inachevées. Mais la démarche suivie ne répond à aucune exigence de forme, comme je l'ai dit en introduction. Elle vise seulement à refuser de prendre le monde dans ce qu'il a de convenu, à douter de chaque parole perçue, à traquer *ce qui ne se pense pas*, et trouver le courage de le dire. La posture a l'air banal, et l'on me répondra qu'elle est convoquée par tout intellectuel, tout artiste contemporain. Pourtant, combien sont ceux qui osent la tenir de la plante des pieds jusqu'au bout des doigts? Parce ce qu'elle coûte. Des efforts, une solitude, une carrière. Une vie autre. L'écrivain parrésiasite ne pourra pas jouir des privilèges offerts à ceux dont la parole fraye, complaisamment ou paresseusement, avec le pouvoir.

J'ai choisi de faire sentir cette expérience à travers le voyage. Mais elle aurait pu passer par tout autre chose. C'est en ce sens que mon récit n'est pas un récit de voyage. Et non seulement parce qu'il n'en prend pas la forme traditionnelle, qu'il est loin de ces récits idéalistes qui dressent un portrait exotique du pays visité ou de la pratique du voyage. J'ai voulu écrire un texte collant, boueux, qui ne laisse pas indemne le lecteur. Si case il faut, je pourrai conclure sur l'idée que mon récit a été pensé comme une hétérotopie, qui mine et le

langage, et les certitudes qu'il supporte. Le terme a été proposé par Michel Foucault pour désigner la monstrueuse et insoluble classification des animaux extraite de « encyclopédie chinoise » que propose Borges dans une de ses nouvelles<sup>94</sup>. Dans cette définition, les qualificatifs s'opposent et se recoupent sans obéir à la même logique, comme dans l'esprit de ces aphasiques qui n'arrivent pas :

[...] à classer de façon cohérente les écheveaux de laine multicolores qu'on leur présente [...]. Ils forment [...] une multitude de petits domaines grumeleux et fragmentaires où des ressemblances sans nom agglutinent les choses en îlots discontinus; dans un coin, ils placent les écheveaux les plus clairs, dans un autre les rouges, ailleurs ceux qui ont une consistance laineuse, ailleurs encore les plus longs, ou ceux qui tirent sur le violet ou ceux qui ont été noués en boule<sup>95</sup>.

En choisissant des catégories qui s'imbriquent les unes dans les autres au lieu de séparer les bouts de laine par couleur, l'aphasique se retrouve pris dans un système qui résiste à la cohérence d'ensemble. C'est ce que Foucault nomme « hétérotopies » par opposition aux utopies qui « *consolent* : c'est que si elles n'ont pas de lieu réel, elles s'épanouissent pourtant dans un espace merveilleux et lisse; elles ouvrent sur des cités aux vastes avenues, des jardins bien plantés, des pays faciles ».

Au contraire :

[...] les *hétérotopies* inquiètent, sans doute parce qu'elles minent secrètement le langage, parce qu'elles empêchent de nommer ceci et cela, parce qu'elles brisent les noms communs ou les enchevêtrent, parce qu'elles ruinent d'avance la 'syntaxe', et pas seulement celle qui construit les phrases, — celle moins manifeste qui fait 'tenir ensemble' (à côté et en face les uns des autres) les mots et les choses<sup>96</sup>.

Michel Foucault désigne par le terme d'« hétérotopies » les contre-emplacements tels les maisons de repos, les asiles ou les prisons auxquels il a consacré une grande partie de sa vie. Mais l'image me semble particulièrement bien représenter l'effet que pourrait créer une œuvre multiforme, qui travaillerait par accumulation, juxtaposition et opposition d'éléments hétérogènes. Elle agirait sur le monde en prenant la parole depuis une place extérieure (un lieu autre ou *u-topie*) à celui-ci, mais y en créant, par effet de mimétisme, des zones

---

<sup>94</sup> Il s'agit de la nouvelle « La langue analytique de John Wilkins » dans *Enquêtes*. Michel Foucault. « Préface ». In *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard. 1966, p. 7-16.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 10

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 9.

d'inconfort et d'incertitudes.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMSELLE, Jean-Loup. *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*. Paris : Stock, 2008.
- AUBERT, Nicole. *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*. Paris : Flammarion, 2003.
- AUGE, Marc. *Le sens des autres*. Paris : Fayard, 1994.
- \_\_\_\_\_. *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Éditions du Seuil, 1992.
- BABIN, Sylvette (dir.). *Lieux et non-lieux de l'art actuel*, Montréal : Esse, 2005.
- BARTHES, Roland. *Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens. Notes de cours et de séminaires au collège de France (1976-1977)*. Coll. « traces écrites ». Paris : Seuil, 2002.
- \_\_\_\_\_. *Essais critiques*. Paris: Seuil, 1991.
- BAUDRILLARD, Jean. *Télémorphoses*. Paris : Sens et Tonka. 2001.
- \_\_\_\_\_. *La société de consommation*. Paris : Denoël, 1970.
- BAUMAN, Zygmunt. *Le présent liquide. Peurs sociales et obsessions sécuritaires*. Paris: Seuil. 2007.
- BENJAMIN, Walter. « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée ». In *Écrits français*. Paris : Gallimard. 1991. p. 118-171.
- BERNABE, Jean, Patrick CHAMOISEAU et Raphaël CONFIANT. *Éloge de la créolité*. Paris : Gallimard, 1989.
- BIAGINI, Cédric, Guillaume CARNINO, Celia IZOARD, pièces et main d'œuvre. *La tyrannie technologique. Critique de la société numérique*. Paris : L'Échappée. 2007.
- BLANCHOT Maurice, *L'Entretien infini*. Paris : Gallimard. 1969.
- BORGES, Jorge Luis. « Funes ou la mémoire ». In *Fictions*. Paris : Gallimard, 1976.
- BOUVIER, Nicolas. *L'Usage du monde*. Paris: Fayot et Rivages, 2001.

- \_\_\_\_\_. *Le poisson-scorpion*. Paris : Gallimard, 1996.
- \_\_\_\_\_. *Routes et déroutes. Entretiens avec Irène Lichtenstein*. Genève : Metropolis, 1992.
- BRECHT, Bertold. « L'art du comédien ». In *Ecrits sur le théâtre*. Paris : Gallimard, Pléiade, 2000.
- BUCI-GLUCKSMANN, Christine (dir.). *Puissance du baroque. Les forces, les formes, les rationalités*. Paris: Gallilée, 1996.
- CARPENTIER, André. *Ruptures. Genres de la nouvelle et du fantastique*. Montréal : Le Quartanier. 2007.
- CHAMOISEAU, Patrick et Edouard GLISSANT. *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors la loi?* Paris : Galaad, 2007.
- CHAMOISEAU, Patrick. *Texaco*. Paris : Gallimard, 1992.
- CHATTONSKY, Gregory. *Ceux qui vont mourir/Those that will die*. Œuvre disponible à l'adresse. <http://www.incident.net/works/mourir/>. [Consulté le 12/04/2010]
- CHOLLET, Laurent. *Les situationnistes. L'utopie incarnée*. Paris : Gallimard, 2004.
- CIORAN, Émile. *Précis de décomposition*. Paris : Gallimard. 1966.
- \_\_\_\_\_. *Histoire et utopie*. Paris : Gallimard. 1960.
- \_\_\_\_\_. *La tentation d'exister*. Paris: Gallimard, 1956.
- CONNINCK, Laetitia de. « Perdu dans la fiction hypertextuelle ». In *La ligne brisée. Figures du labyrinthe*. Samuel Archibald, Anne-Marie Parent et Bertrand Gervais (dir.) Département d'études littéraires. GREL, n° 13. UQAM. 1998.
- CONSTANT, Fred. *Le Multiculturalisme*. Paris : Flammarion, 2000.
- CORTAZAR, Julio. *Épreuves*. Paris : Les voies du sud. 1991.
- \_\_\_\_\_. *Entretiens avec Omar Prego*. Paris: Gallimard, 1984.
- \_\_\_\_\_. *Marelle*. Paris : Gallimard. 1966.
- DANIELEWSKI, Mark Z. *La Maison des feuilles*. Paris : Denoël, 2002.
- DE CERTEAU, Michel. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard, 1990.
- DEBORD, Guy. *Commentaires sur la société du spectacle*. Paris : Gallimard, 1992.
- DEBRY, Jean-Luc. « Non-lieux (communs) ». 17 février 2008. Disponible à l'adresse [http://homonispheres.info/article.php3?id\\_article=261](http://homonispheres.info/article.php3?id_article=261) (page consultée le 11/11/2008).
- DELEUZE, Gilles. *Qu'est-ce que l'acte de création?*, conférence prononcée dans le cadre des mardi de la fondation Femis, 17 mai 1987. Disponible sur le site *Les cours de Deleuze* à l'adresse

<http://www.wcbdeleuze.com/php/texte.php?cle=134&groupe=Conf%20E9rences&langue=1> (page consultée le 16 aout 2010).

- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie*, tome 2 : *Mille plateaux*, Ed. de Minuit, 1980.
- DES ROSIERS, Joël. *Théories Caraïbes. Poétique du déracinement*. Montréal : Triptyque. 1996.
- FOUCAULT, Michel. *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au collège de France 1984*. Paris, Gallimard/Seuil, 2009.
- \_\_\_\_\_. *Dits et écrits II 1976-1988*, Paris: Gallimard, 2001.
- \_\_\_\_\_. *Dits et écrits I 1954-1975*, Paris: Gallimard, 2001.
- \_\_\_\_\_. *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France, 1975-1976*. Paris : Gallimard/Seuil, 1997.
- \_\_\_\_\_. *L'ordre du discours*. Paris: Gallimard. 1971.
- \_\_\_\_\_. « Préface ». In *Les mots et les choses*. Paris: Gallimard. 1966.
- FOURMENTRAUX, Jean-Paul. *Art et Internet. Les nouvelles figures de la création*. Paris : CNRS Éditions. 2005.
- FRASER, Marie. « Des lieux aux non-lieux. De la mobilité à l'immobilité ». In Babin Sylvette (dir.). *Lieux et non-lieux de l'art actuel*, Montréal : Esse, 2005.
- GASS, William H. *Le Tunnel*. Paris : Le Cherche-midi. 2007.
- GILLET, Alexandre. « Dérives atopiques. Le 'non-lieu' ou les errances d'un concept ». *EspacesTemps.net*. Article disponible à l'adresse <http://www.espacestemp.net/document1975.html?format=print> (page consultée le 2/12/2008).
- GIRAUD, Michel. « La créolité, une culture en trompe-l'œil ». In *Cahiers d'études africaines*, 148, XXXVII-4, 1997, p. 795-811.
- GLISSANT, Edouard. *Philosophie de la relation*. Paris : Gallimard, 2009.
- \_\_\_\_\_. *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*. Paris : Gallimard, 1997.
- \_\_\_\_\_. *Introduction à une poétique du divers*. Paris: Gallimard, 1996.
- \_\_\_\_\_. *Tout-Monde* . Paris : Gallimard, 1993.
- \_\_\_\_\_. *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard, 1990
- GRAVIEL, Jean Philippe. *Desseins et débris: pour une compréhension des enjeux de la métafiction*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en étude des arts, UQAM, 2009.
- GROULX, David. *Les horizons périphériques: récit de voyage au Maroc, suivi de L'écriture des horizons*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, UQAM, 2009.

- GRUZINSKI, Serge (1999). *La Pensée métisse*, Paris : Fayard
- HARD, Michael et Antonio NEGRI. *Empire*. Boston: Harvard University Press, 2000.
- HAREL, Simon. *Espaces en perdition. Les lieux précaires de la vie quotidienne. Tome 1*. Québec : PUL, 2007.
- HEYNDELS, Ralph. *La pensée fragmentée. Discontinuité formelle et question du sens (Pascal, Diderot, Hölderlin et la modernité)*. Bruxelles : Pierre Mardaga Éditeur, 1995.
- HUDON LAROCHE, Annie. *L'art actuel québécois et la vie quotidienne. Trois études de cas: BGL, Jean-François Provost et Devora Neumark*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études des arts, UQAM, avril 2008.
- IYER, Pico. *L'homme global*. Paris: Hoebecke, 2006.
- JOSEPHE, Pascal. *La société immédiate*. Paris : Calmann-Lévy, 2008, p. 84.
- KISSELEVA, Olga. *Un essai sur l'art du dialogue*. Paris : L'Harmattan. 1998.
- LAUT, François. *Nicolas bouvier. L'œil qui écrit*. Payot: Paris, 2010, p. 204.
- LEVINAS, Emmanuel. *Altérité et transcendance*. Fata Morgana, 1995
- \_\_\_\_\_. *Entre nous : essais sur le penser-à-l'autre*. Paris : Librairie générale française, 1993
- LIPOVETSKY, Gilles et Jean SERROY. *L'écran global. Culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne*, Paris, Éditions du Seuil, 2007.
- LIPOVETSKY, Gilles. *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*. Paris : Gallimard, 2006.
- LIPOVETSKY, Gilles et Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*. Paris : Grasset & Fasquelle, 2004.
- MCLUHAN, Marshall. *The Global Village, Transformations in World Life and Media in the 21th Century*. New-York: Oxford University Press, 1989.
- MICHAUX, Henri. *Un barbare en Asie*. Paris : Gallimard. 1933.
- MORE, Thomas. *L'Utopie, ou le traité de la meilleure forme de gouvernement*. Libraire Droz : Genève, 1983.
- NAIPAUL V.S. *The Middle Passage: Impressions of Five Societies - British, French and Dutch in the West Indies and South America (La Traversée du milieu)*. London : Hardback London Readers Union, 1962.
- \_\_\_\_\_. « Our Universal Civilization ». In *The 1990 Wriston Lecture*. The Manhattan Institute. New York review Books, 30 octobre 1990. Disponible à l'adresse <http://www.manhattan-institute.org/html/wl1990.htm> (page consultée le 01/09/2009).
- NANCY, Jean-Luc. *La communauté désœuvrée*. Paris : Christian Bourgois, 2004.

- OLIVIER, Lawrence. *Détruire: la logique de l'existence*. Montréal : Liber. 2008.
- \_\_\_\_\_. *Vaincre l'espoir comme tâche politique*. Montréal : Liber. 2004.
- OLLIVIER, Émile. *Repérages*. Montréal: Leméac. 2001.
- PLENEL, Edwy. *La découverte du monde*. Paris : Stock, 2002.
- RANCIERES, Jacques. *Et tant pis pour les gens fatigués*. Paris : Editions Amsterdam, 2009.
- RINPOCHÉ, SOGYAL. *Le livre tibétain de la vie et de la mort*. Paris : Éditions de la table ronde, 2003.
- ROUSSET, Jean, *La littérature de l'âge baroque en France*, Paris.
- SANSOT, Pierre. *Du bon usage de la lenteur*. Paris : Payot et Rivages. 2000.
- SARDUY, Severo. *Barroco*. Paris : Seuil. 1975.
- SEGALEN ,Victor. *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*. Paris : Fata Morgana, 1978.
- SUSINI-ANASTOPOULOS, Françoise. *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*. Paris : Presses universitaires de France. 1997.
- TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Coll. « points Essais ». Paris : Seuil, 2004.
- TRON Colette et Emmanuel VERGES (dir.). *Nouveaux médias, nouveaux langages, nouvelles écritures*. Vic La Gardiole : L'Entretemps, 2005.